

La Société Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

5. Humanités anciennes et nouvelles ALFRED NAQUET.
 12. La Théâtromanie (*suite*) . . . LÉON LEGAVRE.
 28. La Maclotte LOUIS DELATTRE.
 43. Le Progrès social. G. POTRON.
 52. Poèmes (*vers*) HENRI GUILBEAUX, PHILÉAS
 LEBESGUE, V.-M. LLONA.
 59. Vocations (*suite*) GEORGES RENS.
 71. Le Salon des Beaux-Arts à
 l'Exposition de Bruxelles . . . LOUIS PIÉRARD, ULRIC.

CHRONIQUES :

85. Chronique sociale : B.-P. VAN DER VOO. — 95. Les Livres :
 LOUIS PIÉRARD, B.-P. VAN DER VOO, GASTON-DENYS PÉRIER,
 MAURICE GAUCHEZ. — 105. Echos : LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. —
 109. Nécrologie : LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. — III. Communiqués.



PARIS
 —
 MARCEL RIVIÈRE
 éditeur
 31, Rue Jacob

ADSIT MENS
 POPVLIS !

MONS
 (BELGIQUE)
 Imprimerie Générale
 11, rue Chisaire

LA
SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE
SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES, LETTRES
paraît mensuellement

en un volume in-8° d'au moins 112 pages.

Fondateur : FERNAND BROUEZ

Directeur : JULES NOËL

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique Un an, fr. **12.00**
Etranger » » » **13.50**

Le numéro : { France et Belgique. . . 1 fr. 00
 { Union Postale. . . . 1 fr. 25

La Société Nouvelle ne publie que de l'inédit

Direction & Rédaction :
11, rue Chisaire, MONS (Belgique.)

Secrétaires pour la France :
Henri BONNET, 28, rue Vauquelin, Paris.
Jules HEYNE, 60, rue Mouton Duvernet, Paris

La
Société Nouvelle

La
Société Nouvelle

Revue internationale

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES, LETTRES

(Fondateur : FERNAND BROUEZ)

16^{me} ANNÉE. — TOME I

(2^{me} SÉRIE. — VOLUME XXXVII)

Juillet-Août-Septembre 1910



PARIS
—
MARCEL RIVIÈRE
éditeur
31, Rue Jacob

**ADSIT MENS
POPVLIS!**

MONS
(BELGIQUE)
Imprimerie Générale
11, rue Chisaire

Humanités anciennes et nouvelles

I

Tel est le titre d'un récent et intéressant article de mon vieil ami René Acollas.

Partisan résolu des humanités anciennes, mais esprit trop large pour ne pas saisir les arguments de ses adversaires, il les expose lui-même avec tant de précision qu'il rend la besogne difficile à ses contradicteurs. Il ne leur laisse presque plus rien à dire.

Je m'efforcerai cependant de réfuter sa thèse, et je m'attacherai tout d'abord à définir nettement les termes sur lesquels roulera notre discussion. Les divergences d'opinions tiennent souvent, en effet, à ce que les mots dont on fait usage sont mal définis ; et c'est ici en partie le cas.

Qu'entend-on par « humanités » ? Les études gréco-latines ? Je ne le crois pas et le titre même choisi par Acollas semble indiquer que telle n'est pas non plus sa conception. Il ne parlerait pas d' « humanités » nouvelles s'il n'en concevait aucune en dehors du grec et du latin.

Si j'ai bien compris la pensée d'Acollas, ce qu'il défend sous le nom d' « humanités », ce sont d'abord les études désintéressées, celles que l'on ne poursuit pas en vue d'une utilité pratique, dans un but de lucre ou de position, mais uniquement pour accroître le savoir ; celles

dont l'objectif est de faire non des savants ou des professionnels, mais des hommes. Le reste, c'est de la spécialisation. Cela viendra plus tard.

Si tel est bien son sentiment, nous sommes d'accord. Je considérerais la civilisation comme en péril le jour où l'étude désintéressée serait abandonnée.

« Tous à l'usine, dit Acolas, il n'y aura plus d'usine. »

C'est aussi mon avis, le jour où la science abstraite serait délaissée, tous progrès industriels s'arrêteraient du même coup.

La science pure d'ailleurs ne cesse pas d'être utile lorsqu'elle ne se concrète pas en applications. Même alors elle est féconde. Elle affranchit l'homme des superstitions que l'ignorance engendre. Elle le libère de la servitude intellectuelle, la pire de toutes.

L'abstrait précède nécessairement le concret, et par notre temps de réalisations et de scepticisme, il ne saurait être mauvais d'élever la voix en faveur de la poursuite du savoir pur de tout alliage; du savoir pour le savoir. C'est ce que fait Acolas; et jusqu'ici je m'associe entièrement à lui.

II

Mais pour avoir des études désintéressées, des « humanités », est-il indispensable que nos enfants perdent des années à s'assimiler des langues mortes dont, à l'exception de quelques spécialistes, personne ne parviendra à saisir les beautés ?

Je ne le crois pas; et mon ami sent bien que c'est là que le bât le blesse.

« De bons esprits, dit-il, aussi larges qu'élevés, voient le double danger : spécialisation égoïste d'une part, recherche extra-humaine de l'autre; ils avancent que les humanités ne résident pas uniquement dans l'étude de l'antiquité, qu'elles n'y résident plus, que nous sommes trop éloignés de ces temps anciens, que du reste nous les connaissons mal, qu'il suffit de les voir à travers l'Histoire

et que la culture de notre esprit peut aussi bien se faire aujourd'hui avec les éléments que nous possédons depuis le christianisme. Traduire Shakespeare ou Dante est aussi profitable à notre intelligence que traduire Thucydide ou Tacite; les idées, nous les trouvons aussi bien dans Montaigne, Pascal, Gœthe ou Carlyle que dans les penseurs grecs ou latins; il nous donnent toute la beauté cherchée; nous forment aussi sûrement l'idéal; nous fournissent tous les modèles, tous les caractères pouvant exalter, pouvant servir d'exemples; ils nous présentent tous les éléments de la comparaison, du jugement; ils nous donnent les origines sensibles — vivantes au moins — de notre vie moderne aussi bien temporelle que spirituelle. Ces mêmes esprits, très élevés, je le reconnais, ajoutent que la mentalité antique se rencontre dans la mentalité moderne augmentée de tout ce qu'elle a trouvé elle-même tant dans cette antiquité que pendant les siècles de sa propre existence. Si l'on demeure fervent à l'antiquité, pourquoi ne pas remonter à l'Inde, à l'Égypte, à la Chaldée, à la Chine ? »

A ce résumé si clair et si l'impide de l'opinion qu'il combat, qu'oppose Acolas ?

Que « pour comprendre l'éclosion moderne, il faut connaître mieux qu'historiquement ce qui a précédé ».

Connaitre mieux qu'historiquement ? Qu'est-ce à dire ?

Que, par un commerce assidu avec les littératures païennes, il importe d'avoir vécu la vie des anciens ? Mais personne ou à peu près ne la vit; il le reconnaît lui-même implicitement en constatant qu'à l'heure actuelle les aspirants au professorat étudient seuls profondément les langues de l'antiquité, et qu'ainsi les humanités dégénèrent elles-mêmes en technicités.

Aussi fait-il appel au gouvernement pour qu'il revivifie par ses programmes les humanités mourantes.

Hélas ! le gouvernement n'a pas le pouvoir de rendre la vie à ce qui est mort et l'enseignement gréco-latin est mort. Non certes qu'il ne doive toujours exister parmi nous des hellénisants et des latinisants, comme il y a des

philologues qui scrutent le sanscrit et les idiomes retrouvés de l'Égypte ou de la Chaldée ! Mais cette étude ne saurait plus sans anachronisme être imposée à tous comme un lit de Procuste.

III

Ce que doivent comprendre les humanités nouvelles, ce qui doit constituer le fond de l'enseignement secondaire de notre jeune démocratie pour que cet enseignement soit vivant : c'est d'abord notre propre langue ; ce sont ensuite les langues des autres peuples civilisés, où nous trouvons comme dans la nôtre le résumé de toute la beauté antique et de toute la beauté moderne, et dont la connaissance favorise la diffusion des idées ; c'est la géographie, c'est l'histoire, y compris celle de l'antiquité que nous comprendrons bien mieux en l'étudiant dans notre idiome qu'en essayant de la déchiffrer dans les vieux textes latins ou grecs ; ce sont les sciences qui forment la charpente de l'esprit, qui arment la raison ; c'est enfin la philologie comparée. En montrant la pensée humaine, une dans son infinie variété, cette dernière étude nous conduit à la notion de l'unité humaine ; elle nous porte à concevoir le genre humain de l'avenir comme une famille unie substituée au ramassis des groupes antagonistes qui le constituent aujourd'hui.

Et cette vue générale de l'évolution de notre espèce sera d'autant plus scientifique, d'autant plus persuasive, qu'on ne cherchera pas à la dégager d'une période historique courte malgré sa grandeur. Les civilisations de l'Hellade et du Latium ne couvrent guère qu'une période de deux mille ans. C'est peu en comparaison des deux ou trois mille siècles de vie que compte l'humanité. Elles ne comportent donc pas philosophiquement l'importance que nous leur attribuons à cause de leur éblouissante splendeur ; et en faisant de leur étude la base de l'éducation, nous commettons une erreur scientifique, et nous faussons les esprits...

IV

Loin de pousser les pouvoirs publics à ramener nos contemporains aux humanités classiques, il serait donc sage au contraire de les aiguiller dans une voie opposée.

La lecture des auteurs grecs et latins enthousiasme en effet les jeunes intelligences pour leur idéal si éloigné du nôtre, et les enfants devenus hommes ont ensuite beaucoup de peine à s'en affranchir. — Ce qu'il y a eu de fâcheux dans le romantisme de la Révolution française tient au culte de l'antiquité.

L'idéal ancien, c'était au point de vue national un patriotisme étroit et farouche qui confondait l'amour de la patrie avec la haine de l'étranger ; c'était au point de vue économique l'esclavage et le principe de la propriété poussé jusqu'à l'abus : *jus uti et abutendi* ; c'était au point de vue familial l'autorité absolue du père de famille et du mari ; c'était au point de vue philosophique la métaphysique, la foi aux miracles, la superstition.

Tout autre est notre idéal moderne. Nous aimons notre pays, mais cet amour n'est pas fait de la haine des autres peuples : nous aspirons au contraire à la grande fédération mondiale, à la patrie planétaire, à la République universelle.

Nous sommes divisés d'opinion sur le principe de la propriété ; mais les moins socialistes d'entre nous sont loin de la conception romaine : tout le monde reconnaît que la propriété privée doit s'incliner devant l'intérêt général.

Nous n'admettons plus l'autorité paternelle dès que l'enfant a dépassé un certain âge ; l'autorité maritale bat chaque jour en retraite ; et l'affranchissement de la femme, s'il n'est pas encore entré dans les faits, est déjà admis par les mœurs.

Enfin, au point de vue philosophique, nous avons remplacé les théodicées et les métaphysiques par les réalités positives, et nos cosmogonies dépassent en beauté, en

grandeur, en majesté, les fables du paganisme comme le mysticisme chrétien.

V

Mais, nous objecte Acollas, si l'idéal change avec les époques, si le nôtre diffère de celui de nos ancêtres d'Athènes et de Rome, nous, nous demeurons avec nos instincts, avec nos passions, et ceux-ci sont immuables. L'homme est dans Aristophane et Sophocle ce qu'il est dans Molière et dans Corneille — et la culture antique a le grand avantage de nous faire constater, de nous faire sentir cette identité de l'être humain à travers les âges.

C'est précisément là ce qu'il y aurait lieu de lui reprocher, car cette continuité de l'être humain à travers les âges est une simple illusion d'optique. Nos ancêtres préhistoriques, encore voisins de l'animalité, étaient très éloignés de nous ; et si les différences qui nous séparent des Grecs et des Romains ne nous apparaissent pas, c'est uniquement parce que nous sommes encore trop rapprochés d'eux pour qu'elles soient perceptibles.

On peut ici, comme le faisait récemment M. Nordmann à propos de l'apparente fixité des constellations, rappeler le conte de Fontenelle : une famille de roses qui ne vivent chacune qu'un jour et qui se transmettent en héritage la croyance en l'éternité de leur jardinier, parce qu'aucune d'elles n'a vécu assez longtemps pour observer les changements survenus en lui.

Acollas regrette les vieux livres classiques — ces vieux amis au milieu desquels il a vécu. C'est fort naturel. Il voit disparaître avec peine des études dans lesquelles il a trouvé plaisirs et profits, et il a raison, car toute étude est utile en soi et donne des joies à qui s'y adonne. Mais il doit se dire que les jouissances éprouvées par lui dans le commerce de Virgile ou d'Ovide l'ont empêché d'en goûter d'autres que lui auraient procurées Dante ou Cervantés. Il doit considérer que la vie est courte, qu'aucun de nous

ne peut absorber tout le savoir humain, que ce qui doit former le fond commun des connaissances est forcément restreint, et que, quelque pénible que soit tout sacrifice, il faut savoir élaguer.

Ce n'est donc plus au grec et au latin qu'il convient de demander la culture générale. Par le temps qu'ils absorbent ils nous empêchent de nous assimiler d'autres branches plus utiles du savoir ; c'est aux éléments que recèle le monde où nous vivons.

Le grec et le latin, loin de synthétiser les « humanités », sont l'obstacle qui s'oppose à la création du véritable enseignement désintéressé compatible avec les conditions de notre époque.

Tel qu'il existe, il est juste de le reconnaître, l'enseignement moderne n'a rien de ce qui devrait caractériser des « humanités ». De là, l'erreur d'Acollas, ses regrets du passé. Mais ceci tient justement à ce que les humanités anciennes — ce cadavre galvanisé — se survivent, et occupent la place où devrait croître et se développer l'organisme vivant.

Que les amants du passé y réfléchissent ! Le meilleur moyen de faire pousser une futaie nouvelle, c'est encore d'enlever le bois mort.

ALFRED NAQUET.

La Théâtromanie

« Ce n'est pas les chaînes qui font
l'esclave, mais sa mentalité spéciale. »
N. GOGOL.

L'ACTEUR-ROI

(suite)

Les acteurs, qui sont les rois de la mode, sont les rois de la société. Cette royauté est admise et proclamée et, parfois, il est donné aux intéressés d'affirmer solennellement leur prééminence sur le commun des hommes. M. Robert Oudot n'a-t-il pas fait paraître, sous ce titre : *Rois et Reines de la scène*, des biographies d'acteurs dont la première fut consacrée à M. Coquelin aîné, « cet empereur du verbe » ? D'autres acteurs sont anoblis, authentiquement : tels le célèbre Henry Irving et M. Beerbohm Tree, créés baronnets. M^{me} Sarah Bernhardt — oh ! oh ! c'est une impératrice ! — en vertu du cousinage que confère le sceptre, crut devoir faire parvenir, à l'occasion de la mort d'Edouard VII, une dépêche de condoléances à la reine Alexandra d'Angleterre. Ce fut un geste simple et magnifique — pour tout dire majestueux. Les petits cadeaux entretenant l'amitié, Napoléon I^{er} offrit à Talma un glaive de tragédie et Edouard VII, une canne à un acteur de la Comédie Française. Par un juste retour des choses, les actrices offrent aux héritiers présomptifs qui font leur petit tour d'Europe, avec escale à Cythère, nous voulons dire à Paris, une hospitalité sinon protocolaire du moins diplomatique et qui s'entend avec... le reste.

Nous ne résistons pas à la joie de donner quelques-uns des vers (?) envoyés à un concours de *Comœdia* (1). Nous les choisissons dans le tas :

SUR M^{me} SARAH BERNHARDT

Ton règne est dans les cieux. Et reines des étoiles!!!

GEORGES.

Notre grande Sarah, c'est la femme divine.

LÉONIE TESTARD.

La Source des Beautés qui fuient vers l'Idéal...

HIPPOLYTE GOUPLI.

O combien dans l'éternité tu resteras.

G. P. L.

Aigle jouant L'Aiglon, Déesse faite femme.

FLORINA.

Peut-on en un seul vers célébrer l'Idéal.

HORACE DELATTRE.

On l'adore à genoux, stupéfait qu'elle existe.

D. Z.

Sarah, mon seul amour et mon unique joie.

ISADORUS.

Idole que la foule a consacrée « divine ».

JACOB VAN ZANTEN.

Verbe divin qui souffle aux quatre coins du monde.

RÉGINA PRONIER.

Prononce-t-on son nom, la France en mon front chante.

NITRO.

Adorons Sarah, la voix et le génie.

L. DE MERVILLE.

Sarah est immortelle, de même que les Dieux.

E. SALCA.

SUR M^{me} BARTET

Le concept d'un Shakespeare, avec l'âme d'un Dante.

GEORGES BARGAS.

Bartet, c'est le sublime et peut-être plus encore!

HORACE DELATTRE.

Bartet, nos larmes sont l'hommage à ton génie.

FRÉDÉRIC DE FRANCE.

(1) Il s'agissait d'écrire le plus beau vers sur M^{me} Sarah Bernhardt et sur M^{me} Bartet.

Elle est divine, elle est divine, elle est divine.

JEAN DE CHAMPEAUX.

Bartet ! Divine étoile d'un ciel semé de roses ! !

LUCAS.

Bartet, femme Divine.

ISLES.

Bartet, la poésie infuse, la Divine.

JUANA RICHARDLESLIDE.

Il n'arrive pas à tous les gens de théâtre d'être mis au rang des dieux, comme aux « divines » M^{mes} Sarah Bernhardt et Bartet. Combien, néanmoins, ne se voient-ils décerner des honneurs inattendus ? Si on les décore, ce qui est banal, on leur élève aussi des statues et l'on dédie des rues, des places publiques à leur gloire. On donne leur nom à des mets, à des produits divers, voire à des coiffures. Il y a les potages Lavalrière, Sorel et Sarah Bernhardt évidemment ; les œufs Otéro ; les soles Dejazet, les merlans Réjane, les rognons de veau Carvalho. Il y a les gants Piérat ; le papier-à-lettres Marthe Régnier ; la poudre de riz Sarah Bernhardt, encore évidemment ; les corsets Simone ; les cigares Noté ; les produits de beauté Cavallieri et Jane Hading, etc. Il y a même, paraît-il, la rose Segond-Weber. Les auteurs, les titres et les personnages des pièces, eux aussi, sont mis à contribution par d'avisés commerçants ; il y a les potages Rossini et Saint-Saëns ; les œufs Mignon, Meyerbeer et même Opéra ; la sole Traviata ; le poulet Sigurd, Mascotte, Arlésienne ; les pommes de terre Mireille ; la bombe Dame blanche... Nous ne parlons pas de *Chantecler* ni de M. Edmond Rostand...

Petites choses que tout cela ? Petites choses assurément, mais qui avec d'autres encore achèvent de rendre évidente la fascination que les gens de théâtre et tout ce qui touche à l'art théâtral exercent sur le public. Ce n'est pas un autre but que nous avons poursuivi.

*

**

ENQUÊTE

Nous avons demandé à quelques littérateurs, philosophes et sociologues de bien vouloir répondre aux questions suivantes :

1^o *Que pensez-vous du théâtre contemporain, particulièrement en ce qui concerne son action sociale ?*

2^o *Que pensez-vous des gens de théâtre en général et surtout de la prépondérance évidente qu'ils ont acquise dans la société actuelle ?*

On trouvera ci-après les réponses que nous avons reçues. (1)

EDMOND PICARD, Bruxelles. — Juriste, sociologue et littérateur. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages : *Essai sur la certitude en droit naturel, Paradoxe sur l'avocat, La forge Roussel, L'Amiral, Mon oncle le jurisconsulte, Léon Cladel en Belgique, Le Furé, Synthèse de l'antisémitisme, Imogène, Monseigneur le Mont blanc, Trimouillat et Meliodon* (un acte), etc., etc.

Il me semble que ces deux questions n'ont d'opportunité que pour le théâtre et les gens de théâtre parisiens.

Ailleurs, la situation demeure normale. L'Art dramatique maintient, sans dépasser la juste mesure, son importance et ses utilités.

A Paris, au contraire, à quelques exceptions près, il a les allures de l'histrionisme et de la décadence. Pratiqué en grande partie par des Métèques, directeurs, auteurs, acteurs, il vise les recettes et, dans ce but inférieur, concentre tout sur l'amusement des innombrables voyageurs qui vont à Paris pour la fête et ne comprennent pas la fête sans la pornographie et le cabotinage, passagers pour eux mais devenus ainsi permanents pour la Grand'Ville.

Parmi toutes les industries françaises il n'est, presque, que celle de l'exploitation des voyageurs qui soit encore florissante.

Les œuvres théâtrales s'alimentent du Putanisme sous toutes ses formes ; l'adultère qui était leur denrée favorite ne lui suffit plus ; il en est au Mazochisme dans *La Bête*, présentée ces jours derniers au Théâtre Antoine.

C'est une syphilis morale, et il est superflu d'insister sur les « bienfaits » de cette contagion que nos directions belges propagent chez nous.

L'Art dramatique français, historiquement si admirable, est devenu un genre que, dans un organisme social sain, on ne tolérerait que dans les maisons de tolérance.

(1) Nous les donnons dans l'ordre de leur réception. Nous avons dû en négliger quelques-unes dont les auteurs n'ont pas compris la portée de notre questionnaire.

Il y a risque que cela continue si Paris continue à être le Casino de Monde exploité par des cosmopolites pour la joie de cosmopolites en goût de se distraire transitoirement de leurs habituelles occupations laborieuses « en faisant carnaval ». Si eux, qui ne font que passer, n'en souffrent guère, Paris et ses mœurs, et son art, où ces apports successifs de fétardeurs ne s'interrompent pas, en sont abominablement dénaturés !

EDMOND PICARD.

PAUL ANDRÉ, Bruxelles. — Professeur de littérature à l'École militaire, directeur de *La Belgique artistique et littéraire*. Littérateur. Ouvrages : *L'Éducation amoureuse, Les Contes de la Boîte, Chers petits singes, Le Prestige, Lettres d'hommes, L'impossible Liberté, La Psychologie du militaire, Celles qu'épouseront nos fils, Le peintre Willem Linnig junior, Haine d'aimer* (2 actes), *Maître Alice Hénaut* (3 actes), etc.

... Comme je sais qu'il est d'usage de terminer ces sortes d'investigations par des conclusions d'où l'auteur tente de dégager l'opinion moyenne de ceux dont il a cru devoir prendre l'avis, je vous donne — sèchement, sans nuls commentaires — le *oui* ou le *non* appelé par vos deux questions.

Dans votre dénombrement final vous pourrez du moins, de la sorte, utiliser mes deux réponses en faveur de l'une ou l'autre des thèses qui vont se trouver inévitablement en présence.

1° J'estime que l'action « sociale » du théâtre a été considérable en tous temps ; mais qu'elle est plus effective que jamais à notre époque où nous voyons exposés sur la scène des conflits de races, de classes et d'idées, où les personnages de comédie sont fréquemment des « apôtres » et où les auteurs s'ingénient volontiers à transposer dramatiquement des rêves, des utopies, voire des prévisions peut-être prochainement réalisables.

2° La prépondérance des gens de théâtre ? — Elle est énorme ; elle est agaçante ; elle est funeste.

PAUL ANDRÉ.

JEAN GRAVE, Paris. — Directeur des *Temps Nouveaux*. Sociologue et littérateur. Ouvrages : *La Société mourante et l'Anarchie, La Société future, L'Individu et la Société, L'Anarchie, son but, ses moyens ; La grande Famille, Malfaiteurs, Les Aventures de Nono, Terre libre* (romans) ; *Responsabilités* (4 actes).

Je manque de compétence sur ce que vous me demandez.

Si j'en juge, d'après le peu que je sais de ces questions, mon opinion est que 1° l'action sociale du théâtre est nulle, vu que, à part quelques rares exceptions, l'effort des auteurs est de chercher à flatter le goût du public, afin de faire beaucoup d'argent. Le reste, ils s'en foutent ; 2° la prépondérance des gens de théâtre ne me paraît nullement évidente. Dans la vie, ils ne me paraissent pas se distinguer du reste du monde. Il n'y a guère que dans la presse où leurs moindres actes sont notés et commentés ; mais on sait que la presse est l'historiographe de tous les cabotins, quels que soient les tréteaux sur lesquels ils évoluent, et ça ne tire pas à conséquence.

JEAN GRAVE.

GEORGES RENS, Bruxelles. — Littérateur, critique dramatique. Ouvrages : *De Noirs et d'Ors, Les Victimes, En Amours vers l'Amour, La Cluse* (3 actes), *L'Homme en noir* (un acte), etc.

Je pense que le théâtre contemporain est dissolvant en ce qu'il aide au ravalement des mœurs. Son action pourrait être excellente ; elle est mauvaise. Le théâtre français moderne corrompt les esprits par l'étalage des turpitudes : non seulement il les présente en les atténuant par le sourire, mais en les excusant par la blague ; toutes les formes de la prostitution occupent les scènes les plus achalandées.

Depuis toujours les péripéties dramatiques tournent sur les mêmes gonds, les passions basses : tous les crimes, toutes les vengeances, tous les stupres, toutes les vénalités ont fourni matière au théâtre. Les pièces d'autre nature s'éliminent des répertoires ou n'y subsistent qu'à titre de curiosités. Autrefois, l'assassinat, le fer, le poison étaient l'élément principal des œuvres théâtrales ; aujourd'hui, c'est l'adultère et les amours lucratives — car le théâtre est le miroir des mœurs. Dans les pièces où l'on complot, où l'on assassine, etc., le décor et le costume, pris au vieux temps, corrigent un peu la pernicieuse leçon en ce que l'œuvre en acquiert une sorte d'irréalité ; mais dans notre théâtre où l'on se concuifie, où l'on se vend, etc., les personnages modernes, commettant leurs malpropretés dans des habitations actuelles, aggravent le mauvais exemple. Il est vrai que, la plupart du temps, la vertu finit par être vengée et que « tout s'arrange »... Ainsi, la face est sauvée... Mais — ceci est d'observation banale — on n'applaudit guère à la grandeur

d'une âme, à la bonté d'un cœur, à l'élévation des idées, à l'amour sain, fidèle, désintéressé ; ces beautés n'ont de valeur qu'opposées à leurs contraires et c'est dans les passions inférieures que gît le véritable attrait des fictions dramatiques. Auteurs et spectateurs se corrompent mutuellement ; à peine réservent-ils à leur « morale » quelques refuges ; là, ils sont intraitables et pourtant, de ces choses réprouvées, l'art peut faire de la beauté...

Il va de soi que ces généralités visent les pièces à succès ; les exceptions se placent à part d'elles-mêmes. Le succès est décerné par la majorité, c'est-à-dire par les esprits moyens et les *minus habentes* : donc le succès va forcément aux productions médiocres et vulgaires.

Si notre âge utilitaire et pornocratique est de jour en jour plus écœurant, le théâtre y a une part considérable, parce qu'il *habitue les publics à voir sans horreur les situations les plus répugnantes.*

On joue, en ce moment, à Paris, une pièce qui se passe dans un pornéon et où les lubricités rares ou quelconques sont évoquées avec une insistance telle qu'une gêne pesait, à la « générale », sur l'assistance pourtant peu farouche : ne lui avait-on pas servi, par exemple, il y a quelques mois, un tableau byzantin où une scène lesbienne attirait un monde spécial ? Or, ces piécettes-là sont jeux innocents au prix de certaines renforce la bassesse des sujets ou bien où « la cantharide est pour rien ». Mais ces produits s'exportent, font le tour du monde et enrichissent leurs fabricateurs ; aussi bien, les donneurs de spectacles ne veulent-ils plus d'autre marchandise et leurs fournisseurs refont-ils inlassablement — voire avec talent — les mêmes pièces, quittes à les poivrer davantage.

A force d'absorber des rations pareilles, le public finira-t-il par avoir la nausée ? N'y comptons pas : on lui resservira les mêmes plats, cuisinés diversement...

Il y a bien une élite à qui répugne le faisandé ; elle se recrute dans tous les milieux. Mais elle ne peut suffire à « faire vivre » un théâtre, entreprise coûteuse. Il y aurait peut-être une intervention à souhaiter de la part des caisses publiques ? On fait des frais pour l'hygiène des cités, des eaux, des airs ; pourquoi n'en ferait-on point pour la désinfection des cervelles et des cœurs ?

Les gens de théâtre ? Je les fuis.

La réprobation dont souffraient autrefois les comédiens n'était pas si mauvaise ; car elle ne cédait qu'en faveur de

l'effort soutenu d'un réel talent. L'acclamation facile (et achetable) d'aujourd'hui les grise et les dissipe.

L'interprète, de nos jours, ne tend-il pas à éclipser l'auteur ? On oublie que l'interprète, quel que soit son mérite professionnel, est toujours au-dessous de l'écrivain, quelle que soit aussi sa valeur.

Mais en voilà assez !

Car à quoi bon tout ce qu'on pourrait dire de ces choses et de ces gens ? Le théâtre moderne, c'est l'Affairisme et contre « le mur d'argent » tout effort s'émiette.

GEORGES RENS.

EUGÈNE MONTFORT, Paris. — Directeur des *Marges*. Littérateur. Ouvrages : *Exposé du Naturisme, La Beauté moderne, Sylvie ou les Emois passionnés, Chair, Essai sur l'Amour, Les Cœurs malades, Le Chalet dans la Montagne, La Turquie, La Maîtresse américaine, Montmartre et les Boulevards, La Chanson de Naples.*

1° Que penser du théâtre contemporain ? Il ne donne pas à penser. Je n'aime, au théâtre, que les comédies de caractère et les drames lyriques. Or le seul Mirbeau, aujourd'hui, fait du théâtre de caractère. Quant au lyrisme, il faut nous contenter de celui qui s'exprime dans les salles de verdure et dans les théâtres antiques et de plein air. Il n'est pas très émouvant. Il y a pourtant aujourd'hui un théâtre injoué et injouable qui est admirable : je pense à Paul Claudel dont le génie s'apparente aux plus grands.

2° Je n'ai guère de sympathie pour les gens de théâtre en général. Mais il serait injuste de dire qu'ils sont pires aujourd'hui qu'à tout autre époque. S'ils exercent, en effet, une prépondérance évidente sur la société actuelle, ce n'est pas de leur faute, c'est seulement que cette société est en pleine décomposition. Elle n'est d'ailleurs pas ennuyeuse à observer.

EUGÈNE MONTFORT.

PIERRE BROODCOORENS, La Hulpe (Belgique). — Littérateur. Ouvrages : *Le Roi aveugle* (3 actes), *Eglésygne et Flourdelys* (3 actes), *Le cas de M. Francisco Ferrer.*

Vous avez eu le courage de porter le fer rouge jusque dans la plaie. On peut dire que cette époque consacre le triomphe absolu, l'élévation au pinacle de l'histrion à face blême. Ceux

du Bas-Empire avaient l'adoration exclusive du mastuvu et de la cabotine. Nous aussi. Le music-hall est le temple. Polin et Mayol, sous un cadre d'or, nimbés de gloire, dominant le grand autel. Que dire de cette décomposition graduelle de l'art et de l'interprétation dramatiques, de ce lent achèvement de notre ère vers la déification des étoiles de beuglant et des pugilistes de Wonderland? Une société a l'art qu'elle mérite. Un monde en pourriture, fourmillant de fainéants, où le respect va seulement aux grosses bourses, arrondies du sang et de la sueur des Métèques de nos usines et de nos chantiers, où l'intelligence, le talent et le génie sont profondément méprisés au bénéfice de l'habileté et de l'entregent, ne peut évidemment entretenir qu'un idéal à son niveau. C'est le fameux bouleversement de 1789 qui nous a valu cet état de choses! Le bourgeois s'étale. Le ventre règne. Des misérables, sans éducation, sans culture, sans goût, trônent au sommet de l'édifice. Un universel aplatissement devant leur suffisance imbécile les raffermit dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Leur sceptre ne touche pas des fronts, mais des échines, mais des fessiers. Et, tandis que les Sforza, les Visconti et les Scaliger à leur cour s'entouraient des prodigieux cerveaux encyclopédiques de la Renaissance italienne, eux, les dégénérés, les jouisseurs lippus, recherchent la compagnie des trapézistes, des acteurs et des divettes! Tout, dans l'Univers, se proportionne. Wagner poussa sa clameur dans le vide. On ne fait pas revivre la merveilleuse, la surhumaine Hellade, dans un temps où le seul critère, en quelque matière que ce soit, c'est la thune que le fêtard se met dans l'angle de l'œil, ainsi qu'un carreau. Est-ce que cette gangrène, cette désagrégation des tissus du corps social est curable? Je suis très pessimiste. Il faudrait s'employer énergiquement à préparer le peuple au coup de balai artistique comme aux ablations politiques. On ne peut perdre de vue toutefois que les masses sont fatalement entraînées, à ce moment de la vie du monde, au grossier fétichisme sportif. L'exemple vient de haut. Un autre Schiller n'est plus possible, en Allemagne. Pour nous, je le crains fort, nous avons à tout jamais perdu le sens de l'émouvante et divine Beauté, des harmonies nobles, pures et simples. Cependant, quelques grandes œuvres dramatiques, où passe le souffle de cette Beauté, surgissent de l'énorme monceau d'actions dialoguées qu'enfanta ce que vous appelez notre *théâtromanie*. Je cite, au hasard, l'épopée ibsénienne; *Les Tisserands*; *La Tragédie florentine*; *Le Cloître*; *Iphigénie*; *Résurrection*, etc. J'ai tout le

reste du théâtre contemporain en abomination. Je ne vais qu'aux chefs-d'œuvres. Brieux est horrible. Son drame utilitaire me paraît grotesque. Il y a plus de vraie portée éternellement humaine et profondément sociale dans la 9^{me} de Beethoven ou dans *Les Maîtres-Chanteurs* que dans tout le répertoire actuel. J'ajouterai, sans honte, que j'ai de la sympathie pour le genre Erckmann et que j'irais volontiers revoir *L'Ami Fritz*. C'est la nature et la vie mêmes.

PIERRE BROODCOORENS.

SÉBASTIEN FAURE, Rambouillet. — Directeur de *La Ruche*. Sociologue. Auteur d'un grand nombre de brochures de propagande.

Vous me faites l'honneur de me demander ce que je pense et du théâtre contemporain et des gens de théâtre.

Voici ma réponse :

1^o Je pense que le théâtre contemporain, entreprise commerciale aux mains des détenteurs de la richesse, exerce sur la mentalité publique une action déplorable, alors qu'il pourrait instruire sainement et noblement éduquer.

Le théâtre pourrait être un merveilleux, un incomparable moyen d'éducation. Il pourrait rectifier le jugement, éclairer la raison, élever le cœur, fortifier la volonté, élargir et ennoblir la conscience.

Il ne fait rien de tout cela. Comme la presse, comme le roman, il est, au contraire, essentiellement démoralisateur, routinier et bas.

Toute règle comporte des exceptions. Elles existent ; mais on peut les compter.

2^o Je pense que nos gens de théâtre occupent dans notre société une place trop prépondérante et trop considérable. Informée par les gens de presse, l'opinion publique s'inquiète, avec une complaisance scandaleuse, de tout ce qui a trait, jusque dans les moindres détails, aux professionnels de la rampe.

Mais il n'y a pas lieu d'en être trop surpris : Monsieur tout le monde ouvre des yeux aussi curieux et des oreilles aussi attentives sur les faits et gestes, même les plus insignifiants, des cabotins de la politique.

Dans une société, tout se tient.

SÉBASTIEN FAURE.

G. DE PAWLOWSKI, Paris. — Rédacteur en chef de *Comœdia*. Littérateur. Auteur de plusieurs ouvrages d'humorisme.

LA SOCIÉTÉ MÉCANIQUE (1)

Un de nos confrères belges, au cours d'une minutieuse enquête, s'inquiète de savoir si le théâtre contemporain peut avoir une véritable action sociale, et il se demande d'où peut venir la prépondérance évidente qu'ont acquise les gens de théâtre dans la société actuelle.

Cette double question me paraît assez facile à résoudre.

Notre société moderne, en effet, est entièrement construite à l'image du théâtre : elle n'est plus *intellectuelle* comme la société d'autrefois, elle est *mécanique*, et son évolution ne se fait plus à l'intérieur mais par l'extérieur, au moyen de signes conventionnels et sociaux.

Que nous importe aujourd'hui de savoir quelle est la personnalité véritable d'un homme si sa personnalité extérieure demeure toujours la même et ne se dément jamais ? Au théâtre, une situation de fortune, une joie, une tristesse se manifesteront par un changement de décors. Dans la vie, il en est de même. Il ne s'agit plus, comme autrefois, d'être véritablement capable, mais de le paraître. Et, bien souvent, l'on est en droit de se demander si certains rois de théâtre ne sont pas plus sérieusement encore dans la peau de leur rôle que les fonctionnaires qui nous gouvernent aujourd'hui.

Remarquez bien que cela n'est point nécessairement un signe de décadence, c'est là une simple évolution qui eut pour point de départ les découvertes de la science moderne. Nous construisons une société mécanique, nous groupons nos forces au lieu de les développer individuellement : demain, sortiront de là de nouvelles idées sociales, une morale d'ensemble que notre conception individualiste traditionnelle ne peut encore soupçonner.

G. DE PAWLOWSKI.

PAUL-HYACINTHE LOYSON, Paris. — Rédacteur au *Siècle*. Littérateur. Ouvrages : *Magor* (drame), *Sur les Marges d'un Drame*, *L'Évangile du Sang* (3 actes), *Le Droit des Vierges* (3 actes), *Les Ames ennemies* (4 actes).

(1) La réponse de M. G. de Pawlowski a paru sous ce titre dans un éditorial de *Comœdia* (14 avril 1910).

1^o Je pense du théâtre contemporain, bourgeois et français, qu'il remplit à l'égard de la société la fonction des vers dans le cadavre : il en précipite la pourriture.

2^o Je pense d'un bon nombre d'artistes qu'ils sont de très braves gens qui valent beaucoup mieux que leurs rôles. Quant à la place qu'on leur accorde dans la société, où il n'y en a plus que pour eux, je suis d'accord avec tout le monde pour affirmer que c'est la marque du *byzantisme* de notre époque.

On *joue* la vie, parce qu'on ne la *vit* plus.

PAUL-HYACINTHE LOYSON.

CONSTANT ZARIAN, Bruxelles. — Littérateur arménien.

Les questions que vous me posez sont intéressantes et m'ont beaucoup préoccupé. Aussi c'est avec plaisir que je m'empresse de vous répondre.

A mon avis, le théâtre contemporain, en tant qu'institution purement artistique, est resté considérablement arriéré comparativement à la marche accélérée et conquérante de toutes les autres branches de l'art. La Belgique est là pour prouver ce que je viens d'avancer. Si ses littérateurs, ses peintres et ses sculpteurs sont justement admirés par le monde entier, en quel état déplorable se trouve son théâtre ? Un mort-né, au point de vue de l'art, traînant une vie de vieillard joyeux aux moustaches frisées et au visage maquillé. Où faut-il chercher la cause de cet état de choses ?

Le théâtre comme tel sort organiquement du sein de la culture générale ; aussi chaque peuple a le théâtre qu'il mérite. Si, dans les autres branches de l'art, il y a eu un progrès considérable, c'est qu'elles sont chacune séparément l'expression des individualités des créateurs isolés. Chacun d'eux a pu indépendamment, à l'abri de toute influence, réaliser en art son moi, apporter librement sa nouvelle manière de voir, de dessiner — quitte aux autres de l'accepter ou non. Au théâtre, ce n'est plus la même chose. Ici l'auteur et le directeur dépendent moralement et surtout *économiquement* de la foule, qui exige de l'amusement et des fabrications appropriées à son goût restreint.

Dans la plupart des pays, le théâtre est devenu un lieu d'amusement où l'on s'évertue d'organiser des spectacles « agréables », pour faire rire et, si le commerce l'exige, pour faire pleurer les bourgeois sentimentaux.

Et pourtant, même dans les conditions présentes, il y a moyen de faire mieux, et des essais assez heureux ont été déjà

tentés un peu partout. Disant cela, ma pensée va tout naturellement vers M. Stanislavsky, de Moscou, qui a consacré toute sa fortune personnelle et son génie à la réalisation de cette chose sublime qu'est son « Théâtre des Arts » ; vers M. Meierhold qui, dans un sens opposé, a démontré ce qu'est le *régisseur* et ce que l'on peut faire avec peu de ressources. Ils ont nettement compris que la révolution dans les autres arts, dans la littérature dramatique, notamment, devait se continuer dans l'art du théâtre.

Toute espèce de public est au-dessous de l'art et malheur à l'artiste qui voudrait se soumettre aux goûts douteux des masses. Mais cela ne veut pas dire, en aucune façon, qu'on doive négliger le public ; tout au contraire, il faudrait le hausser jusqu'aux sommets de l'art, et là, à mon avis, s'indique, pour le moment, le rôle du théâtre contemporain, comme l'institution artistique agissant directement sur la mentalité de la foule.

Je me résume. Le théâtre contemporain ne répond pas aux buts essentiels qu'il doit poursuivre. Il est, au point de vue art, retardataire et conservateur. Pour rendre son rôle efficace et l'élever, il doit être délivré du joug du public, qui le soutient économiquement, pour pouvoir s'acheminer lentement vers le « Théâtre Futur », dont la silhouette se dessine déjà vaguement dans les champs de l'avenir. L'artiste qui, se liant avec les marchands, aide son maintien tel qu'il est, n'est qu'un criminel. Rappelez-vous Platen :

Dieses mark — und knochenlose Publikum beklatschet nur
Was verwandt ist seiner eignen Froschmolusken Breinatur.

Aujourd'hui, le théâtre n'est qu'une institution commerciale. L'auteur fait des pièces pour gagner de l'argent et le directeur lance ces pièces, comme on lance un article commercial quelconque. C'est la prostitution complète et insolente.

Le jour où le théâtre sera une institution libérée du joug de l'argent, ce jour-là sera son jour de triomphe et son rôle social sera complet et efficace. Des hommes viendront pour chasser les marchands du temple et pour apporter des visions sublimes de l'art.

Pour ce qui concerne votre deuxième question, permettez-moi de ne pas insister. Ceux qui ont été derrière le rideau savent bien quel est ce milieu déplorable. Pour ma part, tout jeune encore, j'ai passé un an dans ces « lieux » et, franchement, je n'en ai gardé qu'un profond dégoût. Certes, là encore, il y a des exceptions et je ne parle que de la généralité.

CONSTANT ZARIAN.

GEORGES DEHERME, *La Seyne*. — Directeur de *La Coopération des Idées*. Sociologue. Ouvrages : *La Crise sociale*, *Auguste Comte et son œuvre*, *Le Positivisme*, *L'Afrique occidentale française*, *La Démocratie vivante*.

Aujourd'hui, l'homme de lettres est un monstre : il exprime, il représente tout avant d'avoir rien conçu. Auguste Comte dit des poètes : « Leur vaine éducation spéciale, bornée à cultiver le seul talent de formuler, est aussi nuisible à leur esprit qu'à leur cœur. En leur interdisant toute conviction profonde, elle ne tend à développer qu'une habileté machinale pour la partie technique de l'art, sans leur laisser apprécier l'idéalisation qui en constitue le principal caractère. Nous lui devons cette déplorable multiplicité de versificateurs et de littérateurs étrangers à tout vrai sentiment poétique, et seulement propres à troubler la société par leur ambition déréglée. »

Les auteurs dramatiques surtout manquent d'éducation philosophique. Comment pourraient-ils exercer une action sociale utile ? Ils ne sont que ce qu'ils peuvent, que ce qu'ils désirent être : des amuseurs — et de la sorte la plus basse. Il y a encore, après H. Becque, de nobles exceptions : H. Mazel, de Curel, E. Fabre, Paul Bourget, d'autres encore peut-être ; mais ceux-là sont au-dessus du théâtre. *La Barricade*, par exemple, n'a pas été comprise.

Dans notre indescriptible anarchie, le théâtre tend de plus en plus à devenir un mauvais lieu. Entreprise d'argent, il n'a pas d'autre but que l'argent. Vous savez comment s'obtiennent les grosses recettes. N'en est-il pas de même en littérature, en art ? Le prétexte d'esthétique, quand on daigne l'invoquer, n'est qu'une hypocrisie de plus. M. de Chirac avait sa formule d'art, Liane de Pougy a la sienne, et aussi M. Willy.

Dans les gens de théâtre, on ne distingue plus entre les auteurs et les interprètes. Ce n'est pas que ceux-ci se soient élevés.

Les cabotins sont de « grands », de « magnifiques », de « divins artistes »... Leurs photographies nous sont familières, les journaux ne se lassent point de nous entretenir de leurs personnes précieuses... La société française se décompose... Quand une société est saine et forte, les comédiens n'ont que la place qui leur convient, celle que leur assignait l'Eglise.

Nous relèverons-nous ? Oui, par l'ordre. Les belles œuvres surgiront alors, et les âmes s'illumineront pour les comprendre et les admirer. Car toute l'éducation générale deviendra esthétique. « Le positivisme doit irrévocablement éteindre l'institu-

tion du théâtre, dit Auguste Comte, autant irrationnelle qu'immorale, en réorganisant l'éducation universelle, et fondant, par la sociolâtrie, un système de fêtes propres à faire dédaigner de vaines satisfactions. Depuis que la lecture est assez répandue pour qu'on puisse partout goûter isolément les chefs-d'œuvre dramatiques, la protection accordée aux jeux scéniques ne profite qu'aux médiocrités, et ce secours factice n'empêche pas d'apprécier la désuétude spontanée. C'est seulement envers les compositions musicales que la représentation resterait indispensable si le culte positif ne devait, mieux qu'au moyen-âge et dans l'antiquité, fournir une issue normale au génie phonique en l'incorporant au sacerdoce.»

En attendant, on peut tout de même utiliser la scène. Nous n'avons pas à nous montrer difficiles sur les moyens de salut. Il faut les employer tous. L'heure n'est pas aux hésitations ni aux délicatesses. Toute belle œuvre dramatique, purement belle ou fortement pensée, contribuera à notre régénération. Son premier résultat sera de manifester que l'interprétation est de peu d'importance. L'acteur n'est tout que lorsque l'auteur n'est rien.

Mais une telle œuvre trouverait-elle aujourd'hui un directeur pour l'accepter, des « artistes » pour la jouer et un public pour l'entendre ?

GEORGES DEHERME.

HENRY ZISLY, Paris. — Sociologue.

1^o Ce que j'en pense ? Mais du bien, beaucoup de bien, parle. Je parle, bien entendu, de l'action sociale du Théâtre, c'est-à-dire des pièces à thèses, des pièces qui font penser, réfléchir, qui éduquent notre génération, laquelle pourra donner des résultats tangibles en un temps donné ; c'est une arme qui, savamment maniée, aidera à précipiter l'évolution vers un meilleur devenir ; elle sert déjà, utilisée par certains militants des milieux ouvriers, socialistes et anarchistes.

Cette arme, dis-je, merveilleusement excelle dans certains théâtres « à côté » ainsi que sur les scènes subventionnées ou non.

Maintenant, j'é mets ces réflexions parce que je me place au point de vue *civilisé*, régime social de la société actuelle, mais au point de vue purement *naturel*, il me faut dire avec Paul Paillette : « ... Vos spectacles ? Toute la mise en scène de votre vie décorative ? Tout ce carnaval devant les beautés, les

majestés, les merveilles de la nature ? Ah ! Ah ! Laissez-moi rire !... » (1)

2^o Je pense qu'ils sont, ma foi, quelque peu encombrants. Ce sont des personnages encombrants dans la République (2), remplis de prétentions parfois grotesques, et comme appointements, de vraies listes civiles princières pour certains favorisés du cabotinat.

Le public français a encore à la mémoire les derniers incidents Le Bargy-Claretie... A part cela, il y a des braves gens, il y a même de vrais artistes, ne serait-ce que Antoine, Gémier, Signoret, Suzanne Després, Sarah Bernhardt, Guitry, Coquelin, Simone, Mévisto, Bour, Lugné-Poë, etc...

Quelques pièces à citer : *La Grève rouge*, *Le grand Soir*, *La Clairière*, *L'Ennemi du Peuple*, *La Grève des Tisserands*, *Maison de Poupée*, *Mais quelqu'un troubla la Fête*, *Vierges folles*, etc., etc.

Quelques scènes où elles furent jouées : Petit Théâtre, Grand Guignol, L'Œuvre, Théâtre des Arts, Théâtre en Camaraderie, Antoine, Gymnase, Odéon, Comédie Française, Théâtre social.

HENRI ZISLY.

LÉON LEGAVRE.

(à suivre.)

(1) *Les Tablettes d'un Léopard*.

(2) Je ne parle évidemment que de la France ici.

La Maclotte

Un dimanche de l'août dernier, je suivais, au matin, les hauteurs qui dominant la vallée de la Sambre et bordent la rivière du Piéton. Roux dépassé, le chemin de Fontaine, de son remblai, coupe la chaussée de Bruxelles qui se creuse bientôt de toute la hauteur de ses ormes gigantesques, pour rebondir à travers un petit bois dont la vue des cimes moutonnantes me ravit dans un sentiment d'enivrante agilité.

Je m'arrêtai au bord d'un beau pré et m'assis sur la berge du fossé, à l'ombre d'une haie de frênes. Il faisait doux, doux et dimanche. Dans notre pays de houillères et d'usines, on sent jusque dans l'air que c'est jour de repos; le dimanche se flaire et s'entend. Le ciel lavé des fumées est plus clair. Sous les herbes qui bordent les pavés hier fracassés par les attelages de fer et de houille, on entend des murmures d'eaux courantes; on reconnaît, dans les bosquets de bouleaux, des ramages d'oiseaux que demain le halètement des machines assourdira ou fera taire. Sourires d'une contrée que le plus âpre génie industriel a corrodé parfois jusqu'aux os, mais n'a point su dessécher jusqu'au cœur.

Devant moi, la haute haie de frênes brillait au soleil, élançant ses fines tiges à l'écorce d'un vert gris, lisse et luisant. En festons, sur le sol, couraient les troncs plus gros, tordus pour la palissade. Liés ensemble depuis trente ou quarante ans, ils se jouaient à la guise de serpents enlacés; et des cicatrices étranges, aux lèvres boursoufflées, soudaient leurs monstrueux baisers.

Au cœur de l'homme, la vue des lignes fait lever des mouvements. Il vit les attitudes qu'il contemple et accorde son âme aux gestes qui jouent devant lui. De l'immobilité de la plante

enracinée, il fait de la vie éprise de sa vie. Car pour celui qui aime, il n'est plus jamais de paix, il n'est plus de silence, il n'est plus de repos... La marguerite qu'il cueille à ses pieds, il en fait un sourire et lui donne sa naïveté; comme au florion d'or, son cri d'orgueil dans l'herbe, sa joie enivrée à ras de terre...

Or, tandis que je rêvais, j'entendis, de l'autre côté de la haie, éclater le bruit d'une voix d'homme.

Une voix qui s'élève où l'on ne l'attend point surprend à la façon d'un oiseau qui s'envole sous les pieds, entre les mottes du labour. Emu, j'allongeai le cou, tendis l'oreille, et le cœur battant, demeurai aux écoutes.

— Vous savez, disait quelqu'un, la Maclotte de Goutroux est morte cette nuit.

— Ah bah! répondit une autre voix. Elle est donc passée, la vieille taupe?

— Allez! Ça n'a pas été sans peine! Et on peut dire que son âme de p... lui tenait bien au corps!

— Est-ce vrai ce qu'on a raconté? Que ceux de la Bretagne l'entendaient crier miséricorde, jusqu'à la grand'route?

— C'est ainsi! Même que ç'aurait fait pitié si ç'avait été d'une autre que la Maclotte, je vous le dis!... Mais le curé lui-même ne voulait plus venir la voir. Il n'y a qu'un père capucin de la Mission qui « a » osé approcher d'elle sur la fin.

— En voilà une que le bon Dieu n'aura point mise dans sa poche, bien sûr!

— Hein! Elle devait être bien vieille! J'étais encore gamin qu'elle était déjà la Maclotte avec sa peau jaune et ses cheveux blancs.

— Pardienne!... Les jours de quinzaine, je me rappelle que nous la suivions pour la voir entrer dans le bois où elle attirait les hommes de la fosse du n° XII.

— Ah! Elle en a eu sa part... Plus vieille, plus sotte!... Tout de même elle en a quelquefois vues de grises; comme lorsque les femmes, il y a vingt ans, l'ont tenue serrée dans sa cahute une semaine durant, et voulaient la brûler vivante pour se venger.

— Oui!... C'est cet été-là qu'elle coucha dans le cimetière et que le curé dut envoyer le garde pour la faire sortir...

— La voilà passée! Bon débarras!

— Amen! La Bretagne ne la regrettera point!

Sur ces paroles, les deux interlocuteurs se mirent debout ; et j'entendis peu à peu le bruit mou de leurs pas s'effacer derrière la haie. De l'autre côté de la pâture, je les entrevis un instant comme ils pénétraient dans le bois, et ils disparurent.

*
**

Quoique demeuré longtemps absent, je n'avais pas perdu le souvenir de cette étrange commère qui avait si fort scandalisé le hameau et dont les deux interlocuteurs venaient de me révéler la mort. Poussé par la curiosité, excité, au surplus, par le sentiment de sympathie fiévreuse que levait en mon cœur l'émotion du retour au pays, je formai le projet de faire un détour par la cabane de la Maclotte : quatre pauvres murs de torchis couverts de chaume pourri, au haut de l'ancien chemin de Landelies aujourd'hui abandonné.

Avant que le hameau de Goutroux eût bâti son église, ses cabarets à phonographes et ses salons de danse, cette mesure, si misérable qu'elle fût, était la seule habitation qu'on aperçût sur la colline sablonneuse. A l'écart de plusieurs minutes de marche d'aucune agglomération, la pauvre y avait passé solitaire de longues années jusqu'au moment où, serrée de près par les habitants des constructions nouvelles qui s'élevaient, elle avait dû se défendre contre leur haine et leur mépris.

Aussi loin que portait mon souvenir, la Maclotte apparaissait à mes yeux telle qu'une petite vieille maigre, à peau jaune extrêmement ratatinée, au grand nez crochu, aux yeux gris, durs, aigus et froids comme le reflet de deux gouttes d'eau gelée sous ses sourcils blancs.

Elle avait une jambe plus courte que l'autre et marchait en projetant le corps à un pied de haut, par un déhanchement et un tortillement de reins pénibles à voir... D'une agilité de bête sauvage, malgré son infirmité elle exécutait des trajets énormes par les routes à travers bois et champs. On la rencontrait la nuit et le jour continuellement en voyage d'un village à l'autre, les mains vides, sans qu'on pût soupçonner le motif de ses déplacements.

Pour les uns, elle était spirite ; on l'avait vue prendre le convoi pour Charleroi, où chacun savait qu'on faisait tourner les tables. Aux yeux des autres, elle était sorcière. Et quand,

un matin, fut trouvé le cadavre de la vieille Dajour étendu sur le fumier de sa petite ferme, on accusa tout haut la Maclotte d'avoir étranglé sa compagne de sabbat.

Mais ce qui effrayait par dessus tout les gens du hameau et les faisait endéver, c'était le silence, l'absolu et enragé silence de la mystérieuse pauvre devant ses bourreaux. Pendant les dernières années de sa vie, on ne l'avait plus entendue prononcer un seul mot de prière ni de menace à l'adresse d'un être vivant. Avec le pain et le genièvre qu'elle rapportait de ses courses et qui faisaient toute sa nourriture, on la voyait, farouche et menaçante, bondir cahin-caha, gravir la colline et rentrer en sa tanière s'enfermer pour des semaines.

Or, ce dimanche d'été, comme j'arrivais à la cabane de la défunte, je reconnus, assis sur un tas de pierres jetées d'un champ, un houilleur de mes amis, le Rouchat. Il était en manches de chemises fumant une pipe de terre à petites tetées rapides et courtes, les yeux fixés sur la porte close de la chaudière, avec la même attention dont il eût attendu, un dimanche de concours, l'apparition de ses pigeons mailletés rentrant au pigeonnier.

— Eh, Rouchat, lui criai-je, voilà donc la Maclotte trépassée ?

— Chutt ! me répondit le houilleur en se levant d'un bond sur ses pieds, avec de frénétiques mouvements de mains, et des yeux sévères.

— Chutt !

Quand je me fus approché :

— Regardez ! Regardez ce qui va sortir de là, murmura-t-il d'une voix ardente et basse, en désignant la porte de la cahute d'un long clin d'œil.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Taisez-vous !

En m'imposant silence d'une grimace qui contractait tout son visage, il se rassit sur le tas de cailloux, lança, à trois pas devant lui, un jet de salive qui passa en sifflant entre ses dents serrées ; et reposant son coude droit dans sa main gauche, sans plus s'occuper de moi, le Rouchat reprit sa mine de braconnier à l'affût.

Or, tout à coup, la porte de la Maclotte s'ouvrit. Je vis apparaître, dans sa robe brune, un moine bernardin de haute stature qui tira l'huis derrière lui, et, les bras croisés haut sur

sa poitrine, les mains cachées sous les manches de son froc, la tête baissée sur son buste bien droit, passa sans nous remarquer.

Il était admirablement bâti ; les épaules larges ; le cou bruni par le hâle supportant une tête qu'une vaste tonsure, dépouillant tout l'occiput avec un air de maladie, ne parvenait pas à rendre ridicule. Le visage aux grands traits nets et sûrs s'éclairait de deux taches lumineuses qui emplissaient les orbites, comme deux fleurs de velours sombre, ardentes, tendres et fixes. La lèvre supérieure fine, roulée en une volute élégante, se relevait vers le nez aux narines larges ouvertes. Cette face pleine de secret et de quiétude respirait la douceur et l'ardeur ; elle projetait une impression de paix et de silence, avec l'air radieux et tranquille d'une lampe dans la nuit.

Le religieux prit le sentier de la ferme dont les peupliers s'apercevaient au loin, et disparut derrière les prochains buissons de genêt et d'épine.

Alors mon compagnon se mit à frapper frénétiquement le sol de son talon :

— C'est lui ! s'écria-t-il. Je vous dis que c'est le capucin de la Mission !... En voilà une !... En voilà une !

— Mais quoi ? Qu'y a-t-il ? demandai-je, ne comprenant pas ce qu'il y avait de si étrange dans la vue d'un religieux sortant de la maison d'un mort.

— L'avez-vous vu ? L'avez-vous vu ? reprit le Rouchat d'une voix de plus en plus aiguë, et les yeux flamboyants.

— Pardienne, oui ! Mais qu'y a-t-il là qui vous excite si fort !

— Eh bien, milliards de noms de Dios, me cria le petit rousseau ainsi qu'en proie à une terrible colère, cet homme-là est le plus brave homme qu'on a jamais vu sous la calotte du ciel !... Foi du Rouchat de Goutroux, mille milliards de noms de noms, entendez-vous ?

Et le houilleur, les yeux en feu, me toisant de la tête aux pieds d'un air menaçant, frappant sa poitrine d'une grêle de coups de ses deux poings serrés, semblait m'offrir de défendre son affirmation à l'instant contre moi ou quiconque, jusqu'à la mort.

— Ben, mon Rouchat, je ne dis point le contraire, moi ! Je veux bien vous croire !

— Ecoutez ! continua-t-il en s'approchant jusqu'à fixer ses yeux dans mes yeux, et d'une voix qui le faisait trembler comme si elle n'eût pu se livrer passage à travers son gosier

sans agiter tout son corps. Ecoutez ce que j'ai vu, répéta-t-il en allongeant le cou, pour visser plus solidement encore ses regards dans les miens. Il n'y a que moi qui « sait » ce qui s'est passé ici. Il n'y a que moi !

Et le Rouchat, tenant sa pipe levée dans un poing, recommença à frapper sa poitrine à coups redoublés.

— Il n'y a que moi qui « a » vu l'affaire !... Catholiques et socialistes, mille milliards, je me fiche de tout le monde... Entendez-vous ? Le Rouchat ne va pas à messe, c'est entendu, mais le Rouchat dit la vérité, mille milliards ! Et le moine qui vient de passer là pieds nus, je vous le jure, c'est un brave homme !...

M'étant dès l'abord décidé à perdre une heure s'il le fallait pour connaître ce qui avait pu troubler si profondément le houilleur, je me gardai de l'interrompre dans ses jurons, ses détours, ses prises à témoin de tout l'univers. L'émotion qu'il montrait avec cette naïveté me garantissait une sincérité de conteur qui n'était pas pour me déplaire, quoi qu'il eût à me dire.

— Je sais bien que le Rouchat de la Bretagne n'a jamais menti ! affirmai-je.

— Et il ne mentira jamais, mille milliards !

*
**

Enfin, quand le petit homme eut exhalé encore quelques bordées de jurons, frappé le sol du pied en tournant sur lui-même, j'avançai ces mots doucement comme on approche une allumette de la mèche d'une mine chargée :

— Qu'avez-vous donc vu ici de si curieux, Rouchat ?

— Ecoutez ! me dit le villageois enfin calmé. Hier, au matin, le garde-champêtre passe devant ma maison. J'étais au repos, en train de nettoyer les cages de mes pinsons sur le bord de la route.

— Rouchat ! qu'il me dit, je viens de passer par la maison de la Maclotte pour le recensement... Puh ! Saperdié ! La vieille n'en a plus pour longtemps.

— Ah ben ! que je dis, au plus tôt celle-là débarrassera le plancher, au mieux !

— Ben oui, Rouchat, qu'il me dit, ben oui ! N'empêche qu'on ne peut pourtant point laisser mourir les gens comme des bêtes.

— Que faut-il faire, alors ? que je dis.

— Faudrait, à mon avis, l'aller dire au curé ! qu'il me dit.

— Et le médecin ? que je dis.

— Puh ! Allez ! Du médecin, elle n'en a plus besoin, qu'il me dit. Malheureusement je dois achever ma tournée pour rentrer à Landelies avant midi. Mais si vous vouliez aller à l'autre village avertir le curé, qu'il me dit, nous n'aurions rien à nous reprocher de ce qui pourrait arriver ici.

— La Maclotte ne vaut pas qu'on se dérange pour elle, bien sûr, que je dis. J'irai tout de même faire la commission.

Me voilà parti. J'arrive chez le curé, je lui raconte ce qui se passe.

— Attendez, me répond-il. Je pars avec vous. Nous ferons le chemin ensemble.

Il prend une boîte dans l'armoire ; il met son chapeau, et nous voilà en route pour Goutroux. Il n'était pas onze heures que je frappais déjà à la porte de la cahute. On ne répond pas, je pousse la porte, et nous entrons, le curé et moi.

— Un fumier !... Jamais je n'ai senti une telle puanteur !... J'ai tenu des cochons, j'ai eu un bouc... Mais la saleté de la chambre où nous étions, je ne peux point vous la dire. Le curé, qui suffoquait, fait un pas en arrière pour demeurer dans le courant d'air de la porte ouverte. Moi, je saute sur la fenêtre et je la tire au large. De la paille, des loques en morceaux, des pommes de terre pourries, des peaux de lapins retournées bourrées de paille, des « gaillettes » de charbon, et jusque un chat crevé, oui un chat gonflé comme une vessie et la tête grouillante de vers, voilà ce que nous voyons couvrant le lit de quatre planches. Et dedans, la vieille Maclotte, le visage jaune comme de la terre à briques, les cheveux blancs mêlés sur la tête comme des chardons en fleurs, le corps sec et noir comme un « rains » de fagots, sans chemise, nu sous des morceaux de loques à frotter les pavements.

— Oh ! dit le curé en se serrant le nez dans les doigts et fermant les yeux, la tête renversée comme s'il allait tomber... Je ne peux pas... Je ne peux pas...

Mais comme il prononçait ces mots, je vois dans le fumier du matelas la Maclotte tourner la figure de notre côté. Je vois les creux de ses rides aussi noirs que si on les avait char-

bonnées. Tout à coup elle se dresse sur son séant, en laissant voir une poitrine qui ressemblait à une petite cage ronde où pendaient des plis de peau.

— Qu'est-ce qu'il vous faut, vous autres ? dit-elle d'une voix sifflante, et faisant des yeux ronds de chat-huant.

— Bonjour ! Bonjour, Maclotte ! répond le curé le plus haut qu'il peut sans reprendre haleine. Je viens vous rendre visite, ma bonne femme. On m'a dit que vous étiez malade.

— Fichez-moi le camp d'ici !

— La paix, ma bonne femme ! La paix ! Je vous apporte les consolations de l'Eglise...

— L'Eglise... Consolations ? Allez tous au diable.

— Reconnaissez-moi, ma bonne femme ! dit le curé, sans plus oser avancer devant les yeux clairs que la Maclotte tient fixés sur lui. Reconnaissez-moi, je suis votre pasteur.

— Je ne veux de vous, ni de personne. Sortez, curé ! dit-elle.

— Femme, qu'il dit, revenez à vous ! Vous êtes malade, très malade ! Le Seigneur a compté vos jours, vos heures peut-être... Confessez-vous pour recevoir ensuite dignement le viatique que vous offre notre Sainte-Mère l'Eglise par mes mains.

— Au diable, toi et ta séquelle !... Vous m'avez maltraitée toute ma vie. Je n'attends rien de vous.

A la fenêtre ouverte, apparaissaient les visages ahuris de gens du hameau. Je ne savais où me mettre ni que dire, cette Maclotte me faisait peur et me dégoûtait en même temps... Le prêtre, quand il avait avancé d'un pas vers le lit, reculait bientôt sous les menaces de la vieille qui lui montrait les poings.

— Du calme, du calme ! répétait-il. Songez à l'éternité...

— Brin pour ton éternité, curé ! C'est pas quand tu me faisais poursuivre jusque dans le cimetière par le garde-champêtre que tu voulais me calmer... Va-t-en !...

— Vous êtes une grande pécheresse, femme. Mais la bonté de Dieu est infinie... Revenez à lui.

— Poussez votre gros ventre ailleurs. Si je vais en enfer, soyez sûr que vous y viendrez aussi.

Les curieux dans l'encadrement de la fenêtre commençaient à murmurer. Le curé, rouge de honte et peut-être de colère, leur faisait des signes pour les empêcher de crier. Mais la femme du Tienne d'Avé, à un moment donné, jeta une motte de terre sur le lit. A l'instant la Maclotte se tut, mais fouillant le fumier de son matelas, elle leva tout à coup le bras d'un

mouvement inattendu, et je vis le chat crevé tournoyer à travers la chambre et s'abattre sur la tête chauve du prêtre.

Lui, presque renversé sous le choc de la bête morte, devient bleu de colère.

— Tu mourras damnée, pécheresse ! répète-t-il en frappant du pied, pendant que j'enlevais les poils puants demeurés collés à son front. Tu mourras damnée !

Là-dessus, il met son chapeau et le voilà parti.

La Maclotte se tordait comme une enragée en poussant des hi-hi de sorcière que le diable baise et des cris qui me faisaient dresser les cheveux.

Oui... Mais voilà que du dehors, tout à coup, mottes de terre, cailloux, bâtons se mettent à pleuvoir, par la fenêtre, dans la chambre et sur le lit. Pan ! un quart de brique touche la vieille à la tempe... Le sang se met à couler sur sa joue... Bah ! la Maclotte rit plus fort... Mais une femme saute du chemin dans la maison, puis une autre.

— Nous t'étranglerons, diablesse, crient-elles, en ouvrant les doigts de leurs mains.

Je n'ai que le temps de me mettre devant la Maclotte.

— Nom des os ! Hé ! Elle est malade ! que je crie à ces enragées. Elle ne sait plus ce qu'elle fait, vous voyez bien...

— Vieille truie !

— Salope !

— Roulure !

Ah, diantre ; c'étaient leurs rancunes du temps passé qu'elles vidaient. Thérèse du Noyer n'avait pas oublié que quinze jours durant son homme avait fait la noce, jadis, avec la Maclotte... Et Constance Méséquette, et Lalie Jeandedieu, et Philippine Barnabé, c'étaient les belles quinzaines de leurs anciens logeurs qu'elles réclamaient à la vieille en l'insultant.

Voilà pourquoi elles crachaient dessus, quasiment comme sur une chouette clouée à une porte de grange.

Tout de même, à la fin, je parviens à les faire sortir et je ferme porte et fenêtre.

— Rouchat ! que la Maclotte me dit, je ne t'en veux point. Cependant va-t-en aussi. Je ne veux personne près de moi pour mourir. Vous m'avez fait tous trop de mal dans ma vie... Et maintenant ce que vous me reprochez me met en colère, parce que vous êtes tous plus mauvais que moi...

Bast, qu'est-ce qu'il y a à raconter à ceux qui vont mourir ? Rien du tout, à moins que des menteries... Bien sûr qu'on l'avait maltraitée... Bien sûr aussi qu'elle l'avait mérité... Mais, après tout, elle était libre de finir comme elle avait vécu.

— Je m'en revas, que je lui dis. Je ne suis pas curé pour rattraper les gens et les remettre d'aplomb devant le bon Dieu. Au revoir, ainsi, Maclotte !

C'était l'heure du dîner. Après la soupe, je reviens m'asseoir sur les cailloux, fumer une pipe devant la cahute.

Vers les deux heures, qui est-ce que je vois monter la sente de la ferme Bayard?... Qui?... Mon capucin ! Vous savez, il y a « Mission » dans la grange du censier, et tous les soirs, après le « Salut », un religieux étranger prêche le sermon.

— Sans doute qu'il a entendu parler de la Maclotte par son compère, que je me dis. Sans doute qu'il veut voir la sorcière qui a jeté un chat crevé à la tête du curé ?

Je me laisse couler derrière les cailloux, et le moine passe sans me voir... Il fait le tour de la cahute ; s'arrête devant la porte ; jette un coup d'œil à droite, à gauche ; pousse l'huis et le voilà entré.

— Ah ! pardienne, elle est bonne, celle-là ! que je me dis. S'il y va ainsi franc battant, mon capucin va se faire jeter aussi son paquet par la vieille enragée.

Je me mets à quatre pattes, je m'approche de la fenêtre de la masure, là je me relève et regarde dans la chambre. Les vitres sont cassées ou mal jointes. Je vois et j'entends tout ce qui se passe de l'autre côté.

Le moine est dans la cambuse. Il a fermé la porte derrière lui. La Maclotte l'a entendu venir. Hop ! Elle s'assied d'un coup sur son lit et reste appuyée sur ses poignets. Devant le capucin, elle se dresse. Il a ouvert les deux bras au large. Il est si grand que sa tête touche presque au plafond. Et son visage brille sur toute la chambre plus blanc que la pleine lune dans une belle nuit.

— Au secours ! crie la Maclotte en retombant en arrière sur sa paillasse et en ramenant les loques qui lui servent de couvertures sur sa poitrine. Au secours !

— J'y viens, ma sœur ! répond le capucin d'une voix qui éclate comme un tonnerre et puis roule doucement et tombe en tremblant comme le bruit de la grosse cloche de Saint-Christophe.

Il s'approche du lit. La vieille se met à frissonner. Il vient encore plus près, lentement, en s'arrêtant après chaque enjambée, sans quitter la femme des yeux. Qu'est-ce qu'il y a dans le regard du capucin ? Qu'est-ce qui sort de ses prunelles ? La Maclotte a l'air d'étrangler. Voilà sa bouche sans dents qui s'ouvre et se ferme. On dirait un poisson qui meurt. Pas une parole, et les cercles de ses côtes montent et descendent comme les plis d'un soufflet de cuir.

— Ma sœur, me voici ! dit alors le capucin, en lui tendant ses deux mains au large ouvertes.

— Non... Non ! qu'elle répond. Non... Allez-vous-en... Laissez-moi mourir...

— Je ne m'en irai point ! Je ne veux pas que vous mouriez maintenant, qu'il dit.

— Laissez-moi mourir... J'en ai assez de vivre ! dit-elle.

— Ma sœur, faites auparavant la paix avec nous..., qu'il dit.

— La paix... La paix... Ah ! mon Dieu !..., dit-elle.

Ses yeux blancs s'attachent aux yeux du capucin.

— La paix, la paix ! qu'elle répète. Mais ils n'ont jamais voulu me la laisser... Et aujourd'hui je ne veux plus la demander... Allez-vous-en, l'homme.

— Non. Je ne vous abandonnerai pas, ma sœur, dit-il.

— Moi, votre sœur ?... Qui êtes-vous ?..., dit-elle.

— Votre frère ! dit-il.

— Mon frère, allons donc ! qu'elle crie. Vous ne savez point ce que vous dites !... Vous ne savez point ce que j'ai fait toute ma vie pour oser dire cela... Ah ! Ah ! Mon frère ! Mon frère !...

Là-dessus elle recommence à rire comme une folle en secouant la tête et en frottant si fort ses poings l'un sur l'autre que j'entendais les os se choquer.

— Je le sais, dit-il tout nettement. Ma sœur, ce que vous avez fait, je l'ai fait moi-même.

— Ah ! Ah !..., qu'elle dit en riant encore plus haut et en agitant ses bras et ses jambes. Je vous dis qu'il n'y a qu'une Maclotte au monde ! Et après moi, je vous dis qu'il n'y en aura plus une pareille... Jamais !

— Vous avez de l'orgueil ? dit-il. Oh ! je le devinais bien ! Vous n'êtes donc point perdue sans ressource.

— Hé ! Savez-vous, l'homme, que j'ai commis plus de péchés qu'il n'y a de feuilles au bois ?

— Oubliez-les.

— Comment ? dit-elle ahurie en fermant les yeux, et retirant la tête comme sous un coup de bâton. Qu'est-ce que vous voulez dire ?... Les oublier ?... Les oublier ?... Quoi ?...

— Ma sœur, je vous ordonne d'oublier vos péchés...

— Mes péchés ? Oublier mes péchés ? Mais ils m'étouffent !... J'en ai tant fait, tant fait !... Est-ce que je n'ai pas roulé avec tous les hommes qui avaient seulement la goutte à me payer, depuis plus de cinquante ans ?... Est-ce que je n'ai pas, tant que j'ai pu, volé les quinzaines des plus pauvres houilleurs pour le plaisir de faire crever de faim leurs femmes et leurs enfants ? Et sauriez-vous trouver, à travers le pays, qu'elle dit en défiant le moine des yeux, une enjambée de terrain où je ne me « suis » pas couchée pour faire la bête ? Dites, l'homme ?... Une seule enjambée de la largeur de mon dos ?...

Elle s'était peu à peu redressée sur sa paille à mesure qu'elle parlait. Voilà qu'elle était assise à présent, penchée si fort en avant vers le moine que je croyais la voir rouler à terre d'un instant à l'autre.

Mais c'est lui qui tombe à genoux tout devant elle, et lève les bras.

— Vous l'avez fait, dit-il tout doucement. Vous l'avez fait. Je ne venais pas vous demander compte de vos actions. Pour vous jeter la pierre, ma sœur, il faudrait que j'eusse commencé par vous dire les péchés que j'ai commis moi-même.

— Vous ? Des péchés ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Tout ce qu'un pauvre pécheur peut commettre quand il est abandonné du bon Dieu... Voilà ma part !

— Votre part ? répète-t-elle.

— Oui, comme vous, je me suis moqué du tiers et du quart, qu'il dit, et j'ai voulu en faire plus que quiconque. Comme vous, qu'il dit, j'ai cru passer par dessus les chrétiens mes frères, à force de vilaines choses et de péchés...

— Un curé ! Allons donc ! Ce n'est pas possible, dit-elle. Pourquoi me racontez-vous cela ?

— Je n'étais pas encore capucin. Je n'étais qu'un homme, un homme du monde qui avait traîné son corps dans les plus bas plaisirs. J'étais riche ; avec mon argent j'achetais la flatterie des hommes et la complaisance des femmes. Ceux qui résistaient, je doublais la somme, et je les avais !

Châteaux, domestiques, voitures, amis travaillaient au monceau de mes méchancetés et de mes crimes. Et moi, de

là-dessus, je crachais sur les humbles et simples serviteurs de Dieu.

— Ah ! mon Dieu, répétait tout le temps la vieille. Ah ! mon Dieu...

Et sans quitter le capucin de ses yeux ronds, elle frottait tout le temps ses deux mains à la fois sur son cou, comme quand on étouffe.

— Ma sœur, vous le voyez ! Ce que vous faisiez en vous cachant dans les bois comme une pauvre bête malheureuse et pourchassée, et parce que vous aviez peur de votre conscience, vous ! dit-il en riant d'un rire haut et dur comme le hennissement d'un cheval qui piaffe, moi et mes compagnons nous le faisons et nous nous en vantions au cabaret ainsi que des hommes perdus qui n'ont plus honte de rien parce que leurs poches sont pleines de pièces d'or.

Ah ! ma sœur, si vous étiez triste et farouche, c'est que vous étiez meilleure que nous... Et voilà ensuite que je me marie, dit le capucin d'une voix plus basse, et que j'ai des enfants, qu'il dit en mettant ses mains sur ses yeux. Puis un jour, ma femme tombe morte ; et un à un, mes trois petits enfants meurent en moins d'un an. Mais la nuit, en veillant le dernier cercueil qu'on allait me prendre, j'ai compris ! J'ai compris que c'était parce que je n'étais plus un homme que Dieu m'avait repris ma femme et mes enfants ; et qu'il ne voulait plus me laisser ma part du bonheur des bonnes gens. Oui, qu'il dit, j'ai senti sa main peser sur moi... et... et... alors..., dit-il, je l'ai baisée..., je l'ai baisée..., dit le capucin en se pliant en deux et touchant la terre de son front.

Eh bien ! Joignez vos mains, avec moi, ma pauvre sœur, qu'il crie, qu'il crie de toutes ses forces, en se penchant du côté de la vieille, comme pour la recevoir sur sa poitrine.

La Maclotte, qui ne le quittait pas plus des yeux qu'une alouette le miroir, à ces mots joint les mains...

— Et dites avec moi !..., continue le capucin à haute voix joyeuse. Dites : « Seigneur ! »

Mais aussitôt la vieille crie :

— Non ! en jetant les bras au-dessus de la tête et les agitant comme des serpents. Non ! Non ! Non !

— Ma sœur ! reprend-il plus fort, plus haut, plus doux que j'ai jamais entendu un gosier parler. Ma sœur, joignez les mains avec moi... Voyez, ainsi... Mettez... Mettez vos mains ainsi, ma sœur...

Et la Maclotte lui obéit.

— Ma sœur, dites avec moi..., continue le capucin.

— Dites avec moi, répète-t-elle mot à mot.

— Seigneur..., dit-il.

— Seigneur..., dit-elle.

— Je viens à vous..., répétez, dit-il : « Je viens à vous. »

— Je viens à vous..., dit-elle.

— Pleine d'espoir..., dit-il.

— Oui, oui, pleine d'espoir ! qu'elle se met à crier à pleine voix, en levant la tête et en ouvrant la bouche au large.

— Car j'ai tout oublié..., dit-il.

— Car j'ai tout oublié..., tout oublié ! dit-elle.

— Mon Dieu, pardonnez-moi..., dit-il.

— Mon Dieu, pardonnez-moi..., dit-elle.

— Comme je me pardonne..., dit-il.

— Comme je me pardonne..., dit-elle.

— A moi-même..., dit-il.

— A moi-même, dit-elle.

Et alors... Oh ! Oh ! la Maclotte, ses mains toujours réunies, regarde longuement le capucin et elle lui demande :

— Comment ? Comment ? Le bon Dieu me pardonnera ? Je serai pardonnée... parce que... parce que... je me pardonne. Oh ! je serai... frère..., frère..., frère, crie-t-elle à pleine voix claire. Je suis donc... Je suis donc comme ma mère, quand elle... Ah ! mon Dieu...

A ce moment, les bras tendus vers le religieux, les yeux attachés à ses yeux, je la vois glisser sur le côté.

Lui marche sur les genoux, s'approche du lit, écarte les cheveux de la vieille, et sur le front aux rides crasseuses, pose ses lèvres. Je l'ai vu. Foi de Rouchat ! J'ai vu le moine donner à la Maclotte mourante un baiser que, bien sûr, toutes les mères ne reçoivent pas de leur garçon au dernier moment...

Et elle le regarde. Son vieux visage devient un peu rose. Elle ressemble à une petite fille qui sourit. Sa tête retombe en arrière, son corps se met à trembler, et la voilà passée.

Le moine était encore à genoux, la tête entre les mains enfoncées dans la paille. Paf ! Sous un coup de pied la porte s'ouvre... C'est le curé du village, rouge et tout en sueur.

— Que m'apprend-on, mon frère ?..., qu'il crie de sa fine voix perçante. Défiez-vous !... Savez-vous que cette détestable créature a insulté la Religion en ma personne ?... N'allez pas, sans pénitence...

— Mon frère, répond le religieux en se relevant et se tournant vers le curé, n'ayez pas peur... La pauvre femme est maintenant auprès de Dieu...

— Oh ! c'est trop fort ! dit le curé, en frappant du pied la terre. Vous l'avez... Une telle...

Le capucin, des yeux, lui montre les gens debout sur le seuil et grimpés à la fenêtre.

— Silence ! dit-il. Vos paroissiens vous regardent ! Prions ! Et posant sa grande main sur l'épaule du curé, il l'attire lentement de toute sa force et l'agenouille à terre, sur le sale carreau, devant la morte.

*
**

— Foi de Rouchat, voilà ce que j'ai vu et entendu, ajouta pour finir le petit vieux houilleur en rallumant sa pipe. Je me moque de mentir. Mais je veux être pendu si je ne pleurais pas à chaudes larmes quand le capucin est passé devant moi en tirant le curé par le bras... Ah ! le brave homme !

LOUIS DELATTRE.

Le Progrès social

M. Eugène Rostand, l'économiste bien connu, a fait, au Comité de défense et de progrès social, une conférence sur le progrès social par l'initiative individuelle, auquel, naturellement, il a donné le pas sur le progrès social préconisé par les différents socialismes.

Que M. Rostand soit un ennemi du socialisme, nous ne nous en étonnons point ; cela tient à l'éducation qu'il a reçue ; mais qu'un homme de sa valeur attende de l'initiative privée le progrès social qui doit assurer le bonheur de l'humanité, voilà ce que nous ne saurions comprendre.

N'oublions pas qu'il y a progrès social et progrès social comme il y a fagot et fagot. Nous ne nions pas que le monde ait été en progrès par suite de la découverte de la vapeur, de la domestication de l'électricité et de la conquête de l'air ; mais ce ne sont là que des progrès isolés, relatifs, non essentiels. Tout autre serait le progrès social qui aurait pour effet, non d'augmenter le bien-être d'un certain nombre d'individus, mais de supprimer totalement la misère.

Les découvertes de la science ne sont pas toujours utiles à l'humanité ; il en est même qui lui sont nuisibles, ne fût-ce que celles qui mettent les nations à même de s'entredétruire.

Le monde, tel qu'il est divisé, apparaît plutôt comme étant dans un équilibre instable que placé dans un équilibre parfait. Les nations, avec leurs mœurs particulières, leurs religions diverses et leurs langues différentes, loin de sympathiser, sont toujours prêtes, sous le moindre prétexte, quelquefois même sans prétexte aucun, à entrer en lutte ouverte les unes contre les autres. Qu'en résulte-t-il ? Un malaise universel. La vie sociale est suspendue ; le travail arrêté ; des milliers d'individus, dont l'existence serait si nécessaire à l'activité sociale, meurent, sans profit pour personne, et les impôts accablants,

nécessités par les frais de la guerre, frappent indifféremment les vainqueurs et les vaincus.

Quelle folie ! s'écrie-t-on de toutes parts. Eh ! oui, quelle folie ! Mais que faire pour l'empêcher ?

Un exemple. La guerre de 1870-1871 a coûté à la France environ dix milliards. En admettant qu'elle eût pu être évitée, les intérêts de cette somme, calculés à 3 p. c., auraient suffi à procurer annuellement trois cents francs de pension à *un million* de Français, c'est-à-dire à empêcher *un million* de prolétaires de mourir de faim, et cela depuis trente-huit ans ! Qui ne voit qu'un des premiers progrès à réaliser ne soit de supprimer les guerres ?

Je m'adresse en ce moment à M. Rostand pour lui demander comment il pense arriver à ce résultat au moyen de l'initiative individuelle. A quoi ont abouti jusqu'ici les Congrès de la paix ? Absolument à rien. Pour empêcher la guerre d'éclater, les nations se sont armées à outrance, de façon à montrer à leurs voisines qu'elles sont en état de repousser une agression. Si la paix armée est coûteuse, loin de dégrever les populations des impôts qui les écrasent, elle ne fait que les augmenter dans des proportions telles que d'année en année on envisage la faillite. Chacun déclare que c'est déplorable, tout en constatant qu'il n'y peut rien. Que faire ?

Etant donné que l'individu isolé est une quantité négligeable, dont l'effort peut être considéré comme à peu près nul, il n'y a que la collectivité, composée de toutes les forces partielles, qui puisse acquérir une puissance appréciable.

Les protagonistes de la paix peuvent discourir à perte de vue sur les maux causés par la guerre, et en faire une question de sentiment, ils ne seront pas plus écoutés des nations de proie que ne l'est un voyageur nocturne de l'apache qui en veut à sa bourse et à sa vie. Il faut répondre à la force par la force, et dans le cas qui nous occupe, opposer la force d'inertie à la volonté malveillante de l'autocrate, qui en déclarant la guerre ne rêve qu'à sa propre gloire.

Encore une fois l'initiative individuelle ne peut pas empêcher la guerre ; seul le collectivisme peut entraver les desseins ambitieux des conquérants.

Au surplus, le socialisme, quelle qu'en soit l'école, rejette la guerre hors de son programme, et le socialisme collectiviste, en particulier, fournit les moyens de l'éviter.

Passons maintenant à cet autre progrès social : l'extinction du paupérisme, et contrairement à ce que prétend M. Rostand, prouvons que l'initiative privée est incapable de le réaliser.

L'initiative individuelle a pour effet de s'occuper un peu de tout et de ne rien achever. Un philanthrope crée un dispensaire ; un autre fonde un hôpital, un troisième s'occupe des filles-mères, ou des enfants en bas-âge, ou de l'abus du tabac, ou de la protection des animaux, etc. Sous une direction unique toutes ces conceptions pourraient être coordonnées, se compléter ; isolées et soumises à des statuts divers, les unes font double ou triple emploi, et les autres ne donnent qu'un résultat médiocre.

Bref, l'initiative individuelle est incapable de produire l'effort qu'exige le progrès social proprement dit, c'est-à-dire ayant pour objectif la disparition de la misère. Je m'étonne que le savant économiste qu'est M. Rostand veuille passer pour ne pas le comprendre. M. Rostand sait pourtant bien que c'est par l'association des capitaux que les grandes entreprises se fondent et que les grandes fortunes s'établissent. Que sont les *trusts*, sinon des syndicats de spéculateurs, qui accaparent les marchandises pour les revendre au prix fort ? Nous donnons à remarquer à M. Rostand que s'il n'admet pas que ces derniers secouent eux-mêmes le joug que les capitalistes leur imposent, c'est qu'il attend l'amélioration de leur sort de la bonne volonté de ceux qui possèdent. Or, on peut rencontrer parmi les capitalistes de généreux donateurs ; jamais pourtant on ne les verra associer leurs capitaux en vue de procéder à l'extinction du paupérisme. Bien au contraire, le paupérisme est une tare que, suivant eux, la société doit conserver. Toute cette philanthropie des capitalistes est un trompe-l'œil, qui permet d'exalter les vertus du régime qui conserve tous leurs privilèges.

« La preuve que la conception socialiste, dit M. Rostand, est bien celle d'une reconstitution totale et contrainte, c'est qu'elle justifie son impuissance pratique par les caractères de sa solution ; c'est qu'elle dit toujours : *Je ne puis rien, parce que la reconstruction n'est pas totale et n'est pas obligatoire.* »
(Voix : c'est très vrai.)

Les socialistes rationnels sont de l'avis de l'interrupteur. De même qu'on peut renverser les termes d'une équation sans qu'il cesse pour cela d'y avoir égalité entre les termes, on peut

prendre la société au contre-pied de ce qu'elle est actuellement, sans qu'elle cesse pour cela d'exister. Elle existe sous une autre forme, voilà tout. Quant à la *contrainte*, qui paraît être la principale objection de M. Rostand, son grand cheval de bataille, je ne vois pas que dans la société capitaliste on opère autrement. On est *contraint* de payer les impôts, on est *contraint* d'être soldat, on est *contraint* de se soumettre aux lois, même les plus absurdes, les plus inhumaines, les plus iniques.

Pourquoi M. Rostand voudrait-il que les socialistes, s'ils occupaient le pouvoir, n'imposassent pas à tous la volonté du Parti d'affranchir l'ouvrier de l'esclavage politique dans lequel il vit depuis 1792 ?

En ce qui concerne la *reconstruction totale*, elle est de toute nécessité. Lorsqu'un meuble est vermoulu, on ne parle pas de le réparer ; il n'est plus question que de le remplacer. Il en est ainsi de la société actuelle, où le capital fait la loi au travail, alors que raisonnablement c'est le travail qui devrait dominer le capital. Le travail, c'est l'homme, alors que le capital n'est qu'une chose. L'homme doit avoir le pas sur la chose. Il faut, par conséquent, non remanier l'état social actuel, mais le changer du tout au tout, puisqu'on veut arriver à rendre esclave le capital, qui jusqu'alors avait été le maître.

« Aujourd'hui, dit M. Rostand, je ne peux qu'énumérer en courant les principaux moyens d'action ou d'aide que l'initiative, soit des intéressés eux-mêmes, soit de leurs frères plus avancés sur la route, a mis au service de toutes les phases de l'existence populaire. Pour le travail : avec la liberté, force suprême, les inventions de toutes sortes qui allègent les bras. »

Avec la liberté ! La liberté de quoi ? Comment l'ouvrier est-il libre ? Oui, il peut, s'il le veut, quitter un patron et aller se faire embaucher chez un autre ; mais à quelles conditions ? Toujours les mêmes : un salaire de famine. D'autre part, comment M. Rostand ne reconnaît-il pas que les inventions de toutes sortes qui allègent les bras des ouvriers sont, entre les mains des capitalistes, préjudiciables à la classe ouvrière ? Oui, sans doute, un ouvrier qui n'a qu'un bouton à pousser pour mettre une machine en mouvement a moins de mal qu'il n'en avait auparavant quand c'était lui qui exécutait le travail que fait aujourd'hui cette machine. Mais que deviennent ses compagnons, au nombre de dix, de quinze, de vingt, qui travaillaient avec lui, maintenant que le patron n'a plus besoin d'eux ? Les voilà sans moyens d'existence, dans tous les cas obligés

d'exercer un autre métier, ou condamnés à mourir de faim. Triste alternative. L'invention des machines ne sera véritablement un progrès social que le jour où les ouvriers en seront les propriétaires.

« Pour la production : les sociétés coopératives de production, demain le travail au domicile de l'artisan par la transmission de la force à distance. »

Est-ce que véritablement M. Rostand s'imagine que la transmission de la force à distance exonérera le travailleur de la tutelle du patron ? Si oui, je lui déclare qu'il est dans la plus complète erreur.

« Pour la vie industrielle : les innombrables institutions patronales dont M. Hubert Brice a fait naguère avec des spécimens seulement tout un livre ; les conseils d'usine, les chambres et les conseils d'explications, d'arbitrage, de conciliation, les procédés qui poussent à la stabilité des engagements. »

Mais tout cela, Monsieur, n'empêche nullement l'ouvrier de dépendre de la mauvaise ou de la bonne volonté de son patron, et d'être renvoyé de l'atelier ou de l'usine, si sa tête déplaît à un contre-maître grincheux. Or ce que les socialistes veulent, c'est que l'ouvrier soit indépendant ; voilà ce qu'ils appellent le progrès social. Que tout ce que vous citez ne soit pas inutile, d'accord ; mais c'est véritablement trop anodin pour que vous en fassiez l'objet d'une citation sérieuse.

« Pour l'épargne : les caisses d'épargne libres, plus fécondes que les officielles, surtout dans le pays de libre emploi ; les autres combinaisons qui provoquent à l'épargne, les institutions de patrimoine ou de capitalisation. » (*Un assistant : que faites-vous des gens qui ont faim ? — Un autre : et vous ? — Un autre : on les nourrit ; vous, vous ne le faites pas. — A la tribune !*)

Je ferai remarquer à M. Rostand que l'épargne est un « en plus » des besoins. Comment veut-il que des familles qui n'ont pas le nécessaire usent du droit qu'il leur suppose d'épargner ? Il faut d'abord leur faciliter les moyens de vivre avant de leur parler d'épargne. Son conseil a quelque analogie avec celui de la Princesse de Lamballe qui disait, en parlant du peuple : « S'il n'a pas de quoi se procurer du pain, qu'il achète de la brioche ! » Il est vrai que cette boutade lui coûta cher.

« Pour le crédit : les sociétés coopératives de crédit urbain, ou rural, les banques populaires, les caisses agricoles, les mutualités professionnelles ou non de prêts gratuits ou à taux

de faveur (*Un assistant : Panama !*), les sociétés de crédit aux associations de production. »

Je ne puis m'empêcher de dire que je suis ici avec l'interrupteur. Quand on voit le peu de confiance qu'il faut avoir dans les exploitations grandioses, celle du Panama, par exemple, comment serait-on tenté de placer son argent dans des banques particulières, surtout quand on lit si fréquemment dans les journaux que le banquier un tel a passé la frontière en emportant l'argent de ses clients ? Et puis, enfin, pour placer de l'argent, il faut en posséder, ce qui n'est pas le cas des miséreux dont la société doit s'occuper.

« Pour le coût de la vie : les coopératives de consommation (*Un assistant : Mazas !*), les sociétés d'achat en commun de matières premières, de provisions, d'outils ; les sociétés d'alimentation à bon marché, les boulangeries ou les boucheries coopératives, les économats, les restaurants populaires, les entreprises de transports à bas prix. »

Pour se fournir chez les boulangers et chez les bouchers, même quand ceux-ci appartiennent à des coopératives, il faut de l'argent, que les malheureux ne possèdent pas. Le progrès social qu'envisagent les socialistes consiste à supprimer la misère. M. Rostand ne se place nullement au même point de vue que nous. Au surplus, s'imagine-t-il que les collectivistes rationnels, s'ils arrivaient au pouvoir, supprimeraient les restaurants populaires et les transports à bas prix ? Evidemment non, puisque chacun serait libre de travailler comme il l'entendrait.

« Pour le logement... (*Bruit. Un assistant : les voyageurs pour Mazas en voiture !*) : les sociétés ordinaires ou coopératives de construction ou de crédit pour construction de maisons à acquérir ou à louer, les prêts amortissables pour construction, les assurances-vie pour solidifier l'acquisition du foyer, les sociétés facilitant l'acquit du loyer par l'épargne, par le paiement fractionné ou par le prêt. »

Tout cela est fort bien énuméré ; mais nous en revenons toujours au même thème. Quiconque n'a rien à se mettre sous la dent n'a pas de quoi se procurer un logement, même dans une maison bâtie par une société coopérative. Or, c'est à celui-là qu'il faut songer, et non à ceux qui sont en état de prendre des assurances sur la vie. Il y a des familles malheureuses qui sont obligées de coucher sous les ponts.

« Pour l'instruction : avec les écoles de toutes sortes, primaires, professionnelles, d'apprentissage, techniques, les sociétés d'enseignement professionnel comme la belle société de Lyon, les bourses d'apprentissage et d'écoles, les sociétés de lectures populaires ou de cours du soir, les bibliothèques circulantes, les œuvres d'extension universitaire. »

Avec les écoles de toutes sortes, c'est-à-dire de cultes différents, les enfants reçoivent des éducations différentes, ce qui fait d'eux, plus tard, des adversaires, sinon des ennemis. Ce à quoi il faut arriver, c'est à donner aux enfants la même instruction et la même éducation, ce qui ne peut avoir lieu qu'en monopolisant ces dernières dans les mains de la collectivité.

« Pour les voyages : les bourses de voyages, les colonies de voyageurs. »

Parlons surtout des colonies de voyageurs pour le Canada français, où l'on expédie de braves gens, auxquels on a promis là-bas monts et merveilles, et qui, arrivés sur cette terre inhospitalière, y sont en butte à toutes les vexations et à toutes les exploitations possibles.

« Pour les risques : les sociétés de secours mutuels (*Un assistant : et ceux qui meurent de faim ?*), les sociétés ordinaires, mutuelles ou coopératives, d'assurances ouvrières contre la maladie, les accidents, l'incendie du petit mobilier, la vieillesse, le décès, demain (je l'espère) le chômage involontaire ; les sociétés de prévention, d'atténuation ou de réparation des accidents ; les efforts pour accroître sans cesse la sécurité dans les industries et dans les mines. »

Parlons également de la sécurité dans les mines. En société capitaliste, ce qu'il faut aux actionnaires, ce sont de gros dividendes. Pour arriver à ce résultat, il est nécessaire de dépenser le moins possible, naturellement. Si un ingénieur signale des travaux à faire pour assainir telle ou telle galerie, où les ouvriers travaillent... halte-là ! on fera ces travaux plus tard ; ça coûte trop cher... Le temps passe ; l'air devient irrespirable dans les galeries, ou le feu y prend ; la Compagnie n'a rien fait pour assurer la sécurité de ses ouvriers, qui tombent asphyxiés comme des mouches. Voilà ce qui se passe, M. Rostand. Si vous ne le voyez pas comme nous, c'est que vous ne lisez pas les journaux, ou que vous fermez volontairement les yeux.

« Pour l'hygiène : les œuvres d'assainissement des villes, les sociétés de bains, de douches, de lavoirs à bon marché ; les

sociétés et les ligues de défense contre l'intoxication par l'alcoolisme. » (*Un assistant : vive l'absinthe !*)

Qu'est-ce qu'une ligue contre l'intoxication par l'alcoolisme peut faire en régime capitaliste, alors que plus on consomme d'alcool, plus il entre d'argent dans les caisses de l'État ? C'est un non-sens. Cette ligue-là doit avoir le même succès que celle contre l'abus du tabac.

« Pour la maladie : les hospices richement dotés d'installations et de science, les dispensaires, les sanatoria, les hôpitaux spécialisés contre la phthisie par exemple, les polycliniques, les défenses contre la morbidité professionnelle, les maisons de convalescence. »

Ce que vous énumérez là, M. Rostand, n'est pas spécial à la société capitaliste ; en société collectiviste tout cela existerait et serait coordonné sous une direction unique, qui en assurerait le bon ordre et le meilleur mode d'emploi.

« Pour les crises de chômage : les services de placement, les adjonctions de travaux agricoles aux travaux industriels, les sociétés d'assistance par le travail, en attendant demain celles d'assurance contre le chômage involontaire, les colonies agricoles, les organisations de prêts sur l'honneur. »

Toutes ces sociétés, M. Rostand, peuvent rendre des services ; elles fonctionnent avant tout dans le but de procurer des dividendes à ceux qui en sont actionnaires. Il ne peut pas en être autrement, du reste, en régime capitaliste. En société collectiviste, ce serait tout différent. La collectivité accomplirait un devoir et ne se ferait pas payer.

« Pour la faiblesse de l'enfance : les sociétés de protection et de sauvetage des maltraités, des exploités, des moralement abandonnés ; les crèches, les salles maternelles, les orphelinats, les jardins d'enfants, etc. »

Ce qui prouve surabondamment que l'initiative individuelle est incapable de protéger efficacement l'enfance, c'est que la liste des crimes commis par des adolescents augmente dans des proportions effrayantes. En régime collectiviste, comme les enfants seraient instruits et éduqués aux frais de la collectivité, il n'y en aurait pas d'abandonnés, ni de maltraités, ni d'exploités.

« Pour la faiblesse féminine : les fondations de dots de jeunes filles, les sociétés protectrices, les mutualités, les maternités, les sociétés d'allaitement, les combinaisons de repos des accouchées avec salaire. »

Rendez la femme l'égale de l'homme, au point de vue des droits et des devoirs envers la société, et vous aurez plus fait pour la faiblesse féminine qu'en fondant des dots et des maternités. A la vérité, c'est l'affaire des législateurs, et non celle de l'initiative privée ; mais alors ne nous prônez pas le rôle que remplit cette dernière.

« Pour la vieillesse : les associations qui facilitent l'assurance ou les versements de retraite, les innombrables caisses de pensions, les asiles, les maisons de retraite. »

La société collectiviste doit subvenir aux besoins des vieillards et des infirmes dans l'impossibilité de travailler. Elle le doit, non sous forme de charité, comme cela a lieu de nos jours, mais comme un droit acquis. Voilà ce que l'initiative privée n'arrivera jamais à faire.

« Pour la mort : L'assurance-vie, les caisses de funérailles, les mutualités du franc au décès, et mille autres. » (*Bruit. — Un assistant : et les bureaux de tabac ?*)

Vous m'obligez, M. Rostand, à me répéter. Toutes les assurances supposent des versements d'argent que les pauvres ne peuvent pas faire, et l'on sait que les compagnies d'assurances ne travaillent pas pour rien. Il n'y a par conséquent pas lieu d'insister, suivant moi, sur un mode d'assurance qui, s'il apporte un léger secours aux assurés, a surtout pour but d'enrichir les actionnaires.

« Le régime social qui s'inspire de notre doctrine, dit M. Rostand, a eu pour effets généraux, en France et dans le monde civilisé : que les salaires du travail manuel n'ont cessé de s'élever. »

La question, Monsieur, n'est pas de savoir si les salaires ont augmenté, ce que personne ne nie, mais bien de prouver que cette augmentation est proportionnelle aux besoins des salariés. Nous affirmons, nous, que le peuple, mieux logé, mieux vêtu et mieux nourri qu'il ne l'était il y a un siècle, est plus malheureux qu'autrefois, parce que ses besoins ont décuplé alors que le salaire, lui, n'a fait que doubler.

G. POTRON.

(à suivre.)

Poèmes

LOIN DES LIVRES

pour Philéas Lebesgue.

Loin des livres,
J'ai vécu des jours triomphalement sauvages ;
Dans le grand air salubre j'ai plongé mes jeunes années.
Loin des livres,
J'ai erré, vagué, trotté ; j'ai cheminé, couru.
Loin des livres
Je suis allé toujours
Négligeant l'enseignement factice, abrutissant des maîtres.

Tout enfant,
J'ai flâné par les chemins et par les routes,
Parmi les champs, les bois,
Dans les rues de la ville,
Sur le pavé, sur le fumier — sur le gravier, le sable — sur
[l'herbe et dans la boue.

Et je suis allé vers les prés pelés,
Comme une piste de vélodrome inclinés parallèlement au haut
Où les trains bondissaient [talus
Par dessus les toitures
Des petites maisons et des usines ;
J'ai aspiré, j'ai avalé

Leur noire, épaisse et sale fumée
Et parfois dans mes yeux
Sont tombées
Les étincelles projetées.
Mais je restais obstinément.
Lorsqu'aucun train ne paraissait,
Je regardais en bas
Les fardiens, les chariots, les camions, les voitures
Et j'analysais la marche et l'attitude
De quiconque passait.

Sur un mur, à califourchon,
Près des hangars bourrés de laine poussiéreuse,
J'ai regardé piaffer, haleter, gronder, rouler, bondir
Les locomotives,
La multiplicité et la complexité des rails,
Les signaux, les aiguilles et leur précieux mécanisme,
Les blocks et les guérites,
Les longs, pesants et diquetants trains internationaux
Chevauchant, sans répit, d'un bond léger,
Interrompant toutes les manœuvres ;
J'ai regardé
Les wagons de toute classe,
Les wagons-lits, les wagons-restaurants,
Les fourgons, les wagons-postes,
Les gabarits, les grues,
Les rails, les contre-rails et les plaques tournantes,
Les ateliers, les écuries des nerveuses et fumantes machines.
Et je rêvais alors d'être machiniste.
Mais le temps allait du même coup d'aile rapide que les express.
Et le cœur nostalgique, je regagnais le domicile,
Observant, fouillant, furetant
La rue et ses passants,
Le mouvement de la chaussée et des trottoirs,
Les magasins, les étalages,
Les solitaires et les groupes,
Epiant les voix, écoutant les rires.

Le long des usines
 Toutes frissonnantes et trépidantes ;
 Le long des usines
 D'où multiples, cassantes,
 Les clameurs se poursuivaient, s'accrochaient et s'agglomé-
 Je cheminai heureux. [raient,
 J'examinais le labeur ardent du charbon,
 Je voyais le chauffeur guettant le manomètre, surveillant le
 — Hue ! hue !..., le cri d'un charretier [régulateur.
 Brusquement changeait la vision.

Je m'écartais :

Le sol tremblait concassé par le pesant tombereau de houille
 Ou le camion chargé de balles lourdes et carrées.
 J'écoutais siffloter
 La vapeur jaillissante,
 Les appels, les chants, les engueulades,
 Et laissais toute grande ouverte
 La vanne de mon nez
 Où venaient s'engouffrer
 D'impétueux courants d'odeurs de graisse, de vapeur, de tein-
 Je percevais avec joie le fracas effréné [ture et d'essence.
 Des métiers à tisser,
 J'entendais rouler les chariots des self-adings
 Et je voyais la laine
 Lavée, échardonnée, démêlée, roulée, filée, tissée et teinte.
 Et quand la rauque et râpante sirène
 Annonçait la fin du labeur,
 Je me mêlais au flux abondant et compact des travailleurs.

Au temps des foires, des kermesses,
 J'accourais admirer le génie des forains construisant leurs
 [baraques
 Et vers les roulottes longues, hautes, somptueuses — petites,
 Mon œil clignait envieux. [rabougries, mal aérées,
 Et les dissonances, les désharmonies,
 Les sons beuglants, criards, des orchestrions et des orgues,
 En moi trimballaient leur ardeur, leur nostalgie.

Dans les clairs et vastes laboratoires,
 J'ai distillé, analysé, recomposé des corps,
 Recréé des couleurs, travaillé des sels, des cristaux, des acides.
 J'ai créé le produit le plus beau, le plus fort
 Que jamais ne donnèrent les livres :
 La joie :
 La joie de créer, d'assembler, de combiner des atomes,
 La joie de décomposer, la joie de dissocier,
 La joie de liquéfier, de solidifier,
 La joie de voir par moi transformée la matière,
 De la réduire, d'en voir les soudaines métamorphoses.

L'été, l'hiver,
 Je m'en suis allé sauvagement
 Par les campagnes,
 Me laissant étreindre, emporter et rouler par le vent,
 La peau brunie, hâlée, chauffée par le soleil
 Ou tapée, gercée, durcie par le gel.
 Là-haut, sur la colline dominant la ville,
 Je voyais la silhouette haute, fière et rougeâtre des cheminées
 Surmontées d'immensément longs drapeaux blonds, noirs,
 Et toujours loin des livres, [épais, bougeants.
 Dans la vie totale, abondante, belle et multitudinaire,
 J'ai erré, vagué, trotté ; j'ai cheminé, couru,
 Loin des livres,
 Dans le grand air salubre et tonifiant j'ai plongé mes jeunes
 J'ai vécu des jours triomphalement sauvages. [années,

HENRI GUILBEAUX.

*
 **

LE BUCHERON

De ta serpe bien affilée,
 De ta cignée
 Cogne à pleins poings et sans repos

A la souche gelée ;
 Bon bûcheron, arrache les copeaux
 D'où jaillit clair le régal des flambées ;
 Frappe en bas et frappe en haut,
 Frappe à coups redoublés :
 La branche craque, tremble, oscille ;
 Un ahan sourd :
 Elle est tombée !
 Toute la forêt résonne à l'entour,
 Toute la forêt blanche où le givre scintille.

Brillante et parée
 De tous ses bijoux,
 La lourde branche, sur le sol,
 S'est écrasée.
 Sous le choc
 Qui la disloque,
 Les ailes tintantes de l'écho
 Battent dans la cépée.

Bon bûcheron, arrache les copeaux ;
 Frappe en bas et frappe en haut,
 Frappe à coups redoublés,
 Pour que le pauvre,
 A l'heure des tristes gelées,
 Se chauffe !
 C'est ton outil d'acier
 Qui trace les sentiers
 Où les générations passent :
 Il n'est pas temps encor que ta force se lasse,
 Rude ouvrier ;
 Car dans la clairière où nous sommes,
 Quel est celui qui saura dire aux autres hommes :
 « C'est par là qu'il faut aller ? »
 Qu'importe ! Marchons droit vers quelque étoile au ciel ;
 Faisons une trouée à l'enceinte des arbres
 Et pour ne pas nous perdre en quelque marécage

Sournois et pestilentiel,
 Attachons-nous ensemble par des câbles !
 C'est assez d'immobiles ténèbres :
 Bûcheron, prends ta serpe ;
 Assure à ton poing la hache,
 Et partons vers notre rêve,
 Là-bas vers la frontière où la forêt s'achève,
 Où la source du jour se cache !

Bûcheron, bon bûcheron,
 Il faut des arbres
 Pour bâtir plus tard la maison !

PHILÉAS LEBESGUE.

*
 **

DEVANT L'ÉTÉ

Le feu de bois qu'allume à l'aube le berger
 Flambe et crépite ; la forêt se désembrume ;
 Au loin chantent le coq et l'oiseau bocager
 Qui secoue en chantant la rosée de ses plumes.

De même secouant au sortir du sommeil
 Les songes qui chargeaient ma mémoire engourdie,
 J'ai voulu savourer, dès l'instant du réveil,
 Tes rêves bien plus beaux encore, ô Poésie !

Tel pont rustique sur une eau calme et fleurie
 Avec, sur les piliers, des bouquets d'iris bleus,
 M'a vu souvent, plongé dans une rêverie
 Etrange, contempler le voile vapoureux
 Du matin qui se pose au loin sur la prairie.

Dans le jardin, en proie à des humeurs moroses,
Je rêve, l'œil distrait par un écureuil brun,
Alors que profitant de la saison des roses,
L'après-midi s'attarde à cueillir leurs parfums.

Si doucement finit ce beau jour que la truite
S'amuse avec la carpe à sauter hors de l'eau,
Pour, aux traits décochés par le soleil en fuite,
Faire briller l'écaille humide de son dos.

Sur la cime des bois se pose un brouillard fin ;
Le ciel est vide encor d'étoiles, le jour baisse,
Et le doux crépuscule, en ce cœur qui s'éteint,
Comme une rose morte effeuille l'allégresse.

Les fleurs sont lentes à mourir : c'est un à un
Qu'entre les doigts du Soir s'effeuillent leurs pétales...
Ma gaieté, qui dès l'aube a perdu son parfum,
Se dépouille soudain de ses corolles pâles.

Le soleil me regarde à travers le carreau ;
Il descend sur la ville et dore les fenêtres.
A demain ! — Je vais lire, aux lueurs du flambeau,
Un poème d'amour jusqu'à te voir renaître.

J'écoute dans la nuit ruisseler un jet d'eau :
Il chante solitaire ;
On dirait la berceuse exquise d'un oiseau
Qui voudrait consoler les peuples de la terre.

V.-M. LLONA.

Vocations

ROMAN

(suite)

V

— Debout, déjà? s'exclame Borgne en voyant entrer Jacques.
Tu es matinal, comme les bons coqs !

— Peut-on ronfler quand le soleil rit ? Et puis, j'ai beaucoup
de choses à faire, ce matin.

— A propos, ne t'occupe pas d'une selle... Dans nos
archives, j'ai trouvé un machin portentueux ; il y manquait bien
une patte, mais je te lui ai cloué une jambe de bois qui se porte
mieux que les autres...

— Tu as donc déjà pensé à moi !

— Je ne me suis pas oublié : tiens, que dis-tu de cette
ébauche ? C'est un premier jet...

Jacques se place devant le chevalet où une toile brossée à
grands traits montre un intérieur de ferme ou de masure, avec
une échappée sur un paysage de lignes harmonieuses ; au
premier plan, un homme, à croupette, enfouit une sacoche sous
les carreaux du pavage et louche vers le dehors, de peur
d'être vu...

— Titre : *L'Argent* ! commente Luc en tirant de sa pipe des
bouffées épaisses dont les écheveaux bleuâtres se dissolvent
dans une coulée de soleil.

— Simple et grand, dit Jacques. Cela parle dès le premier
regard et cela fait naître les pensées...

— C'est de toi, ça, mon vieux ! Tu nous as fait réfléchir, hier
soir... La nuit aidant, et les souvenirs... Voilà, c'est venu !

— J'aurais cherché midi à treize heures pour en dire moins
en sculpture ; tu as trouvé une expression directe et frap-

pante... Cette nature, cette bonté, l'or du ciel, donnés à tous... Et ce lieu sordide, cette bassesse, l'argent enfoui en secret... Très bien, Luc, très bien !

— Je crois que ça ira... Mais pense à tes affaires. Va serrer la pince à Josse, à Paolo, à Malouy — et à tout à l'heure, hein ? Es-tu d'accord avec le père Max ?...

— Nous avons pris rendez-vous.

— Parfait ! Au revoir, et bon marché ! Ah, j'ai aussi des esca-beaux et des planches ; nous pourrons en faire un « plateau... »

Josse Van Hoes, dans la mansarde voisine, peint des bœufs au pré. Il n'entend pas le toc-toc à l'huis et ne voit Jacques que lorsqu'il est entré.

— Si je tombe mal ?... Je venais vous dire bonjour...

— Bonjour, mon vieux ! répond Josse en déposant sa palette et en se massant le pouce qu'elle a fatigué. Bien dormi ? C'est le principal...

— Eh, mais, je ne savais pas que vous étiez deux ! fait Jacques en regardant le fronton du cheval.

Une pie, encore la tête en les plumes, se réveille au son de la voix inconnue.

— Je te présente ma compagne : Paméla, un collage de dix ans...

Et Josse tend l'index à l'oiseau qui s'y perche en hochant de la queue.

— Elle te salue, vois-tu, explique le peintre. Elle ne te connaît pas encore ; tu l'épates... Les autres sont ses amis ; elle se borne à leur lancer son bonjour de sa voix de vieille femme. Car elle parle, Paméla, n'est-ce pas qu'elle parle ?... Et fort bien. Seulement, l'émotion lui rabat le caquet. Allez au perchoir, mamzelle, et calmez votre petit cœur...

La pie retourne à sa place et ne cesse de tenir son petit œil gris sur le personnage qui dévoie ses routines.

Jacques considère le travail de Josse.

— Diable, ça a marché, depuis hier !

— Le matin, c'est le bon moment. Je suis entré ici dès le soleil levé. La première lumière, fieu, c'est la crème ; c'est jeune, frais, limpide..., un regard d'enfant... Quand j'aurai fini ceci, je reprendrai mes travaux de plein air. En juin, c'est mon habitude : je pars, bien équipé, au petit jour, par là, dans les champs ; les paysans me connaissent ; je puis m'installer où je veux, visiter les étables et tout ce qu'il faut. Alors, tu penses, j'ai de quoi lambiner tout l'hiver... Ça me plaît... J'aime la terre ! Je suis comme ce géant que le contact de la terre faisait revivre. Je me mets en route le mois prochain, et je passerai

quelques lunes à la campagne ; après tout un hiver, on a besoin de se rincer l'œil. En ville, tout est encrassé, noir — et j'adore le clair, le frais...

— Cela se voit, dit l'autre en regardant les nombreuses notations champêtres fixées aux murs. Et vous aimez les animaux...

— Je suis un homme des champs, moi. Si j'en avais les moyens, j'irais plus loin, en Flandre... En attendant, cette banlieue me suffit... avec les souvenirs... — Au fait, si je cassais une croûte ?

— Je vais serrer la main à Ritrovato et je file chercher le nécessaire pour m'installer.

— Si vous avez besoin d'un coup de main ; ça me connaît.

— Oh, merci... Ce ne sera pas long, je crois... Au revoir et bon appétit !

— Salut !

— Salut ! répète une voix nasillarde.

— Oh, oh, Paméla se rassure, s'exclame Jacques ; salut, Paméla, salut...

Ritrovato, assis dans un coin de son atelier, regarde sa toile.

— Pas de dérangement ? s'informe Jacques à travers la porte.

La réponse se fait attendre ; enfin :

— Eh, *sacramento* ! Entre donc, l'ami ! Je me demandais quelle était cette voix nouvelle... J'étais un peu loin, tu vois...

— Je venais vous dire bonjour...

— On se tutoie ici ; c'est plus amical. Nuit bonne ?

— Excellente, merci.

— Pas un petit nuage ?...

— Un peu d'agitation, naturellement ; le bonheur d'être accueilli parmi vous avec tant de sympathie...

— Les artistes sont frères ; d'ailleurs tous les hommes le sont, ou devraient l'être... Hélas ils sont obligés à la lutte pour la vie, lutte égoïste, perfide... Mais les artistes, parce qu'artistes, ont un esprit plus large, une autre vue, un autre cœur..., du moins les sincères, les élus... et non ceux qui se figurent que l'artiste, comme un négociant, doit augmenter son chiffre d'affaires, être dans ses meubles et dans ses briques ; ceux-là mettent en œuvre tous les moyens favorables à leur bien individuel... Mon cher, tu as pris ton libre vol ; tu as la vocation ; tu ne seras jamais un gagnant d'argent. Il ne faut pas que l'art enrichisse ; cela n'est pas de lui ; s'il nourrit son homme, c'est déjà bien...

— Si vous saviez comme j'ai toujours été loin de la richesse et des vanités qu'elle suscite ! A propos, Luc est en train d'ébaucher un tableau à signification, *L'Argent*, qui vient fort bien.

— J'irai voir cela ce midi... Es-tu installé déjà ?

— Je m'en occupe : le temps d'aller serrer la main à Malouy... A tantôt, Ritrovato.

Quand Jacques entre dans l'atelier de son confrère en sculpture, il tombe sur une femme en train de se mettre nue, la belle Laure, et sur un sculpteur dépité : Malouy lui indique une forme en terre :

— Voilà les surprises du métier, hein ?

— Oh ! pas de chance ! s'exclame Jacques en voyant qu'un bras s'est détaché d'une statuette en désagréant l'épaule.

— J'arrive et je trouve ça... Je n'avais pas mouillé les linges... Tu vois ?

Et le sculpteur broie en poudre, entre les doigts, des fragments de la partie effondrée.

— Cela m'est arrivé souvent, répond Jacques ; je négligeais d'humecter les loques et même il m'arrivait de ne pas emmailletter le morceau... Alors, une nuit suffit ; on a des crevasses ou des débris...

— Bah ! Elle n'est que manchotte... C'est toujours ça de gagné sur la Vénus de Milo !

Les sculpteurs examinent de près les dégâts.

— L'épaule est fichue : ça s'effrite... Et l'omoplate flanche... Toute l'attache est à rabistoquer ; le reste se remettra en place.

Et, jouant des pouces, Malouy raffermi l'anatomie en terre.

— Heureux que ce n'est pas plus grave : un bloc qui fout le camp... C'est arrivé à un copain : il en a fait une maladie... C'est fichant tout de même, quand c'est du bon travail... Allons, réparation à la minute !

Et Malouy, remettant le bras dans la position, bourre les interstices avec de la terre fraîche. Jacques l'aide en étançonant le membre au moyen d'un ébauchoir.

— Voilà, dit-il quand il n'y a plus de danger. Je te laisse... Ce midi, on n'y verra plus rien. A tantôt. Et n'oublie plus les linges !

— Nous nous surveillerons mutuellement !

— C'est dit !

Au moment où Jacques s'en va, le modèle prend la parole :

— Bonjour, m'sieur le beau garçon ! Je suis là, moi, vous savez...

— Pardon, mam'zelle... Une simple distraction...

— J'vous en veux pas ! A votre disposition pour tout ce qu'il vous plaira !

— Vas-tu te taire, satyresse ! intervient Malouy. Ça ne peut pas voir un beau gars sans...

Mais un bruit de pas, de voix et de ferraille monte dans la cage de l'escalier. Jacques pousse la porte et se penche sur la rampe :

— C'est M. Altar qui amène mes meubles !

Deux ouvriers, porteurs d'un lit de fer, piétinent aux coudes étroits de l'escalier. Le vieux leur dit jovialement :

— N'ayez pas peur d'érafler les murs : ils en ont vu bien d'autres !

Et, levant le nez, il aperçoit Jacques :

— Bonjour, l'ami ! Vous voyez, je suis de parole... Le lit ouvre la marche, et le lavabo suit.

— Que de mal vous vous donnez !

— Moi ? J'ai les mains vides...

Luc entend le colloque. Il sort de son atelier :

— Ah, ah, c'est l'ameublement ! Bonjour, Altar ! Chic temps, hein ? Faut-il un coup de main, les amis ? Ne vous fiez pas trop à la rampe : elle vous craquerait dans la main ! Mais le mur est solide. Très bien, le pieu ! Combien as-tu payé cela, avec les bêtes-à-bon-dieu ?

— Pour ça, réplique Max Altar, j'en réponds : il a été gratté, lavé et reverni !

— Comme un simple Rembrandt, alors !

Tout cela déposé dans la chambre, le père Altar redescend avec les déménageurs en disant :

— Toi, Luc, au travail ! Et vous, Jacques, venez explorer le quartier avec moi...

Devroo et Max Altar vont aux emplettes.

En passant, ils entrent quelques instants chez le propriétaire, où Jacques fait la connaissance de M^{me} Altar, un peu revêche, et de la jeune et jolie Louissette.

— Ne faites pas attention à la vieille, dit Max à son compagnon, dès qu'ils sont dehors : elle est assez défiante à l'égard des rapins...

— Bah, répond Jacques ; quelle admirable enfant vous avez là !

— C'est une parente, orpheline, qui a une chambrette chez nous et que nous aimons bien...

— Toujours aussi bonasse, le vieux, dit M^{me} Altar à sa compagne après le départ des visiteurs : il se fait tondre par ces rapins...

— Bah, répond Louissette ; il est très bien, ce jeune homme-là !

Chemin faisant, Jacques a une idée. Pendant que son mentor est allé faire une course seul, il achète de quoi offrir une réga-

lade aux amis : ses poches sont bourrées de petits pains, de conserves en boîtes, et six bouteilles de bonne bière sont commandées.

Quand Devroo a regagné son logis, il n'a que le temps de cacher ses provisions dans sa valise.

A son tour, le vieil Altar rentre, avec le surplus des achats et sa surprise à lui : le costume de velours noir de Rambure.

— Voici la garde-robe ! s'écrie-t-il guilleret.

— Ah ! cette course urgente ! s'exclame Jacques, comprenant pourquoi son compagnon s'était échappé.

— Déballons les paquets et enfiler-moi ce complet !

— Vous avez fait un gros oubli, M. Altar, dit l'autre avec intention.

— Qu'est-ce-donc ?

— Depuis quand vit-on sans manger ?

— Diable ! c'est juste...

— Eh bien, moi, j'y ai pensé ! J'ai fait mon marché !

Et il entrebaille la valise aux vivres.

— C'est moi le plus surpris : vous avez gagné la partie !

Luc Borgne, à qui nulle rumeur n'échappe, sort de son atelier.

Jacques referme précipitamment son garde-manger et Altar va au-devant de Luc :

— On n'entre plus, curieux ! Monsieur est à sa toilette !

Un quart d'heure passé, les Soupentes sont en agitation : tous les locataires sont réunis dans l'atelier de Luc, où Jacques Devroo vient de faire son entrée en costume de velours. Il a vraiment belle tournure, ce grand garçon bien pris, et la joie, étincelant dans ses yeux, rend sa mine encore plus avenante et sympathique. Il porte gaillardement un feutre mol à larges bords.

— Ça te change en mieux ! apprécie Luc. Jure-nous de ne plus t'attifer de l'odieux complet ni du grotesque melon qui, en te suivant dans l'exil, se sont fourvoyés...

— Tu laisseras pousser ta tignasse, ajouterait Luc, et ce sera parfait — dit Josse et, prenant son camarade à partie en s'adressant à Jacques, il ironise : Luc en tient pour le poil et voudrait nous voir tous en crinière, comme un tas de poseurs à qui ça tient lieu de talent !

Et tous de rire, au souvenir d'anciens altercas.

— La chevelure ample, pontifie Luc en se peignant avec les doigts d'un geste large, est un des premiers indices du caractère propre de l'artiste ; car il a horreur du banal, de l'admis, du conforme... Toutes les « crinières », dites-vous, ne poussent

pas sur des crânes bien meublés. Soit. Vous voulez dire que les « chevelus » ne sont pas tous des créateurs d'art. Soit. Mais l'art les intéresse, les attire, les impressionne ; même impuissante à faire de la beauté, leur cervelle est sensible aux choses belles ; ce sont des artistes récepteurs ; ils sont au-dessus de la masse quelconque et adoptent les signes extérieurs des artistes qu'ils aiment et comprennent. Ces derniers surgissent d'entre les autres. Un Rubens, un Phidias sont la sélection de plusieurs milliers d'artistes moins doués ; de même, un Marconi est celle de milliers de scientifiques et un Danton se détache d'une foule d'orateurs...

— Très bien ! approuve Jacques.

Et l'autre renchérit :

— La coiffure, le vêtement, dont on rigole, sont l'indice d'une nature originale et artiste. Quand Wagner, cardiaque, est tombé mort, dans son palais vénitien, il portait une somptueuse toge écarlate et cette soierie admirable enveloppa sa courte agonie... Quoi ! C'est beau, une chevelure lisse ou bouclée, sombre ou claire, avec son lustre mouvant : ça encadre bien la tête ; c'est adéquat au type ; une femme coiffée « à la brosse » serait jolie, hein ! Et lequel préférez-vous, animaliers, d'un cheval dont le col et la croupe sont garnis d'un poil long, ondoyant, ou d'un autre dont la crinière ne subsiste qu'à l'état de racines dures, comme un champ fauché, et la queue à l'état de vieux balai ?... Le poil, la chevelure, c'est un accessoire qui a sa valeur dans l'ensemble ; il est idiot de le supprimer ; il faut le respecter, au contraire, afin qu'il donne à la face tout son caractère.

— Des mèches jusqu'aux reins ! s'exclame Josse.

— Non, répond Jacques, la limite est l'inconfort...

— Voilà ! triomphe Luc. Barbe, cheveux, sont des détails de la tête ; ça ne doit pas cacher le torse, et ça ne peut pas être une gêne...

— Enfin, abrège Max Altar, Jacques vous met d'accord : il n'a pas les cheveux longs, mais il ne les a pas courts non plus : ni forêt vierge ni mont pelé ! Il en fera à son goût. N'empêche que le gaillard a une touche superbe, hein ?

— Non, mais ce qu'il gobe son nouveau locataire, celui-là ! Vas-tu au moins me commander son portrait ? plaisante Luc.

— Il est toujours plus beau que toi ! riposte Altar.

Jacques tombe en arrêt devant le crâne humain dont Luc orne sa cheminée :

— Qu'est-ce qu'une belle tête ? *Alas, poor Yorick !*

On rit ; et Jacques dit encore, en anglais, quelques tirades de *Hamlet*.

— Tu baragouines très bien, fait Luc ; c'est comme cela dans le texte ?

— Je connais le rôle à peu près par cœur...

— Ça sonne mieux en français, dit Josse.

— Et en italien, donc ! proteste Ritrovato.

— C'est beau dans toutes les langues, conclut Jacques en riant. Mais ce n'est pas tout cela. Il est temps de penser à manger : êtes-vous en appétit ?

— Pas mal, répond Van Hoes. Je vais me cuire une tranche de lard de ferme..., un délice !

— Que vais-je m'appliquer, moi ? se demande Luc. Ah mais, j'ai une miche de pain et du foie gras ! — tu sais, mon foie gras ! Avec un bol de café, ça fait un gueuleton exquis !

— Moi, déclare Malouy, j'ai des sardines...

— Et toi, Paolo ?

— Je n'ai rien de prêt... Ce soir, je ferai du macaroni à l'huile ; ce midi, je vais m'offrir du bon pain avec un bout de gorgonzola.

— Crois-tu qu'il est chic, hein ? s'écrie Burghel : il se ruine à table, ce cochon-là !

— Eh bien, dit Jacques avec joie, aujourd'hui, c'est moi qui ai fait le menu : vous êtes mes invités ! Nous allons pendre la crémaillère... je veux dire inaugurer le réchaud !...

— Ah ! Ça, c'est gentil ! déclare Luc, à qui la surprise n'enlève pas le verbe.

— Tout est prêt, ajoute l'amphitryon ; le père Altar, qui s'est éclipsé, s'occupe des cuisines !

— Mes amis, proclame Luc, trêve de travail aujourd'hui : c'est le moment de se régaler ! Mangeons !

— Et buvons, achève Jacques : il y a de la bière en bouteilles !

— Du Sardanapale, quoi ? Toute la lyre...

— Tu nous gâtes, mon cher, dit Malouy.

— N'anticipez pas, répond l'hôte ; mon choix vous plaira-t-il ? Si nous allions voir ?...

— C'est ça : flairer ! L'odeur ouvre l'estomac !

Au comble de la gaité, Luc se jette de côté sur ses mains et fait la roue...

— Paméla, mon enfant, dit Josse à sa pie qui l'a rejoint, rentre chez nous ! Oui, il y aura un morceau pour ton fin bec, mais tout-à-l'heure... Allons, rentre, allons, plus vite...

Et Josse avance à petit pas, les bras en croix, de façon que la pie doive reculer vers l'atelier voisin dont la porte est

restée entr'ouverte : Paméla, soumise à la nécessité, obéit non sans se retourner maintes fois, curieusement.

Ce manège amuse les assistants.

— Ah, vous croyez qu'elle est bête, explique Josse en refermant l'huis sur Paméla ; rien ne lui échappe et avant que Jacques nous eût parlé de bouffer, Paméla savait qu'il se passait ici quelque chose de pas ordinaire...

— Pas ordinaire, bien dit ! s'écrie Luc, le nez en l'air et une main sur le cœur ; oh, ces odeurs flottantes... Quelle portentoosité !

— Bravo ! ponctue Ritrovato flairant : il y a du macaroni !

Le père Max est surpris comme il verse, dans une casserole qui chauffe sur le réchaud à pétrole, le contenu d'une boîte de fer blanc ; et il la montre à Paolo :

— *Salsa di pomodoro* ! s'écrie l'Italien en lisant l'étiquette.

— Quel est ce produit ? questionne Luc.

— *Pomodoro* ! Tu ne sais pas ce que c'est, la pomme d'or ! *Salsa di pomodoro* : sauce de tomate !...

— Divin ! se pâme Josse.

— Pomodoro, répète Luc ; joli mot... plus joli que tomate !

— Ça, proteste Jérôme Burghel, c'est comme pour les phrases de Hamlet dites en Anglais : Shakespeare et les tomates, c'est supérieur dans toutes les langues !

— Et ceci, donc ? intervient Altar en exhibant une autre boîte éventrée : petits pois choisis...

— Exquis ! râle Josse éperdu.

Luc examine le récipient.

— Quand vous aurez fini d'éternuer dans les plats, hein ? gronde le vieux que les circonstances dérident ; apportez-moi vos réchauds, ça ira plus vite.

— Le mien fume et empeste, s'excuse Borgne... Voici le renfort ! ajoute-t-il, quand Van Hoes et Burghel réapparaissent porteurs des appareils à feu.

Un pas sautillant se fait entendre à leur suite.

— Paméla ! Ah, chipie ! tempête Josse : j'ai oublié de fermer la porte et te voici !

La pie, indécise, reste sur le seuil, pattes écartées, prête à avancer ou à reculer selon les circonstances...

C'est Devroo qui la tire de son hésitation :

— Entrez, mam'zelle Paméla... Ayant à me concilier votre estime, je crois l'occasion bonne.

— Je préviens un chacun, dit Josse, qu'elle va fourrer son bec dans tout... Amen : venez, Paméla, mais soyez comme il faut, hein ?

La pie avance en se dandinant, fait des hochements de queue, tend le cou pour voir ce qu'il y a sur la table et, d'un coup d'aile, est au milieu des conserves... Tout le monde pouffe de rire. Paméla, très grave, très digne, regarde les gens qui l'entourent, penche la tête pour explorer aussi les lieux, puis se met à cheminer parmi les boîtes encore closes, dont elle éprouve la solidité de ses francs coups de bec : dépitée, elle se tourne vers son maître en hérissant les plumes du crâne !

— Ah, ah ! constate Josse en riant, vous voilà volée, hein ? Cherchez bien, mam'zelle..., ici... Que dites-vous de cela ?...

Paméla, mise en présence de la boîte ayant contenu la sauce rouge, se hausse, oblique un regard au fond du récipient, puis, du bout du bec, happe un rien de tomate adhérant au métal ; son bec crisse.

— Ça, c'est goûter, explique Van Hoes.

La pie secoue la tête en lâchant le *nihil rubrum*.

— C'est pas bon ! conclut l'interprète. Donc, soyez tranquilles pour ce qui est des tomates : Paméla n'aime pas cela.

Et, l'oiseau sur le poing, Josse l'apostrophe, avec volubilité, en ces termes :

O Pie,
Chipie,
Harpie !
Comme elle épie,
Tapie,
Et pille !
Reste bien pie,
On te goupille...
Sinon expie
En la pépie
Et sans charpie
O Pie !

Cette litanie fait rire Jacques ; ce sont des rimes qu'un ami a dédiées à Paméla.

Les badineries ont fait passer le temps. Les réchauds ronflent ; les casseroles fument.

— Si l'on commençait ? implore Josse que tous ces relents excitent.

— J'allais le dire, concède Altar : installez-vous pour les entrées !

Assiettes, couverts, pain, conserves, tout est rangé sur deux tables abouties ; faute de place, Josse s'empare d'une selle à modeler.

— Ça, c'est pour moi..., pour nous, rectifie-t-il, en voyant Paméla se poser devant lui, face à l'assiette.

Jacques débouche une bouteille et la bière pétille dans les verres. Paméla goûte et se secoue en éclaboussant son maître.

— Tu ne vas t'y mettre, hein ! hurle Josse en tapant du pied.

L'oiseau, fait à ces colères inoffensives, lève une patte et attend la suite.

On se passe les sardines.

— Je recommande Paméla pour vos queues, dit Josse : elle en raffole !

— C'est comme moi ! dit Luc, qui mâche le tout.

— J'ai un faible pour Paméla, avoue Jacques : aussi vais-je la soigner.

Et c'est toute une sardine qu'il offre à la pie. Sans hésiter, Paméla prend le poissonnet par le milieu et, le mettant sous les ongles, le mange par beccades. Mais avant d'avoir achevé, elle est gavée ; alors elle s'emplit la gorge et part à la recherche d'une cachette pour ses reliefs. On s'amuse à l'observer, ce qui la dérange. Il faut que la voix du maître tonne pour empêcher Paméla de confier son dépôt à une bottine, puis à un chapeau, puis à une liasse de croquis ; la pie est désorientée, en ce local dont elle ne connaît pas tous les recoins.

— Je vais vous donner une bonne idée, mam'zelle, intervient Josse : rentrez chez vous, vous ne serez pas embarrassée pour y trouver des entrepôts...

Il ouvre la porte : Paméla prend la direction de l'atelier contigu. Au sortir, elle s'arrête et regarde la tablée.

— Au revoir, mam'zelle ! lui crie Luc.

Paméla disparaît en laissant trace.

— Elle a une jolie éducation, ta compagne !

— La digestion commence, explique Burghel au milieu de l'hilarité ; c'est nature, les animaux... Ainsi, moi...

Et le peintre déboutonne son gilet.

— C'est le vrai moment ! clame le père Max, et des plats fumants paraissent au milieu de la table.

— A toi, Paolo : attaque-nous ce macaroni !

— Oh, oh, *è delizioso !*

— On va engraisser ici ! Mes clients vont marchander plus que jamais, s'ils me voient bien en chair !

— Erreur : c'est la misère qu'ils exploitent...

— Vous avez donc des acheteurs, cher maître ?

— Le minimum : un seul... Je l'ai rencontré chez mon ami l'architecte et je vais lui montrer des toiles jeudi...

— Bonne chance ! Il est bien ?

— Il s'appelle Ducoffre...

— Fort ?

— Et comment ! Il se fait bâtir une villa superbe.

Paolo jure qu'il n'a jamais fait honneur à un macaroni aussi « portentueux » : *veramente, questo è un boccone di cardinale !*

Le père Altar s'occupe d'autres casseroles. Jacques remplit les verres. Luc fume un fond de pipe. Burghel et Malouy se dérouillent les jambes et Josse s'étire béatement, l'œil émerillonné.

— C'est bon tout de même de bien bouffer, dit-il avec cœur.

— Tu ne parles que de cela, lui reproche Luc, et il ajoute : ne parle pas, mange !

— Besogne bien agréable...

— Cela dépend de l'estomac, observe Max Altar ; les organes jeunes ne boudent jamais à la tâche...

— Non, aucun ! confirme Luc Borgne.

— La vieillesse est un mal, bien sûr, mes enfants ; mais le remède est pire...

— Quel est-il ?

— Tiens ! De mourir jeune !

— Il nous a eus, cette fois !

— Exercez-vous les mandibules sur ceci, ajoute le bon vieux en déposant sur la table une platée de pois verts. Une primeur, les enfants ! Et voici les côtes d'agneau gratinées !

Un murmure admiratif accueille l'apparition des nouveaux mets. Tout les délecte.

Luc en devient orphique :

— Je vous reconnais, ô côtelettes roses, pour vous avoir aperçues aux étals de comestibles... Vous m'avez tiré l'œil si souvent, ô côtelettes à collerettes, et je vous ai toujours aimées... aux petits pois !

— Avis : c'est le dernier plat chaud, prévient Altar : j'éteins deux fourneaux.

GEORGES RENS.

(à suivre).

Le Salon des Beaux-Arts à l'Exposition de Bruxelles

LA SECTION BELGE.

LE NOIR, LE BLANC. — LA SCULPTURE.

Il semble qu'à l'occasion de cette exposition internationale de Bruxelles, la Belgique ait voulu battre tous les records dans le temps et dans l'espace. Alors que l'Angleterre et l'Allemagne étaient prêtes, que les autres nations se présentaient décemment dès le jour de l'ouverture, on assure que toutes ses sections ne seront complètement installées dans les halls que vers la mi-novembre. Elle avait la charge d'organiser cette pacifique compétition de races et de civilisations ; elle en avait pris l'initiative. Elle coupa la World's Fair en morceaux : au Solbosch, vous trouverez des halls, des pavillons, des attractions, des tavernes où la bière de Munich coule à flots aux sons de gutturales mélodies, des machines, des fabriques de chocolat ou de savon, des robes, des ameublements et de nombreuses marques de cirage ; mais vous ne trouverez ni tableaux, ni sculptures, ni gravures, si ce n'est dans la section allemande, où vraiment... L'art, suprême expression du génie des peuples (pour parler le langage des cérémonies officielles), a été relégué à une heure de là, au Palais du Cinquante-naire, et l'exposition coloniale beaucoup plus loin encore, à Tervueren, où tout de même il faut aller pour voir, sinon des fétiches et des défenses d'éléphants, du moins l'admirable paysage des étangs qu'encadrent les hautes futaies, magnifié par le pinceau des Dubois, des Boulenger et des Fourmois.

Ce serait l'un des chapitres les plus divertissants de l'histoire de l'Exposition de Bruxelles que le récit des démêlés extraordinaires que provoqua le Salon des Beaux-Arts. C'est le propre de tous les Salons, me direz-vous, de susciter des orages. Mais cette fois,

vraiment, il y eut des pleurs et des grincements de dents, des malédictions et des imprécations plus que de coutume. Les oreilles de M. le Baron Descamps-David, notre superintendant des Beaux-Arts, ont dû tinter. A qui voulez-vous qu'on s'en prit ? Les ministres de cette espèce bon garçon sont faits pour qu'on leur tombe dessus (trois boules pour dix centimes).

On parla d'un Salon des refusés. Des centaines d'artistes se réunirent pour protester contre certains refus (aucune toile d'un jeune peintre impressionniste de grand talent, M. Henry Meeuwis, n'a trouvé grâce devant un jury qui a donné des salles entières aux saint-lucquards nauséabonds de l'École d'Anvers), pour protester surtout contre le placement et la composition du jury. Nous avons entendu conter, dans la fièvre des jours d'ouverture, des histoires étonnantes dans la note du « faux Esterhazy. »

Voyez le salon d'honneur : y règnent en maîtres les pires de Lalaing, M. Léon Rothier avec une femme en robe aux tons de « japonaiserie », et qui fait des prodiges d'équilibre sur un pied. M. Isidore Opsomer, membre du jury, qui après Van Leemputte et Cie tient l'article « processions en Flandre », s'est adjugé, comme il convient, quelques dix mètres de cimaise. Les chantages rouges de son tryptique conspirent basement avec le tapis d'un sang de bœuf hurleur pour tuer l'amer et morne et doux cimetière de campagne du grand Laermans. Cependant, dans de lointaines caves (oui, des caves, « où la main de l'homme n'a jamais mis le pied »), on a relégué les œuvres d'artistes comme Richard Heintz, Marten Melsen, Van der Loo, Gogo, Léon Dardenne, Merckaert, Jean le Mayeur, Paerels, Houben, Auguste Donnay, Hazledinne, De Gouves de Nuncques, Dehaspe, Barwolf, Paulus : autant de peintres probes et chercheurs que nous trouvons au moins aussi intéressants que Mijnheer Juliaan de Vriendt, M. Wauters, M. Théophile Lybaert et autres servants de l'art « pour Dieu, ma patrie et mon roi ».

On l'a dit avec raison : le tort initial a été de comprendre cette section belge du Salon des Beaux-Arts comme une triennale ordinaire. Au lieu d'offrir aux « foules cosmopolites » (discours officiel) une rigoureuse sélection d'œuvres représentant les diverses faces de l'art belge, on a laissé prévaloir la tradition du grand déballage, du grand « décrochez-moi ça » qui satisfait tout le monde et ne contente personne. A noter, d'ailleurs, que des peintres comme Théo Van Rysselberghe se sont tenus à l'écart, qu'un Courtens est médiocrement représenté, que Claus, Ensor ou Laermans ne nous montrent rien qui ne soit connu. Le « clou » de la section belge est sans conteste la grande toile de M. Auguste Oleffe : *Août*, deux jeunes femmes et une fillette assises dans un jardin d'été.

L'œuvre est d'une couleur si franche, si sincère et si riche à la fois, d'une atmosphère si juste : on y sent réellement l'air circuler. Nous avons entendu plus d'une fois prononcer, à propos de cette œuvre magnifique, le nom de Manet...

Nous n'en dirons pas plus de la peinture belge au Salon, puisque la critique en est faite d'autre part. Disons vite toute notre admiration pour les nombreux dessins de Georges Minne exposés dans la section de blanc et noir. Ce sont bien les dessins du sculpteur étonnant à qui nous devons *L'Orateur*, à juste titre célèbre. Ici encore, c'est la même audace qui déforme les corps, allonge les torsos des Christs au supplice pour intensifier l'expression, augmenter le pathétique de l'œuvre. On pense aux primitifs de l'école de Cologne, puis aussi, devant certaines maternités, aux « ramassés » extraordinaires de certaines statuettes de Tanagra.

L'école de gravure montoise est presque au complet au Salon. Voici d'abord un cadre de Charles Bernier contenant les six états de *L'Homme à l'ailette*, de Van Eyck, un très beau portrait de Carlyle et une tête de vieillard d'après Dürer. Mais ce cadre a été placé beaucoup trop haut : il est impossible d'apprécier toute la finesse du travail.

De Duriau, les portraits de M^{me} Brouez et de Pierre Moutrieux ; le *Combat des Amazones*, d'après Rubens, par M. Greuse ; un dessin de M. Mercier d'après une *Déposition*, de Van Dyck, et un autre de M. Victor Dieu ; trois petits portraits par M. Montenez. Le vieux maître Auguste Danse expose une reproduction de *L'Embarquement pour Cythère*, de Watteau, dont il est impossible de rendre par le burin toutes les finesses de tons, et sa *Hiercheuse*, d'après Bourlard, que nous tenons pour sa meilleure œuvre.

Ses deux filles exposent, elles aussi : M^{me} Jules Destrée deux très bonnes eaux-fortes d'après Velasquez, et M^{me} Sand, des Souvenirs de Venise. De M^{me} Wesmael, une eau-forte d'après *Les Cigognes*, de Dubois. Enfin, nous devons une mention toute spéciale à deux eaux-fortes en couleur de M^{lle} Rolande de Heusch, notamment à son intérieur vert et rose, d'une harmonie très juste et très délicate.

Dans cet art très ingrat et très en enfance encore de l'eau-forte en couleurs, se distinguent également, par leur recherche de belles harmonies de tons, de jeunes artistes comme MM. Julien Célos, Marten Van der Loo, Henry Meunier et le grand peintre fécond qui a nom Victor Gilsoul. Nous avons deux graveurs sur bois : M. Constant Dratz, dont nous avons remarqué surtout les portraits de Janson et Ysaye, et surtout M. Edouard Pellens, dont *L'Homme au foulard rouge*, polychromé, est d'un large accent

qui égale cette planche aux meilleures d'un Vibert ou d'un Paul-Emile Colin.

Dans ce tohu-bohu d'eaux-fortes, de dessins, de gravures (dont certains, si bien encadrés qu'ils soient et quel qu'ait été le succès fait naguère à leurs auteurs, ne sont que de grandes et sèches photographies), nous avons remarqué surtout de robustes études de barques par M^{me} Valentine Franchomme et la vivante et frémissante minutie des aspects de la Tamise qu'a signés M. Alfred Hazledinne.

La sculpture belge au Salon est tout ce qu'il y a de plus fatigant. On est bien préparé en voyant devant l'entrée, au milieu d'une pelouse, les travailleurs gros et courts de M. Charlier qui, sous couleur de pousser un bloc de pierre, se sont tranquillement endormis, écroulés les uns sur les autres. On est dédommagé, à l'intérieur, de bien des peines quand on a vu les admirables bustes de Victor Rousseau, *L'Orateur* audacieux de Sarteel, le portrait de M^{me} Willems par Paul du Bois, le groupe *Folle Jeunesse* splendidement patiné de Pierre Braecke, une exquise tête d'enfant de Caneel et *La Toilette* de Marnix d'Haeveloose, aux formes robustes et gracieuses à la fois.

LOUIS PIÉRARD.

*
*
*

LA PEINTURE BELGE

Déballage de toiles, peu d'absolument mauvaises, mais combien d'insignifiantes qui ternissent le pauvre éclat de ce Salon. Pourquoi bannir l'art du Solbosch ? Est-ce en raison de cet inqualifiable ostracisme que nombre de peintres s'abstiennent ? Il eût fallu se borner à montrer les œuvres marquantes des quelques derniers lustres, sans oublier l'art décoratif, toujours sacrifié ; Léonce Benedite ne le remarquait-il pas lors de l'exposition picturale belge à Paris, en 1907 ? Tôt ou tard, cependant, justice sera rendue.

Dans notre école, le paysage tient toujours la grande place ; faut-il le regretter ? Je ne le pense pas. L'art, devenu la fleur superbe ou recueillie de l'admiration et de la sensibilité, caractérise l'époque et doit vivre. Comment enrayer, d'ailleurs, ce goût du paysage ? Pour qui ouvrit les yeux en Brabant, en Flandre, en Wallonie, tout apparaît si beau que naît intense le désir d'éterniser

ces minutes de communion, de recréer l'air, la lumière, les arbres, les plaines, la mer, les rochers, de chercher la figure spirituelle et symbolique de l'admirable terre maternelle. Il reste cependant regrettable que nos peintres, interprètes émus de leur terroir, ignorent la race puissante et n'ont mis à profit les exemples donnés, voici longtemps, par Meunier, Brangwyn, Eekhoud ou Verhaeren ; nos ouvriers au travail ou au repos n'atteignent-ils pas à la beauté formelle des clairs héros légendaires ?

On connaît les splendeurs saisonnières des drèves de M. Franz Courtens ; l'art ici semble le cri même de la terre ; le *Sous bois en juin*, aux troncs sans fermeté, au soleil sans transparence, ne peut briguer une place d'honneur dans l'œuvre du glorieux peintre. *La Route des Marronniers*, « *Soleil d'avant-midi* », me satisfait entièrement ; combien M. Claus, moins plantureux et matériel, charme davantage par la joie et la poésie dont il revêt les arbres et les prairies ; la lumière rayonne si belle que tout devient joyaux et pierreries. Pareille vision enthousiasme ; autour du maître se pressent les peintres de la Lys, évocateurs au même titre que le prosateur flamand Stijn Streuvels. Le métier de M. Heymans devient de plus en plus cotonneux ; chez Tremerie, le sentiment réel s'exprime en des tons sans fraîcheur (*L'Hiver, petit Béguinage à Gand*.) Piérin aussi connaît la quiétude des venelles et des chapelles, mais il en fait de délicates symphonies colorées ; *Le Vieux Porche*, radieux de soleil, intime, simple et riche semblerait d'un Thaulow flamand. Baertsoen ne doit rien envier aux plus glorieux paysagistes étrangers, les maisons, les plus banales, par la magie de la palette, deviennent profondément émouvantes et magnifiques ; en de savoureuses harmonies, commencent le silence et le soir ; le rêve des eaux, des barques, des reflets s'accomplit et ressuscite les souvenirs longuement aimés. Une toile pareille n'est pas seulement représentative d'un état d'âme, c'est une confession, signe infallible de beauté, les meilleures œuvres le prouvent. Wollès (*Pluie, vent, soleil*), lourd, puissant, rappelle les esquisses de Boulenger. Paulus (*Rivage de houille*) donne avec moins de style que Meunier, plus picturalement peut-être, la suprême mélancolie du « pays noir ». Les paysages de Wytzman paraissent bien sages comparés à ceux d'Edmond Verstraeten ; ce dernier trace sa route avec une étonnante et audacieuse sûreté de vision, je sais peu de toiles plus lyriquement, plus somptueusement décoratives. Combien les pseudo-Breughel signés par Valerius de Saedeleer lassent ; si le sentiment s'y trouve, la seule originalité consiste à faire régner sur la contrée une atmosphère de cave. Sans suivre Claus, l'on peut comme Mathieu harmoniser les blancs et les gris, faire fris-

sonner l'air, le vent ; mais de là à servilement remonter le passé, il y a loin. Gilsoul marie les gris, avec la même délicatesse que Mathieu, pour évoquer les canaux de Malines ; il faut admirer non sans regretter ces toiles où les trains, le soir, regardaient de leurs yeux rouges encore effarés d'avoir traversé les tunnels nocturnes. Geudens interprète l'âme des villes médiévales (*Procession*) ; c'est clair, le sentiment conventionnel cependant. Le coloris franc, gras, solide, où les blancs et les gris jouent le principal rôle, convient à *La vieille Cour*, de Swyncop ; Van den Brugge atteint à pareil éclat pour les verts. Van Os (*Triste paysage*), art presque sommaire, recueilli, senti surtout. Donnay et Degouve de Nuncques voient décorativement ; la nature chez eux apparaît telle une chère illustration naïve. Gailliard rapporta ses délicates images lumineuses d'un pèlerinage en Grèce. C'est encore la lumière qui suscitera les merveilles d'art que sont les toiles de Gustave De Smet — *En août*, l'une des œuvres les plus remarquables du Salon. De Huys, *Neige et inondations*, aux couleurs subtilement harmonisées. D'André Lynen, Verhœckstraete (*Neige sur les hauteurs*), Welvaert, Hazledine, Leroux (*Jardin sous la neige*), Jean Le Mayeur, Keller. Ensor connaît le secret des nacres ; nul plus que lui n'atteint tel raffinement ; c'est aussi la délicatesse des tons qui ravira dans les vues de chantiers, de ville, peintes par Jefferys et Colin.

Les meilleurs marinistes s'orientent vers la vie du port décrite naguère par Eekhoud dans *La Nouvelle Carthage*, exaltée par Verhaeren dans plusieurs poèmes. *Sur la Tamise*, de Blicck, toile superbe, aux puissantes et savoureuses colorations fauves, poésie intense, héroïsme même ; Blicck est un maître. Baseleer l'a parfois suivi (*Anvers*), mais *Les Transatlantiques* restent une œuvre personnelle, de grande allure, caractéristique par les gris et bleus ; *Dans les docks* aussi, juste, émouvant d'impression, glorification grandiose du travail et du fleuve. D'une vision plus décorative encore sont *Les Bords de l'Escaut, temps de pluie*, de Hens, bien composés, synthèse étonnante de sensations profondes. *Les Voiliers*, de Bosiers, valent par leur poésie, mais que n'ont-ils l'éclat que donna Zaneth ? Zilla (dernier Salon de Printemps) à *Verso il mare. Le Port*, de Thysebaert, marque un grand progrès ; c'est du Baseleer matériel, sans la laideur d'autrefois. Paerels, Michaux, Madyol et Hansen se montrent coloristes puissants ou subtils, amoureux de lumières.

L'impressionnisme eut une influence décisive sur les natures mortes, la peinture d'accessoires et de fleurs, car ici le sujet secondaire laisse toute liberté à la couleur ; les anciens en cette matière ne surpassent guère les modernes. Verhaeren, riche, somptueux,

magnifique, retrouve les puissantes gammes des primitifs, il accorde l'orgue des rouges, des verts, des ors ; Gogo harmonise les bleus et les gris ; Niekerk, le bleu ardent d'un vase aux roses rouges ; Morren découvre, en *Les Faisans* et *Les Saurets*, les plus précieuses gemmes ; Ensor sur toute chose étudie la caresse lumineuse ; Joors et Alice Ronner apportent une facture large ; Pirenne un joli sentiment ; Thevenet un modernisme aigu ; remarqué aussi les tableaux de Vaes, André Lynen, Segers ; de Seghers, d'Angelina Drumaux et Julia Vanzype.

Le peintre belge, outre le sens de la vie, l'instinct de la couleur, aime le mystère, l'intimité, le jeu fantastique des ombres ; toutes qualités qui assurent l'intérêt des intérieurs. Dierckx évoque la vie calme des fermes hollandaises et concentre l'émotion sur le bleu d'un corsage de paysanne. Delaunoy, le maître de l'église Saint-Pierre de Louvain, profondément religieux, fixe l'âme même de la cathédrale. Thevenet verra dans les églises les effets de claire lumière remarquables sur les plus humbles objets ; art moderne, heureux comme une strophe d'Elskamp. C'est la lumière aussi qui tentera Horenbant, il la fêtera dans *La Grande Boucherie (Bruges)* ; Mertens, art plus sobre, sec, senti, extraordinaire (*Le Savetier*), parmi les ombres fera chanter plus sonores les verts des façades ; les bleus requièrent Pieter Stobbaerts (*Ancien Béguinage de Malines*) ; Albraecht, exquis, naïf, a un métier analogue à celui de Thevenet, quoique moins hardi et plus minutieux. *La Servante*, de Rommelaere, vaut par l'intimité des ombres, la franchise du coloris, la facture solide, la sensibilité délicate. Je cite volontiers les toiles d'Ernest, de Walravens et de Frison.

Les portraitistes sont particulièrement nombreux. *La Fillette au Crochet*, de Herman Courtens, métier lourd, sentiment très sûr. Frédéric présente dans un paysage deux enfants portant un lys ; par la couleur, l'émotion, le style, le peintre s'avère successeur de nos primitifs, la fillette aux cheveux blond-roux, au tablier bleu, est surtout belle. Du même, la toile de la série consacrée à la vie conventuelle ; les tons rappellent Rodenbach, aussi doux, mais plus fermes, les noirs mêmes plus colorés. Fabry expose un portrait (*M^{me} F.*) stylisé, puissant, surhumain ; l'évocation psychologique et fauve semble d'un autre âge ; c'est prodigieusement beau. De la Hoese probe, métier impérieux, livre la pensée et le cœur du modèle. Wagemans, facture large ; Coddron, riche et lumineux ; Lemmers, symphoniste de la couleur ; Van Raemdonck, intime et mystérieux comme un Carrière ; Colmant, tourmenté ; Gogo, savoureux, bien enveloppé ; Van de Woestyne, sobre de métier ; fond d'or, merveilleux travail des mains, stylisé, extraordinaire de vérité ; De la Montagne, harmonie discrète,

portrait sympathique, vivant. Il faut signaler les œuvres de Van Holder, Pinot, Gailliard, Van Loo, Stan Van Offel, Dom, Lefebvre et Vaes ; hors pair sont celles de Richir, d'Oleffe et de Jefferys.

Richir, ainsi qu'Ensor, mais sans la fantaisie souvent fantastique du peintre ostendais, donne l'âme des personnages par l'éclairage (*Un regard dans le passé, Dans la tiédeur de l'ombre*). Pour bien juger ce portraitiste de race, au métier sûr, il suffit de regarder *Blanc et Noir*, un chef-d'œuvre. L'art d'Oleffe, moins parfait — il pêche notamment par le dessin — a plus d'éclat. Les novateurs français les plus hardis n'arrivent pas à pareille franchise de lumière, à coloris aussi riche et fortement harmonisé. Août peut être considéré comme une date dans l'histoire de l'impressionnisme en Belgique ; c'est une étape décisive vers le chef-d'œuvre de l'école, vers la valeur décorative de la tendance. Il faut voir la joie de la lumière sur le feuillage, les robes, les fleurs, les façades et les fenêtres. Admirable le portrait du *Peintre Jean F.* par la présentation nouvelle, l'inoubliable couleur. Jefferys, plus intime, offre dans les *Rhododendrons* des morceaux excellents, le garçonnet notamment, beau comme un Evenepoel.

Peu de nus ; *La Femme au miroir*, de Gouveloos ; ceux de Léon De Smet forment un éblouissement de pierreries ; les *Poupées* où Swyncop, outre la fantaisie, déploie la richesse de ses pâtes ; Colin, par *Coquetterie*, se rapproche de Thomas, sans arrière-pensée, sans lubricité ; le métier est extraordinaire : harmonies délicates, chairs et fruits baignés de lumière ; voilà un jeune peintre qui peut arriver loin. *La Mare aux roseaux*, de Chotiau, rappelle les coloris d'Eugène Smits.

Opsomer plaque les plus ravissantes taches colorées (*Procession au Béguinage de Lierre*) ; son réalisme pittoresque se traduit par les musiciens et les orphelines bien typés ; pourtant, malgré la joie claire, le triptyque ne satisfait pas, et cela uniquement parce qu'il manque de style. Opsomer sera un maître quand il saura serrer la forme. Il suffit pour s'en convaincre de revoir les œuvres connues de Laermans (*Le mort, L'aveugle et le paralytique, Le silence*) ; ici, tout concourt à intensifier l'impression ; le paysage s'associe au sentiment des hommes, c'est tragiquement beau, cela procède de Breughel, moins pittoresque, plus douloureux ; le soleil même rayonne l'angoisse. Un art pareil reste unique ; il vaut par l'acuité, la suprême composition, la couleur pure et riche. Melsen peint aussi des paysans ; il les voit d'une façon caricaturale, mais sympathique ; et s'il fallait souhaiter plus de beauté, ce serait peut-être au détriment d'une précieuse originalité. *Un soir*, de Servaes, œuvre profondément sentie, sommaire, trop sommaire, informe surtout, vieillotte

d'aspect, se rapproche par la tendance de Puvis (*Le pauvre Pêcheur*). Les toiles de Lambert, singulièrement bariolées, la touche nerveuse semblable à celle de Van Strydonck, la couleur franche, gagneraient à plus de simplicité. *Les Femmes qui fument*, de Thomas, métier extraordinaire pour l'ambiance et l'éclairage. Smeers expose ses délicates notations de plage ; Van Zevenberghen, *Les Brodeuses*, facture large, couleur hardie. *L'Encens*, de Khnopff, tons étouffés, figure hiératique. Gustave-Max Stevens, dans *L'Annonciation*, remémore Knopff, les préparaphélites, les primitifs italiens ; est-ce lourd et loin de Fra Angelico !

Les concours Godecharle offrent évidemment plus d'intention que de réalisation ; on remarque l'influence décisive des maîtres, mais surtout le manque de pensée ; tout cela reste bien banal. Le *Dionysos*, de Carte, est un Fabry sans vigueur ; Van de Broek imite les attitudes de Puvis et de Montald ; il réussit certains détails, notamment l'exquise statuette de bronze ; *Le Paradis perdu*, de Buisseret, lourd, matériel, sans fraîcheur, possède cependant des qualités plastiques que je souhaiterais à nombre d'artistes formés ; *l'Édipe vainqueur*, de Regnart, pauvre de couleur, originalement présenté. Vermeersch, peu doué pour la composition, peintre plutôt, réussit la nature morte (*Fécondité*). Vilain, dans *Le Printemps*, se montre décoratif ; métier sûr, fantaisie même ; pensée banale.

Voilà un résumé bien incomplet de l'exposition d'art belge. Nos peintres apparaissent coloristes ardents ou délicats, intimistes d'exquise sensibilité ; mais cet art ne constitue pas uniquement une province florissante et originale du royaume de beauté, il participe de la pensée mondiale par certains maîtres insuffisamment appréciés dans notre pays. C'est dans un Salon d'honneur qu'il eût fallu mettre les panneaux décoratifs de Delville, Montald et Ciamberlani. Delville expose *L'École de Platon* et *L'Amour des Ames*, œuvres anciennes, mais éternellement jeunes, parce qu'éternellement belles ; je ne sache personne qui exprime avec plus de noblesse, de grâce et de style la divinité de la forme humaine ; ce n'est pas un tableau de cet artiste que le Musée devrait acquérir ; à tous il devrait ouvrir grandes les portes ; mais les portes restent obstinément fermées ; elles s'ouvriraient pourtant devant les monstrueuses machines de Gallait, Slingeneyer et Wappers. Elles n'accueillirent pas davantage les pages ardentes de Fabry ; quand sortira-t-on de l'ornière ? Je me refuse à juger *La Paix divine*, de Motte ; le tableau est vraiment trop mal placé ; les odieux tapis rouges faussent les couleurs ; il est inadmissible qu'on apporte si peu de respect dans la présentation ; la tâche du jury ne consiste-t-elle pas à montrer chaque œuvre sous le jour

le plus favorable ? *Sous l'Arbre sacré*, de Montald, est un grand panneau où chantent les ors, les bleus et les chairs laiteuses ; composition sereine et reposante, harmonieuse, d'inspiration facile. Les toiles de Ciambertani, Colmant et Hangaskens, le dessin de Cailleau se recommandent par leur grande valeur décorative.

Les Belges ne brillent guère dans la section « aquarelles et pastels » : portraits somptueux de Lemmers, charmants de Haustraete, lumineux d'Ensor, intimes de Dierckx. Paysages et intérieurs de Van Beurden, Vandervelde, Gailliard, Mertens, De Graef, Degouve de Nuncques, Jo, Ronner, Paulus, Cassiers, Guilbert et Janssens ; *Le Secret*, de Khnopff ; un typique trio de paysans, par Melsen ; *Profil*, de Willy Thiriart, aussi beau qu'une estampe japonaise. Quelques intéressantes eaux-fortes ; celles de Ramah, fantastiques ; *L'Epave*, de Hens, vision grandiose ; *La Fille*, de Constant Van Offel, cruellement belle de type ; drôleries d'Edmond Van Offel ; *L'Hôpital Saint-Jean à Bruges*, de Callebout, mystérieux, senti, et *La Maison Arents*, de Goethals, magnifique aussi, rendent, fort différemment de Khnopff, la beauté de la ville flamande ; je prise fort les deux aquafortistes brugeois. J'aime aussi les œuvres de Louis-Gustave Cambier, Hazledinne, Frison et Walter Stevens, les gravures sur bois de Pellens, les types populaires de Bosiers, les dessins de Von Sijben, d'Artot, d'Ensor et surtout les christes expressifs de Georges Minne.

ULRIC.

*
* *

L'EXPOSITION DE BRUXELLES (CINQUANTENAIRE) : LA MÉDAILLE.

L'art spécial et exquis qu'est celui de la médaille a surtout été rénové depuis une quarantaine d'années ; l'effort accompli fut considérable ; on peut parfaitement l'apprécier par la présente section, qui réunit un ensemble fort complet. C'est de France que partit le mouvement. Ponscarme osa se débarrasser des règles et des conventions qui se justifiaient moins que jamais depuis les nouveaux procédés techniques. Le résultat fut inespéré ; il atteignit d'emblée la perfection ; peut-être même n'a-t-il pas été dépassé depuis. Le portrait de Nandet (1867) — comme ceux qui le suivent (*Drumont, Lecomte, Buffet, Constans, Boucher*) — émerveille

toujours par le dessin si « médaillé », la facture souple et colorée. Esprit logique et clair, Ponscarme sut nettement comment sa vision plutôt picturale pouvait s'appliquer à l'art de la médaille pour créer œuvre neuve, œuvre d'art assurément dans toute l'acception du mot. La vision de Chaplain offre un contraste absolu. Chaplain est sculpteur, exclusivement sculpteur. Nerveux, autoritaire, il est l'homme qui ne transige jamais. Portraitiste admirable, il aimera surtout les masques expressifs et volontaires ; plus les traits sont énergiques, plus il semble les modeler avec passion, pour ne pas dire avec rage (*Duc d'Aumale, Gêrôme, Garnier, Delisle*, etc.) Roty, le troisième des aînés, par le charme de ses compositions, sait la douceur, la poésie que peut receler la moindre œuvre sculpturale. Créateur de symboles clairs et nouveaux, son invention inépuisable s'élève parfois, dans une simple plaquette, à une grandeur sublime (*Funérailles de Carnot*). Il eut l'idée, heureuse, certes, de montrer ses dessins de telle beauté qu'ils nous intéressent peut-être autant que ses œuvres réalisées.

Yencesse, le dernier élève de Ponscarme, offre de pures œuvres d'art, d'une intime émotion qu'avive encore l'atmosphère voilée y répandue (*Pierrette, Paresse d'enfant, Baiser d'enfant*). Qu'il est émouvant, le portrait de son vénéré maître, où il fait revivre avec amour et respect cette belle tête toute de beauté !

Charpentier transporte dans le domaine de la médaille la vision impressionniste, tandis que Vernon, en des œuvres pleines de grâce, déconcerte par la dextérité de sa technique. MM^{les} Granger et Moria, MM. Dupré et Cariat exposent aussi des choses intéressantes.

En Belgique, Fernand Dubois ouvre les voies nouvelles. Il est mort avant d'avoir pu réaliser tout ce que promettait son admirable talent ; mais déjà, par ce qui est exposé ici, on peut juger cet artiste annonciateur. Ses portraits si vivants, l'émotion pénétrante (*Rombaux, Prince Baudouin*), la belle vision de la lumière, un rare instinct de composition joint à une invention ingénieuse comme celle de Roty (*Association de photographie, Conférence médicale*) nous font saluer en lui le maître de la glyptique en notre pays. Devreese, plus officiel, montre une série considérable de bons portraits. Je préfère les portraits de Bonnetain pour leur vision colorée, leur distinction, leur allure franchement artiste ; je préfère aussi Wissaert, sculpteur surtout, amoureux de la ligne ; à un dessin très pur, il joint une fraîcheur de sentiment qui revêt ses plaquettes d'un incomparable charme. Citons encore M^{lle} Lorrain, MM. De Smeth, Devillez et Schaar.

En Angleterre, Spicer Simpson montre de belles médailles coulées, Bowcher des portraits de trois-quarts très réussis.

En Autriche, Sucharda, avec ses contes tchèques spécialement, donne une des notes les plus originales du Salon. Hartig a de décoratives compositions. Kaùtsch, qui vit à Paris, semble influencé par les Français. Nommons aussi Schwartz et Thiede. Chez les Hongrois, effort très intéressant, artistes chercheurs : Moiret, Szentgyorgyi.

L'Italien Renato Brozzi, dans une série de belles plaquettes, développe son talent d'animalier en même temps qu'une curieuse compréhension du bas-relief bien appliqué à la médaille.

Le Japon, pays de dessinateurs, où le sens du coloris et de la décoration semble inné, a une petite, mais d'autant plus remarquable exposition que rare est la fortune de voir médailles de ce pays.

De Hollande, Wienecke fait un bel envoi. Begur a un côté décoratif intéressant. Voet montre des médailles gravées en taille-douce ; elles ont le mérite de la nouveauté.

Huguenin, un Suisse, met au service de tendances libres et vivantes une technique sympathique.

En Allemagne, il faut distinguer les œuvres de Bosselt, d'un sens très décoratif ; celles de Emarje, dont la compréhension du bas-relief est originale et pleine de style.

Le Portugal, la Suède, la Norvège, la Pologne et les Etats-Unis complètent par les envois de leurs artistes fort heureusement ce Salon international.

C'est la première fois que l'art de la médaille — plus heureux en cela que l'art décoratif — a l'honneur d'être considéré comme classe distincte et ne forme plus une branche de la sculpture. L'innovation est heureuse et nous préservera peut-être de ces productions, trop nombreuses en Belgique, de sculpteurs de second ordre qui, sans aucune étude spéciale, bâclent les médailles entre un buste et une figure et nous encombrant de productions d'une belle médiocrité que fait passer une renommée leur venue on ne sait trop comment.

ULRIC.

*
**

LES SECTIONS ÉTRANGÈRES.

Ici, comme à la plaine du Solbosch, c'est probablement à la France, à l'art français que revient la palme du triomphe. Ces quelques lignes que M. André Saglio, commissaire général du

gouvernement français, a placées en tête d'une courte notice qui précède le catalogue, précisent nettement ce qui différencie cette sobre section du fatigant tohu-bohu de l'exposition belge : « Tout l'effort des organisateurs officiels de la section française des Beaux-Arts a tendu à montrer une exposition qui ne fût pas simplement la réduction d'un salon parisien, ni même de plusieurs salons réunis, mais un résumé de l'état actuel de l'art national tout entier.

« Il fallait assembler pour quelques mois, en de mêmes salles, ceux qui font profession de conserver les classiques traditions de métier commun, ceux qui s'en affranchissent par des tentatives souvent audacieuses et variées. »

C'est ainsi que MM. Detaille, Bonnat, Ferrier, Robert-Fleury, Béraud et Denys-Puech voisinent parfaitement avec Pierre Bonnard, Maurice Denis, Georges d'Espagnat, Forain, Laprade, Lebasque, Luce, Marquet, Mauffra, Monet, Renoir, Vuillard, Roussel, Rodin et Bourdelle. Et s'il nous faut citer des représentants d'un art moins « extrême-gauche », nous dirons que des artistes comme Adler, Alluaud, Besnard, Jacques-Emile Blanche, Cottet, Caro-Delvaile, Dauchez, Simon, Boutet de Monvel, Lepère, La Touche, Bartholomé, eux aussi, sont représentés là par des œuvres choisies. Dispensons-nous d'une analyse méthodique et détaillée. Cette simple énumération de noms atteste, à elle seule, la puissance de l'art français d'aujourd'hui. Quel pays nous offre en ce moment une gerbe aussi magnifique ? (Il en est de même dans le domaine de la musique.)

Mais ce qui ravit surtout dans ce compartiment français du Salon, c'est le goût parfait, l'élégance discrète avec laquelle M. André Saglio a présenté cette belle synthèse de l'art de son pays : sous une frise d'or qu'a inspirée à un jeune sculpteur le thème éternel de la vigne, les tableaux ont été disposés avec intelligence. Une tenture mauve, copiant un brocard du XVII^{me} siècle, les fait valoir on ne peut mieux. Quel enchantement aussi que ce clair salon d'honneur, jaune, blanc et or, aux murs tendus de splendides Gobelins de la série de Don Quichotte !

La plus importante après la française est sans conteste la section réservée à l'art de la moderne Hollande. Les maîtres consacrés : Mauve, Maris, Mesdag, le poignant Israëls, Breitner, y sont fort bien représentés, de même que des peintres robustes comme Akkeringa, Van der Mareel, Mastenbroeck (peintre des ports), les graveurs Storm Van Gravesande et Hoyetema, dont les études d'après les bêtes sont pour la plu-

part des merveilles. Il semble que l'art de l'aquarelle soit singulièrement vivant en ce moment au pays de Van Goyen et de Vermeer.

L'Italie et l'Espagne ont, elles aussi, des sections spéciales. La première est représentée par ce bataillon de peintres qu'on voit beaucoup depuis quelques années dans les expositions internationales, et dont quelques-uns sont d'excellents marines. Quant à la patrie de Velazquez, elle nous montre, à côté de douces chromos, des œuvres vigoureuses d'une école « caractériste » dont on peut beaucoup attendre ou bien des paysages d'artistes comme Rusinol, très connu à l'étranger.

Il paraît aussi qu'il y a un art du Grand-Duché de Luxembourg.

Dans une section internationale bien mal organisée, Zorn et Larsson voisinent avec de vagues Suisses, des Slaves extraordinaires dont les « feux d'artifice » expliquent les décors de ballets russes que nous a fait voir M. Fokine, des paysagistes anglais honnêtement bucoliques comme MM. Alfred East, Macaulay Stevenson, Grosvenor Thomas, Austen Brown, Forrester Wilson, des portraitistes comme John Lavery et Newberry et le bel artiste fécond et divers qu'est M. Charles Shannon.

LOUIS PIÉRARD.

Chronique sociale

LES MOUCHARDS. — LA RUSSIE D'ARGENTINE. — CIPRIANI. — LA POLICE PARISIENNE. — SYNDICALISME RÉVOLUTIONNAIRE. — ÉGOÏSME ET SOLIDARITÉ. — NOVIKOW ET LE SUFFRAGE UNIVERSEL. — RUSSIE ET FINLANDE. — UNE NOUVELLE LOI RÉACTIONNAIRE EN SUÈDE.

Les révélations sur l'activité des mouchards dans le mouvement révolutionnaire se succèdent d'une manière inquiétante. Les faits de ce genre dans le mouvement russe sont arrivés à la connaissance du grand public, mais les anarchistes de Berlin ont aussi eu leur affaire, qui même a amené une scission des militants en divers groupes hostiles l'un à l'autre. Récemment deux Roumains ont accusé un Autrichien, résidant à Paris, d'être à la solde de la Sûreté de Bucarest et d'avoir organisé pour le compte de ses chefs un attentat contre le président du Conseil, M. Bratianu. On vient de condamner à Bucarest l'auteur présumé de cet attentat à 20 ans de travaux forcés. Le tribunal avait rejeté la demande des défenseurs de citer comme témoins les deux Roumains qui signèrent les accusations que nous venons de mentionner, ainsi que la personne visée par leurs accusations. Ces faits sont commentés dans plusieurs numéros du *Courrier Européen*. Dans le numéro du 10 juin on trouve un article sur l'issue du procès de Bucarest, ainsi qu'une note sur l'issue des délibérations du jury d'honneur constitué à Paris parmi des révolutionnaires français et roumains, pour examiner les allégations publiées dans *Le Courrier Européen*. Comme il arrive presque toujours dans un cas pareil le jury d'honneur n'a pas réussi à mettre d'accord les adversaires. Abstraction faite d'une animosité accrue, les mentalités restent ce qu'elles étaient. Il y a des partisans de la thèse que l'accusé est un vil agent-provocateur ;

il y en a, et d'aussi honorables, qui soutiennent qu'il est un homme parfaitement honnête. Dans *La Vie Ouvrière* (Paris, 20 juin), comme dans *Le Libéraire* et *La Guerre Sociale*, les défenseurs de la non-culpabilité ont la parole.

La police politique russe continue à avoir une mauvaise presse. Elle est encore une fois traînée devant le tribunal de l'opinion publique à propos du procès d'un révolutionnaire qui fit une tentative de meurtre, à Paris, sur le chef de la sûreté de Moscou. L'accusé d'aujourd'hui, qui une fois déjà s'était évadé de Sibérie, séjourna l'année passée dans une prison russe, où le chef de la sûreté, Von Kothén, lui proposa d'entrer dans son service pour ainsi échapper à la potence. La victime parut accepter et on le dépêcha à Paris pour y « travailler » sous les ordres de quelque Harting ou autre Azev. Il y a quelques mois Von Kothén avait, à Paris, une entrevue avec son subordonné et celui-ci tira sur le policier russe, afin de provoquer un débat public devant la Cour d'assises. L'auteur de l'attentat regrettait d'avoir manqué le policier russe. Bourtzeff et d'autres témoins sont venus à la barre pour stigmatiser une fois de plus les agissements de la police politique russe.

Le jury a acquitté Michel Rips, malgré le plaidoyer de M^e Labori, qui se portait partie civile au nom du policier Von Kothén. Il semble ressortir de cet acquittement, que l'agitation menée par Bourtzeff depuis un an, a bien porté des fruits.

A propos de M^e Labori, naguère le champion de la vérité, acclamé par l'humanité toute entière, Jean Grave raconte une bonne anecdote dans *Les Temps Nouveaux* (25 juin). « Lors de l'arrestation de Ravachol, M^e Labori me fit passer un mot me priant d'aller le trouver. Il me raconta que le Parquet manigançait pour imposer à Ravachol un défenseur de son choix ; que lui, Labori, se chargerait volontiers de cette défense, dans l'intérêt de l'accusé. » Ravachol ayant déjà choisi un avocat, les démarches de Jean Grave ne purent pas procurer à M^e Labori l'honneur convoité de plaider la cause d'un terroriste. Bientôt après, le grand avocat, assoiffé de défendre les principes les plus élevés de droit et de justice, avait l'opportunité de briller dans l'affaire Dreyfus. A présent, il plaide des causes toutes autres, et « travaille » pour une ambassade, pour un mouchard.

Toujours au sujet de la police politique russe, on lira avec intérêt dans *The Anglo Russian* (Londres, mai) comment M. Bourtzeff fit la découverte de la triste vérité au sujet de la femme Zinaïde Jontchenko. Cette dame, vivant à Berlin, et affiliée pendant de longues années au mouvement révolutionnaire russe, fit l'aveu d'appartenir, depuis 1894, au service secret du gouvernement du

tsar. M. Prelooker, en décrivant ce cas dans *The Anglo Russian*, l'intitule : « L'espionnage comme un des beaux-arts. » En effet, la Jontchenko s'est mêlée au mouvement et a intrigué, avec l'intention préconçue de combattre les projets des révolutionnaires. Elle jouait le rôle d'agent-provocateur, conamore, et non pour en faire un métier. Elle haïssait, dans sa jeunesse, les révolutionnaires tout en admirant les actes héroïques de certains d'entre eux. Une fois au service de la police, elle devint membre d'un groupe à Moscou, où un attentat contre le tsar était élaboré. Elle fit arrêter le groupe entier, y compris elle-même, la veille de l'arrivée du tsar. Elle refusa la liberté que la police lui offrit, séjourna onze mois en prison avec ses victimes, et continua dans la prison même, son rôle de mouchard. Nombre de jeunes gens, qui avaient confiance en cette femme s'en allèrent en exil et d'autres furent pendus. Le dernier sort advint à une certaine jeune fille, Fania Frumkin, dénoncée par la Jontchenko et exécutée pour une tentative d'attentat contre le préfet de Moscou.

Une bien belle âme, comme on voit !

*
**

L'Argentine continue de mériter le nom de Russie d'Amérique. Cette métropole de Buenos-Ayres — la seconde ville latine du monde — connaît des périodes d'une réaction atroce. Il y a peu de mois, l'état de siège a été proclamé pour combattre les ouvriers organisés ou révolutionnaires. On les a fusillés et expulsés. Leur presse a été supprimée, ou du moins on s'était figuré avoir atteint ce résultat. Mais les travailleurs ont répondu d'une manière éloquente. Le journal quotidien, anarchiste, *La Protesta*, avait été saccagé par une populace se composant en grande partie de mouchards. Deux journaux quotidiens surgirent peu de temps après que l'état de siège prit fin.

En mai, l'Argentine voulait fêter « le centenaire de la liberté ». Un meeting, auquel assistaient 70,000 ouvriers, avait décidé de mettre obstacle aux fêtes officielles, si on ne leur donnait pas satisfaction par la suppression des lois d'exception, la liberté des prisonniers politiques et l'amnistie pour tous les faits politiques. Les fêtes de la « liberté » risquaient donc d'être sabotées par une grève générale. Les journaux bourgeois alors durent faire des efforts ; l'un d'eux conseillait au peuple d'être bien sage, de laisser se passer en paix la Grande Fête de la bourgeoisie, tandis que celle-ci s'engagerait à penser après les festivités à ses esclaves ; un autre

menaçait ceux-ci d'une hécatombe. Les ouvriers ne se sont laissés ni leurrer par les promesses, ni intimider par les menaces. Le 13 mai la Chambre a décrété l'état de siège ; les rédacteurs des deux quotidiens anarchistes et plus de deux cents militants ont été arrêtés. Le lendemain, une bande de jeunes bourgeois patriotes, ont assailli et mis à sac les ateliers des deux journaux déjà nommés ainsi que l'imprimerie du *Vanguardia*, l'organe du parti socialiste. Le bâtiment contenant les bureaux de *La Protesta* fut incendié sous l'œil de la police, bienveillante cette fois-ci. Les pompiers s'abstinrent d'intervenir dans cette action patriotique. Partout, les machines et tout le matériel furent détruits. On a traité d'une manière pareille, une maison qui est le siège d'une trentaine de syndicats ainsi que le bureau du *Accion Socialista*, hebdomadaire syndicaliste, révolutionnaire. Les manifestations patriotiques ont continué le lendemain. « Les fils de la bourgeoisie se voyaient dans la nécessité de s'armer pour repousser les attentats de l'anarchie » a déclaré le ministre de l'intérieur. Une société de Salut Public s'est formée, ayant pour but de se livrer à des violences contre les révolutionnaires ; quelques étudiants en médecine ont résolu le boycottage des blessés anarchistes. On veut étouffer dans le sang la révolte des ouvriers ; on veut anéantir l'organisation ouvrière.

Sous ce régime de terreur, les fêtes du centenaire ont illustré d'une manière particulière la liberté argentine. Au moment même où Buenos-Ayres invita le monde entier à ses fêtes, sabotées par la grève générale d'un côté et par la réaction de l'autre, « à ce moment, un fort courant d'antipathie contre les étrangers se produisit. » La République Argentine, qui célèbre le centenaire de sa libération en plein état de siège, avec les locaux ouvriers fermés, avec les prisons et les navires de guerre regorgeant de prisonniers, avec le télégraphe et la poste soumis à la censure, avec la presse muselée, offre un magnifique exemple de la liberté républicaine, lisons-nous dans une toute petite feuille révolutionnaire, *Adelante* (Montevideo, 16 mai), qui va provisoirement paraître tous les jours, en attendant qu'on ait réussi à faire ressusciter le quotidien *La Protesta* à Montevideo.

*
* *

La revue *La Demolizione* (Milan) a été poursuivie à cause d'un article de Cipriani. Le vétéran explique lui-même dans le numéro du 1^{er} juin que c'est une vieille habitude du gouvernement italien, de poursuivre les journaux qui publient les articles de Cipriani,

pour ainsi lui enlever la plume, l'unique arme de bataille qui lui reste. Dans le numéro du 16 juin, Cipriani écrit : « C'est la troisième fois, depuis un an, que des journaux italiens sont poursuivis pour avoir inséré mes articles, et toujours l'accusation est la même : excitation au régicide. C'est bien, je préfère être poursuivi, proscrit et diffamé par la monarchie, que d'être pensionné, toléré et loué. » Un autre organe révolutionnaire de langue italienne, *La Battaglia* (Sao Paolo, Brésil, 3 mai) insère une critique d'un interview de Cipriani qu'a publié un socialiste-réformiste italien. Ce dernier avait dit : « Hervé n'est qu'un ballon gonflé, qui sera réduit à néant par la plus légère piqûre », et Cipriani aurait approuvé ces mots. La suite du même article de *La Battaglia* nous apprend que « Hervé, lorsqu'il était déjà en prison, est sorti de sa cellule pour prendre la défense des révolutionnaires russes », tandis que « Cipriani dort sur les palmes de la gloire ancienne, tout en servant (ce qui n'est pas à son honneur) les ennemis de la révolution ; ces réformistes qui ont fait du socialisme une énorme forge électorale bourgeoise ». J'ai assisté au meeting où Hervé, avec éloquence, a plaidé la cause de Cathérine Brechkowsky — et je suppose que l'auteur de l'article cité avait en vue ce meeting-là. Tout le monde sait que Hervé à cette époque-là était encore en liberté, et que le président du meeting était précisément Cipriani. Ceux qui se montrent mal informés, risquent qu'on ne tienne pas compte de leurs paroles.

*
* *

L'enquête sur l'opportunité d'un nouveau parti révolutionnaire continue dans *La Demolizione*. Bertoni a commenté cette enquête dans la *Risveglio-Réveil* (Genève, 14 mai). Pour lui, un tel parti ne pourrait jamais exister, car les gouvernements ne toléreront pas une organisation destinée à élaborer leur ruine. « Des groupements sérieusement révolutionnaires doivent être secrets. »

Bertoni a fait à Paris une conférence sur le syndicalisme. On en trouve un aperçu, par M. Pierrot, dans *Les Temps Nouveaux* (11 juin). Le fonctionnarisme des syndicats a surtout été dénoncé comme un péril ; comme but Bertoni a préconisé de grouper les travailleurs en une puissance qui ne soit jamais déléguée. M. Pierrot ajoute : en donnant aux non-syndiqués l'épithète de « dégoûtants », ou en donnant celui d'abrutis à la foule, comme le font certains anarchistes, on se place au-dessus du reste de l'humanité, qu'on s'arroge le droit de dominer.

La police parisienne a appliqué plusieurs fois, pendant le mois de mai, les principes de la liberté républicaine. La manifestation projetée pour le 1^{er} mai, au Bois-de-Boulogne, a été interdite et le jour même une édition spéciale de *L'Humanité* avertissait les ouvriers de ne pas se rendre au Bois, pour y tomber dans le guet-apens que Briand-la-Jaunisse leur avait préparé. Au cimetière Montparnasse, les socialistes voulaient manifester lors de l'inauguration d'un monument en souvenir de la Commune. Les gens à Lépine attaquèrent les manifestants, mais cette fois ils reçurent des horions : les coups tombèrent des deux côtés. Ensuite, ce fut au Père-Lachaise qu'une grande force armée fut déployée pour attendre la manifestation annuelle au Mur des Fédérés. Les radicaux semblent soucieux de rappeler chaque fois qu'ils sont capables d'avoir recours aux mêmes sauvageries qu'à l'époque de M. Thiers, le nabot sanglant.

Une victime de cette police, Liabœuf, cet ouvrier qui se vengea sur des policiers d'une arrestation et condamnation arbitraires, qu'il faut mettre à l'actif des maquereaux des mœurs, a payé cet acte de sa vie. Gustave Hervé, en prison pour avoir acclamé ce geste, a écrit une « Lettre ouverte au Président de la République », publiée par *La Guerre Sociale*, où il demandait la grâce du condamné à mort. *Le Courrier Européen* (10 juin), demande aussi de gracier Liabœuf qui a tué dans un état d'affolement, « où l'avait mis une condamnation manifestement injuste, provoquée par les faux témoignages des immondes agents des mœurs. Et la brutalité dont la police fait preuve depuis qu'elle a trouvé en M. Briand, un chef selon son cœur, ne connaîtra plus de bornes, le chef de l'État obéissant aux exigences de M. Lépine. »

Nous souhaitons au gros Fallières, digne incarnation de la République ploutocrate et bourgeoise, d'avoir à l'article de la mort, avant les derniers sacrements, qu'il ne manquera pas de mendier de Notre-Mère la Sainte-Eglise, le même courage que le héros qu'il a fait monter à l'échafaud.

*
**

Freedom (Londres, juin), fait ressortir, à propos du retour d'Australie de Tom Mann, que le syndicalisme anglais et américain *Industrial Unionism*, se désintéresse de la politique et s'accorde donc en ce point avec la méthode anarchiste-communiste. Le principe fondamental du syndicalisme, est la solidarité du travail, dans une organisation qui fait face aux patrons sur le

champ de bataille économique. Ce syndicalisme s'efforce aussi de pratiquer la solidarité internationale, que plusieurs socialistes ont oublié.

Solidarity, un organe américain du syndicalisme visé par *Freedom*, et publié à Newcastle (Pensylvanie), dit dans un de ses derniers numéros (7 mai) : « les anarchistes plaident pour la coopération de groupements autonomes... L'industrie moderne est basée sur les besoins de la société moderne... La classe ouvrière ne peut échapper aux faits de la société et de l'industrie modernes, en s'unissant dans des groupements volontaires... Elle doit s'unir comme le commande (dictates) l'industrie moderne... L'anarchie ignore tout commandement (dictation) ; par conséquent elle est incompatible avec l'unionisme industriel ». Dans le numéro suivant un autre collaborateur soutient que « l'évolution conduit l'humanité vers la liberté et l'indépendance, et non à une dictature de la classe ouvrière », et qu'un utopiste est celui-là qui songe à transformer la société, sans changer l'origine du mal qui a été, est et sera l'autorité. »

Dans *La Battaglia* (Sao-Paolo, 24 avril), se trouve un article de Malatesta sur l'égoïsme et la solidarité (reproduit probablement d'une autre feuille italienne). L'auteur y combat la tendance de certains anarchistes à regarder l'idée de solidarité comme un sentiment religieux qui est contraire aux principes libertaires. « Le socialisme et la révolution, trouvent leur raison d'être matérielle, dans l'impossibilité pour le prolétariat d'opérer chacun son émancipation individuelle ; ils trouvent leur force morale, leur puissance d'attraction dans la volonté qu'ont les révolutionnaires et les socialistes de ne pas chercher l'émancipation personnelle dans l'émancipation collective. De là, ce mépris que nous ressentons pour les pauvres gens, qui ayant réussi par hasard à s'assurer une position, se désintéressent de la lutte et disent cyniquement : j'ai fait le socialisme, ou l'anarchie, pour moi-même. »

Parmi les divers projets d'organisation et les discussions autour de l'opportunité des fédérations, de partis révolutionnaires, de groupes libres, un fait des plus curieux est cette annonce parue dans *Der Freie Arbeiter* de Berlin, où un individualiste s'adresse à ceux qui partagent les vues de Stirner, de Tucker, de Chackay : « Ayant l'intention d'inviter les anarchistes individualistes de Berlin à une réunion, je prie tous les correligionnaires (Gesinnungsgenossen), qui veulent y prendre part, de me communiquer leur adresse. Il s'agit de discuter la propagande et de fonder éventuellement une association. » Nous vivons évidemment dans une époque transitoire, où les idées s'enchevêtrent pour former une mosaïque, qui rend l'orientation bien difficile.

*
**

L'électorat politique est-il une fonction sociale ou un droit ? demande Jacques Novikow dans *Pagine Libere* (Lugano, 15 mai), et le rédacteur, le d^r Olivetti, fait suivre de quelques réflexions l'article du sociologue russe. Si le vote est une fonction, dit Novikow, il ne doit être donné qu'à ceux qui sont capables d'en user en connaissance de cause ; si c'est un droit, il doit appartenir à tous sans distinction, hommes et femmes. L'auteur soutient que le vote est une fonction, autant que le gouvernement et la magistrature. Les démocrates reconnaissent que le vote n'est pas un droit, lorsqu'ils l'interdisent aux femmes, sous prétexte qu'elles ne peuvent l'exercer pour le bien public. « Si le vote était accordé aux femmes, le pape nous ferait la loi, l'inquisition serait rétablie », disait à Novikow un socialiste français ; et cette argumentation n'existerait pas si le vote était un droit, car la femme a comme l'homme le droit à ne pas vouloir se faire exploiter. » Mais les hommes font de leur vote un usage détestable » et l'auteur ne veut pas le contester aux femmes. « Ce que je réproouve dans le suffrage universel, c'est qu'il ne peut pas mettre un terme au banditisme politique. » En Amérique, par exemple, des millions sont payés pour des pensions à des vétérans prétendus de la guerre civile, et ces vétérans sont des agents électoraux récompensés par les partis victorieux. « La manière la plus efficace de se libérer n'est pas le suffrage universel, mais un gouvernement de gens supérieurs qui comprennent que la spoliation est contraire aux intérêts de tous. » Le rédacteur conclut dans sa réplique : « Nous aspirons vers une société, non gouvernée par des savants, mais uniquement par la nécessité vivante, par les intérêts communs dont tous les producteurs seraient conscients. Tout au plus la société pourrait accepter d'être guidée moralement par les plus forts, par les plus habiles, par les plus dignes, dans l'œuvre libre qui formera l'activité spontanée des groupements producteurs autonomes de l'avenir. »

A Rome, les syndicalistes ont tenu un congrès théorique où le professeur Labriola a entr'autres affirmé la nécessité de se séparer des vieilles compromissions parlementaires. *La Demolizione* (Milan, 16 juin) donne un compte-rendu de ce congrès, avec une appréciation, où on approuve surtout qu'aucun ordre du jour n'a été voté. *Tierra y Libertad* (Barcelone, 11 mai) donne sous le titre de « Pédagogie électorale » une quantité de sentences empruntées à des littérateurs et à des journalistes espagnols et français « pour montrer le revers de la médaille politique. »

*
**

M. Jaakoff Prelooker fait, dans sa revue *The Anglo-Russian* (Londres, juin), un parallèle entre Edouard VII et « Genghis Khan de Russie », pour faire ressortir la différence entre un souverain constitutionnel et un autocrate. Le tsar a toutes les apparences du terrible conquérant qui a terrorisé la Russie au XII^e siècle, et dont les atrocités ont hanté l'imagination de plusieurs générations. Le Genghis-Khan de nos jours est pire que l'autre, disait Tolstoï, car il dispose du télégraphe, des mitrailleuses et même d'une constitution, d'un parlement, d'une presse et des partis politiques ! Dans la même revue, la question est posée et résolue en sens affirmatif : savoir si des protestations internationales contre l'oppression sont efficaces. Le despotisme moderne ne peut plus se permettre d'ignorer l'opinion du monde civilisé. Dans plusieurs cas — celui de Tolstoï, des Doukobores, des Juifs, de Tchaïkowsky ; de M^{lle} Spiridonova et même de la Finlande — le gouvernement russe s'est inquiété de l'opinion publique qui s'est exprimée en Europe et en Amérique, et les protestations ont opéré une influence sur le cours des événements en Russie. Dans le numéro de mars, M. Prelooker parle des mérites et des défauts de Tolstoï et de Kropotkine. « Tous les deux se trouvent en dehors du christianisme orthodoxe, mais tous les deux ont embrassé l'idéal purement éthique proclamé par Jésus-Christ et luttent pour l'altruisme le plus élevé et l'abolition de toutes les différences, entre les actions et entre les classes sociales. La question finlandaise, le projet de loi voté par la Douma russe, dans le but d'enlever à la Finlande toute autonomie, toute constitution, est examinée dans *Le Courrier Européen* (10 juin) par M. S. Posener.

*
**

En Suède, le gouvernement réactionnaire a proposé une loi qui est dirigée contre la propagande néo-malthusienne. On sera poursuivi, une fois cette loi adoptée, si on expose, vend, annonce ou importe des objets destinés à éviter les suites du commerce sexuel. En outre, on sera poursuivi pour avoir décrit la manière de se servir de ces objets, ou pour avoir incité par écrit ou oralement à leur usage. La mesure est due à des réunions où des orateurs ont traité d'hygiène sexuelle et ont discuté l'utilité pour les ouvriers d'avoir

peu d'enfants. La nouvelle loi aura deux effets : elle fera s'accroître certaines maladies contagieuses ; elle servira de prétexte pour restreindre encore davantage la liberté de la parole. Dans *Brand*, de Stockholm, dont le rédacteur a précisément fait des conférences qui à l'avenir tomberont sous le coup de la loi, le projet est désigné sous l'épithète de « Loi des Lapins » (Kaninlagen). Un écrivain bien connu, M. Henning von Melster, a écrit une brochure : « La loi anti-préservatrice et la liberté personnelle. » *Brand* dit que partout où il y a lutte, on peut être sûr de rencontrer Henning von Melsted. Quoiqu'il soit peu douteux que le Sénat accepte sans difficulté le projet, il est non moins sûr qu'une agitation vive accompagnera ce nouvel attentat contre la liberté.

Nous apprenons encore de *Brand* qu'un des jeunes gens qui ont refusé de faire leur service militaire fait maintenant une période de neuf mois de prison. Il a été tout cet été en cellule, et les six mois de travaux forcés qu'il a subis l'année passée n'ont exercé par conséquent aucune influence sur sa volonté bien ferme de ne pas s'affubler d'un uniforme.

B.-P. VAN DER VOO.

Les Livres

LANGUE FRANÇAISE

SOCIOLOGIE.

La Belgique moderne, terre d'expériences, par Henri Charriaut (Paris, Flammarion). — Il fallait s'y attendre : l'Exposition de Bruxelles nous vaut une ample moisson de livres sur la Belgique. Après les enquêtes du Board of Trade anglais et de M. Seeböhm-Rowntree, un livre : *La Belgique au travail*, où les inexactitudes ne manquent point, puis un numéro spécial du *Figaro illustré* par M. Octave Uzanne. Et cependant que la librairie Larousse annonce une monographie de M. Dumont-Wilden, voici que Flammarion donne le jour à un livre de M. Charriaut qui suscitera sans doute de vives controverses.

M. Charriaut est depuis quelques années le correspondant du *Siècle* et de *Comœdia* à Bruxelles. Il y a été chargé d'une mission importante par le gouvernement français. Il connaît la Belgique, il a pénétré sa sensibilité, ses mœurs. Son livre a le grand mérite d'avoir été bâti sur une documentation très sûre et très riche, sur une expérience solide de la vie belge. Cela nous change un peu des journalistes parisiens qui parlent des charbonnages de Louvain et des kermesses flamandes du Borinage.

Il faut se réjouir surtout de voir, pour la première fois, un Français averti et impartial éclairer ses compatriotes sur le principal trait distinctif de notre pays : sous une apparente unité nationale, sous l'œuvre factice des diplomates de 1815, malgré les efforts du monde officiel, persiste le dualisme foncier entre Wallons et Flamands.

« Tout un monde divise la Flandre de la Wallonie, tout le passé, toute la tradition, et surtout la langue, qui est l'expression la plus caractéristique d'un peuple, d'une race, d'une civilisation. »

Elisée Reclus désignait la Belgique comme le champ d'expériences de l'Europe. (Napoléon l'avait baptisée : le champ de bataille de l'Europe et Marx : le paradis des capitalistes). C'est de l'appellation du grand géographe anarchiste que M. Charriaut s'est inspiré pour intituler son livre : *La Belgique moderne, terre d'expériences*. Il songe surtout à la concentration industrielle formidable, au développement des villes, au triomphe de la grande propriété agraire et à l'œuvre du socialisme qui en est le corollaire fatal.

On discutera ferme autour des chapitres comme ceux que l'auteur a intitulés : *Le Socialisme apprivoisé, Le Socialisme commercialisé*, etc.

LOUIS PIÉRARD.

Le Salaire : ses formes, ses lois, par Christian Cornélissen (Paris, *Mercur de France* ; 1 vol. de 85 pages ; prix : 0 fr. 75. — Examen bref des lois du salaire, par l'auteur de l'ouvrage *Théorie du Salaire et du Travail salarié* (1908). Il passe en revue les différentes théories, qui évaluent le travail d'après le coût de production ou bien d'après son utilité, les différentes catégories de salaires, le coût d'entretien du travailleur, les limites entre lesquelles le salaire peut osciller, la lutte pour le salaire, etc. Enfin l'auteur formule comme loi générale : « La valeur d'échange et le prix de marché du travail, tendent à coïncider avec le coût d'entretien habituel à la catégorie limitée d'ouvriers qui réclament la norme de vie la plus élevée, et où les entrepreneurs capitalistes doivent cependant recruter la main-d'œuvre nécessaire pour compléter le personnel ouvrier qui assurera la bonne marche technique de leurs entreprises. » Cette brochure parue dans la série intéressante *Les Hommes et les Idées*, permet à ceux qui ne s'occupent pas spécialement d'économie politique, de se former une opinion sur les idées de l'économiste Cornélissen.

B.-P. VAN DER VOO.

*
**

ANTHOLOGIE.

Anthologie des prosateurs français contemporains, par G. Pellissier (Paris, Ed. Delagrave). — On connaît ces précieux

petits livres de vulgarisation littéraire publiés par la maison Delagrave, et qui ont contribué remarquablement à révéler surtout au grand public les écrivains de l'heure présente.

On peut se réjouir du succès de l'anthologie des poètes dont un professeur hollandais, M. Walch, est l'auteur. Le même succès attend la charmante anthologie des poètes du terroir, due à M. Van Bever, dont le tome I a paru déjà et dont le tome II, actuellement sous presse, contiendra des chapitres importants consacrés à la Flandre et à la Wallonie. (L'auteur, heureusement inspiré, a fait une grande place à la chanson populaire et aux poètes du terroir).

La même maison commence aujourd'hui la publication d'une anthologie des prosateurs contemporains. Il y a deux ans, nous avons parlé ici même de l'ouvrage similaire, plus considérable de MM. Fonsny et Van Dooren qui prétendait embrasser toute l'histoire de la prose française, depuis le traité de Verdun jusqu'à Gérard d'Houville. D'autre part, la maison Larousse vient de publier la même anthologie mais en... miniature, réduite à une centaine de pages.

Le tome I de l'anthologie Delagrave est consacré aux romanciers (de 1850 à nos jours). Les extraits ont été choisis — très judicieusement — par M. Georges Pellissier qui a rédigé en outre, pour chaque auteur, une courte notice biographique. Certaines omissions nous paraissent regrettables. Alors que nous trouvons dans ce volume de l'Assolant ou du Mario Uchard, il ne donne rien de Schwob, de Marcel Boulenger, de Louis Bertrand, de Montfort, Jaloux, Charles-Louis-Philippe, Bouhéliier, F. de Miomandre, Guillaumin, Colette Willy. L'anthologie de M. Pellissier va pourtant jusqu'à Frapié, Romain Rolland et Boylesve. Et pour un Rodenbach et un Lemonnier qu'il cite, il y a parmi les Belges des conteurs comme Demolder, Krains, Delattre, Eekhoud qui méritaient une place dans le recueil.

M. Pellissier a placé au seuil de ce livre un court essai sur l'Evolution littéraire dans la seconde moitié du XIX^e siècle. C'est un résumé très « Liebig » de son livre sur le *Mouvement littéraire contemporain*. M. Pellissier s'y révèle plus que jamais un défenseur enthousiaste du naturalisme, dont il voit triompher l'esprit jusque dans la poésie d'aujourd'hui, ce qui est peut-être un peu excessif.

Les plus beaux poèmes d'amour, par Gabriel Boissy et Dominique Folaci (Paris, Fayard). — Les cris ardents avec les doux soupirs. Six siècles de poésie française, depuis Charles d'Orléans et Louise Labbé, la fougueuse Cordière jusqu'à Maurice Magre et M^{me} de Noailles, en passant par la Pléiade, d'Aubigné, le grand siècle plein de bienséance, le XVIII^e libertin, le romantisme prompt à la grande douleur, le symbolisme nuancé. La division de l'ouvrage est des plus heureuses. De courtes et originales notices sur les auteurs éclairent le texte.

En manière d'introduction, M. Gabriel Boissy étudie dans un très bon essai l'évolution du sentiment amoureux à travers les littératures, spécialement la française. Il n'hésite pas à dire que l'amour a eu une place trop grande dans la gamme des sujets poétiques.

LOUIS PIÉRARD.

*
**

LITTÉRATURE.

Le Piédestal, par Paul Prist (Bruxelles, Louis Verhellen ; prix : 3 fr. 50). — On a dit : il n'y a pas assez de lecteurs pour tous les livres qui se publient. Et pourtant combien d'honnêtes gens attendent, espèrent le livre où puiser l'oubli des heures inquiètes !

Les bibliothèques s'emplissent. Des milliers de volumes encombrant leurs rayons. Autant jaunissent chez les libraires qu'on n'ouvrira jamais. Mais toi, passant qui feuillettes cette revue, prendrais-tu une telle peine si tu ne souhaitais qu'elle te guidât vers ceux où tu découvrirais l'analyse de ton âme muette ? Combien d'hommes ainsi aspirent à une explication ? Ils deviennent de plus en plus nombreux à mesure qu'ils comprennent qu'elle doit sortir d'eux-mêmes. Aussi, chacun, un jour, prendra la plume, soit pour synthétiser sa vie sous le symbole d'un poème, soit pour l'analyser sous les aspects exacts d'un roman.

Dans ses paradoxes sincères, que je cite volontiers pour l'enthousiasme dont ils sont empreints, Oscar Wilde prétendait que la littérature toujours anticipe sur les événements. L'art ne les copie pas, affirmait-il, mais les modèle selon ses pures visées. Le XIX^e siècle, tel que nous le connaissons, s'est

dégagé tout entier d'une invention de Balzac... D'aucuns paraissent raisonnables lorsqu'ils critiquent la folle aventure où le poète moule sa pensée. Ils oublient que « tout art possède un sens apparent et caché à la fois. Quiconque franchit l'apparence agit à ses risques et périls. Quiconque devine le symbole en a les risques et les périls. Toute émotion est double ». Quand elle s'exprime, nous en découvrons d'abord la surface, mais sa source secrète est au-delà. Il faut un génie habile pour nous y mener. Nous la contemplons alors sans surprise. Elle ne choque pas nos habitudes. Elle est limpide et simple comme la lumière du matin. Nous voyons qu'elle s'éveille en nous. A la vérité, c'est notre vie qui s'y reflète, c'est toute la vie du monde, celle que nous avons quittée un instant pour suivre des fantaisies...

Peu d'auteurs belges nous ont donné la joie de retrouver la vie derrière leurs fictions. Leur œuvre est en surface. Rien ne s'anime dans les paysages où s'arrête leur vision. C'est un reproche que M. Prist a su éviter, avec une admirable science de l'action, dans son dernier roman *Le Piédestal*. Avant d'en résumer le récit, je veux me libérer d'une critique trop aisée pour qu'on n'en exagère point la portée. On pourrait s'indigner contre l'auteur d'avoir choisi Paris et la coterie des arts comme lieux et personnages. C'est sacrifier à une mode désuète, dirait-on, qu'excusait autrefois le manque d'intellectualisme de notre cher pays. A cette heure, il semble naïf de retourner à des usages que les produits français nous offrent depuis trop longtemps déjà. Le moment est venu, en effet, d'employer notre fonds et de mettre en valeur ses richesses idiosyncratiques. Nous avons une mentalité plus neuve que nos voisins et les événements lui empruntent une allure spéciale, moins raffinée peut-être, mais d'une originalité plus âpre, plus colorée, plus près de la nature. Nous avons des salons où les peintres se défient en des virulences de tons savoureuses. Les compétitions ne s'y exercent pas toujours au profit des plus méritants. Il y a le jeu de la femme et le truc du journaliste. Nous connaissons ici des mécènes de l'envergure de Bunau-Varilla. Mais de se dérouler dans cette province de Bruxelles où le souci de la bonne chère et l'idéal de la chaîne d'or sur le ventre tient dans l'ombre celui de la noble pensée et de la poésie, nos aspirations semblent manquer de foi. Confessons-nous : nous craignons d'avouer notre âme belge ! C'est pour ne point affronter la

zwanze, sans doute, que M. Prist nous transporte à Paris ; nous mène dans l'existence d'un peintre français. On n'eût pas admis que les nôtres découvrent le caractère de son Montois. Nos rapins sont gens ministériels. Leur métier est d'hommes rangés. Comme Degreef, ils sont de simples ouvriers mêmes. Ils se chaussent de sabots et transportent toile, chevalet et pinceaux sur une brouette. Quand ils ont brossé de bonne pâte *La Source de l'Empereur*, ils vont s'asseoir au cabaret, jouent aux cartes et boivent de la gueuse. Le reste, « ça est du journalisme » !

Pourtant Montois n'est pas une exception chez nous ; vous y rencontrerez aussi « ce grand garçon, un peu maigre, mais solide, aux épaules larges, d'allure aristocratique », qui ne dépare point nos cénacles. Le voilà, entrant dans une de nos expositions. Les charcuteries habituelles, accrochées à la cimaise, le dégoûte. Rien d'original ne transparait dans ces morceaux, « comme si tous étaient sortis d'un même atelier, d'un même enseignement ». On lui reconnaît, à lui, du talent, mais ses machines effarouchent nos routines et le font refuser à chaque salon.

Dans cette foule de première, il aperçoit le critique Dhur, au-dessus des courbettes d'une véritable cour. Ici se trouve le nœud, le véritable nœud psychologique de l'histoire joliment décrite par M. Prist. Pour réussir, il importe de soigner sa gloire et Montois a soif de succès. Il ne ménage, dans ce but, ni sa probité d'artiste, ni sa dignité de jeune homme bien élevé, pour réussir. Le drame alors se déroule en scènes hâtives où l'auteur ne laisse place qu'aux sentiments. Il néglige la décoration, le détail pittoresque de crainte que ne s'y arrête l'esprit frivole du lecteur. On halète au long des phrases serrées, courtes, éclatantes. Elles ont parfois un tel accent de détresse, ces phrases rapides comme les paroles, une telle sincérité humaine qu'elles vous glacent la chair. Au moment où Montois essaie, fatigué, de ressaisir sa jeunesse vacillante et que reflète — comme un mirage — le beau corps nu du modèle, celui-ci se venge atrocement de l'impuissance du peintre : « Je vaudrais mieux que ça, moi... Je ne ramasse pas les restes de la belle Montois... » La superfluité d'une gloire, achetée au mépris de l'honneur et de l'art, apparaît nettement stigmatisée.

Pourtant, il avait du talent, mais il essaya d'en jouir trop tôt. Il y usa ses forces et son bonheur d'époux. Ce bonheur ne se

trouve pas en dehors d'une communion dans l'effort et d'une vie loyale. Personne n'est dupe du sourire de Montois, du sarcasme de Montois que la folie rend sage, lorsqu'il s'écrie en reprenant sa femme dévêtue, au milieu d'une orgie : « Saluez, voici mon piédestal ! » C'est le rire sardonique de la fin et je ne sais pourquoi il me rappelle ce mot de Bourget : « Quelle comédie que la vie et quelle bêtise d'en faire un drame ! » Il sent l'amertume d'une excuse à laquelle notre romantisme se leurre en vain.

Si le roman de M. Paul Prist s'apparente à *Manette Salomon*, aux *Martyrs ridicules*, même à *L'Œuvre*, il laisse du moins l'impression durable d'une tentative heureuse parmi l'ennui des proses descriptives où s'épaissit notre littérature. Claire, active à dévoiler le mécanisme des passions, nerveuse jusqu'à l'aigu, la langue de ce beau livre emprunte ses charmes d'une discipline vraiment classique. On ne saurait trop en féliciter l'auteur.

GASTON-DENYS PÉRIER.

Les Dix-Javelles, par Georges Garnir (Bruxelles, Association des écrivains belges ; prix : 3 fr. 50). — Enfin, M. Georges Garnir nous est rendu. Les mémoires d'un conducteur de malle-poste qu'il publie sont des pages délicieuses, délicates, émouvantes et charmantes sur les mœurs condruziennes ; et comme tout cela sied mieux à son beau et pur talent que toutes les plaisanteries bruxelloises qu'il eût le tort d'accumuler. Ici, point de fantaisie : une fine, très perspicace fantaisie et avec cela, un sens parfait de la poésie locale, de l'âme du pays. *Les Dix-Javelles* sont un très beau livre.

MAURICE GAUCHEZ.

*
**

HISTOIRE.

L'Eglise et la Sorcellerie, par J. Français (Paris, Emile Nourry ; 1 vol. de 273 pages ; prix : 3 fr. 50). — Beaucoup de crimes ont été commis au nom de l'Eglise. Il ne faut pas les mettre sur le compte de la piété, dit William James, le psychologue américain, connu pour ses ouvrages sur l'Expérience

religieuse. Le prêtre moderne qui signe J. Français a mis ces mots de James comme épigraphe à la tête de son nouveau livre, paru dans la série de la Librairie Critique où tant de volumes de Houtin, de Saintyves, de Loisy, de Tyrrell, de Hébert, etc., ont vu le jour.

J. Français ne ménage ni les papes, ni l'église, il apporte de nombreux documents sur l'Inquisition et les procès de sorcières dans plusieurs pays, quoique sa documentation pour les Flandres et la Hollande me paraisse insuffisante.

« Il ne faut pas croire que la croyance théologique se soit modifiée », dit-il dans sa conclusion. « Aujourd'hui, le théologien catholique admet les mêmes pouvoirs diaboliques que son ancêtre du XVI^e siècle ; il admet le pacte, et l'incubat et le succubat, et tous les méfaits de sorcellerie. Le seul changement est que, grâce à la science et à l'esprit moderne, il a les mains liées. S'il reste le persécuté de Satan, il ne sera plus le persécuteur des hommes ». Dans une note, l'auteur rend hommage aux pasteurs protestants qui se sont joints au mouvement contre ces procès. (Rappelons en passant que le protestantisme a connu, lui aussi, la folie de la persécution des sorcières). Quand les auteurs des livres publiés par la librairie Emile Nourry sont des prêtres qui écrivent sous leurs noms véritables, ils sont excommuniés, à l'exception de l'abbé Houtin. Quelque chrétien que demeure un prêtre indépendant et d'esprit libre, sa place n'est pas dans l'Eglise, car il ne peut pas subir l'autorité de Rome. Et Rome est une puissance qui n'a aucun rapport avec la foi chrétienne et intérieure ; Rome traite même cette foi avec une hostilité manifeste. Ces prêtres modernistes constituent par leur érudition, et surtout par leur conviction, une puissance anti-romaine avec laquelle l'église doit désormais compter.

B.-P. VAN DER VOO.

*

**

RELIGION.

La religion dans l'enseignement public, par Léopold Rosy (Bruxelles, M. Weissenbruch). — Opuscule très documenté, très intéressant. M. Léopold Rosy, un technicien des questions

d'enseignement public, fonctionnaire à l'administration communale de Saint-Gilles, habitué à la rédaction de rapports consistants et succincts, se retrouve aisément dans la dialectique spéciale du raisonnement sérieux que nécessitent pareils ouvrages.

*

**

LANGUE ESPAGNOLE

PHILOSOPHIE.

Exteriorización de la doctrina esotérica del « Quijote », par U. R. Quinones (Madrid, Imprenta Militar de Cleto Vallinas ; broch. de 36 pag.) — A l'époque de l'inquisition, où Cervantès a écrit son livre, il y a joint des réflexions sur son temps, dissimulées non par crainte pour sa vie, mais par crainte pour l'immortalité de son ouvrage. On a été longtemps sans s'en apercevoir. Mais on a depuis quelque temps extériorisé cette doctrine ésotérique. L'auteur compare le Don Quichotte à Hamlet et à des œuvres de Fasso, Arvosto, Dante, Voltaire et Goethe. Quichotte est l'âme, Sancho le corps, Dulcinée l'idéal qui émotionne les deux autres. Partout dans le monde l'auteur a trouvé deux livres dans chaque maison ; la Bible et Don Quichotte ; cela semble exagéré. On n'admettra non plus généralement, je pense, que les Japonais ont vaincu la Chine et ensuite la Russie parcequ'ils ont depuis 250 ans étudié Cervantès (pag. 5). L'hypothèse que Shakespeare n'a été qu'un homme de paille pour Roger Bacon, et que ce dernier fut le véritable auteur des drames, dans lesquels aussi on veut lire une signification ésotérique, est présentée ici comme un axiome (pag. 6), ainsi que la supposition que Loyola emprunte aux Arabes ses « Exercitia » (pag. 21). Entre Loyola et Max Stirner, l'auteur fait un parallèle ; les deux prêchent le culte du Moi, leurs doctrines sont l'anarchisme rouge et l'anarchisme noir (pag. 22). C'est trop d'honneur pour Loyola et Stirner ne le mérite point. La brochure de M. Quinones, colonel en retraite, traducteur de Tolstoï, est une reproduction de trois conférences faites au Cercle de l'Armée et de la Flotte de Madrid.

B. P. VAN DER VOO.

*

**

LANGUE NÉERLANDAISE

RELIGION.

Vroomheid, par A. H. Gerard (Amsterdam, D. Berreklouw ; 1 vol. de 120 pages ; prix : 1 florin 50). — Pein de bonnes idées et d'idées, qui parmi des libres-penseurs ne sont malheureusement pas encore communes, ce livre offre matière à discussion et à amplification. L'auteur est un libre-penseur et socialiste bien connu, et ce fait augmente l'intérêt de son ouvrage. Nous nourrissons notre cerveau, mais cela ne profite pas à notre sentiment. Le libre-penseur aussi peut être « pieux ». Bien peu nombreux sont les gens qui demeurent encore sur le point de vue voltairien que les prêtres ont fabriqué les religions, bien peu sont ceux qui se déclarent athéistes, dans le sens de « savoir » qu'il n'y a pas de Dieu et qui nient que beaucoup de choses nous restent encore inconnues. Les tendances religieuses ont donné naissance aux Eglises, mais il ne faut confondre les unes avec les autres. La religion du socialiste et du libre-penseur vient de la même source que les religions des Eglises, mais pourtant elles n'ont aucun rapport. L'homme est un animal sociable ; la solidarité existe avant qu'on la prêche ; l'instinct social devra amener une piété sans croyance en un Dieu, mais pieuse tout de même. Cette éthique, l'auteur la cherche dans le socialisme et, quoique social-démocrate, il ne met pas une fraction en avant, mais déclare que « tous les systèmes se développent sur un fond commun : faire évoluer la société dans la direction de la solidarité. » La conscience, l'idéal, les rêves d'avenir meilleur sont des formes que prend la piété du libre-penseur. Les Eglises creusent leur propre tombe : l'idée d'un dieu personnel disparaîtra avec elles, pour faire place à une nouvelle religion, celle de la solidarité. Le livre ne prétend pas donner une nouvelle éthique, mais il veut être un plaidoyer pour l'urgence d'une morale, d'une piété, d'une religion socialistes et il en démarque les grandes lignes.

B. P. VAN DER VOO.

Echos

UN SQUARE VERLAINE A MONS.

Nous n'étonnerons personne en disant que le Conseil communal de Mons a, dans sa séance du 5 juillet dernier, rejeté purement et simplement la pétition qu'à notre initiative ont signée un nombre considérable d'écrivains et d'artistes de tous les pays, et dans laquelle nous demandions à la ville de donner le nom de Paul Verlaine au square qui se trouve devant la prison où il passa dix-huit mois de sa vie. Nous tenons pour un résultat déjà grand d'avoir forcé l'attention du grand public ; d'avoir fait beaucoup parler de Verlaine dans les « gazettes de l'endroit » et décidé ainsi quelques dizaines de personnes, qui ignoraient tout de lui (peut-être jusqu'à son nom), à lire *Sagesse* et *Les Fêtes galantes*.

Pour le reste, si la ville de Mons ne veut point comprendre que ce fut un très grand honneur pour elle d'avoir un tel prisonnier dans ses murs, c'est bien tant pis pour elle...

M. le Bourgmestre a paru insister sur le fait que la pétition était signée par beaucoup de personnes étrangères à la localité... Oui, un Lemonnier, un Maeterlinck, un Verhaeren, un Thomas Hardy, un Dehmel, un Gide, un Mithouard, un Dupré ont ce tort grave, impardonnable.

Personne n'a demandé la parole pour défendre ou combattre la proposition. Il est vrai que l'idée d'un boulevard Léopold II a subi le même sort. Il y avait là pourtant de fervents loyalistes, grands admirateurs du roi défunt. Il y avait là cinq conseillers catholiques : aucun d'eux ne s'est levé pour exalter l'auteur du plus beau poème chrétien que la littérature française ait produit depuis Lamartine et Chateaubriand. Décidément, ces pharisiens méritent bien les coups de fouet d'un Léon Bloy.

Un journal catholique montois, rendant compte de cette séance du Conseil communal, parle des « rêveurs » qui avaient

signé notre pétition. Allons, c'est entendu : les catholiques montois sont jusqu'au cou dans ce qu'on appelle les « réalités. » Qu'ils y restent... Contentons-nous de voir que pas mal de chrétiens qui se sont associés à notre requête sont capables encore du « coup d'aile. »

*
**

M. J. Ernest-Charles a consacré un de ses petits billets vinaigrés de *Gil Blas* au rejet de notre pétition.

« La municipalité de la ville de Mons a repoussé la proposition. Elle l'a repoussée faiblement et un peu sottement, arguant de ce fait que les noms de rue devaient être, en quelque sorte, éternels pour ne point créer d'embarras aux facteurs éphémères... »

« Ces conseillers municipaux n'ont pas eu le courage de dire la vérité, peut-être parce que, au fond, la vérité ne les intéressait point. Mais ils ont agi sagement. »

« Franchement, ne trouvez-vous pas d'un goût douteux le témoignage d'admiration que prétendaient donner à Verlaine de maladroits hmis. « Mon Dieu ! délivrez-moi de mes amis ; quant à mes ennemis, je m'en charge », disait un homme raisonnable. Qui donc délivrera Verlaine de ses amis fâcheux ? Heureusement se sont rencontrés les conseillers municipaux de Mons. Verlaine est allé en prison et nous ne lui en gardons pas rancune, puisque, décidément, il a écrit en prison de si beaux vers... Mais nous ne le félicitons pas de s'être mis dans le cas d'être emprisonné. Nous n'attachons à l'incident aucune importance exceptionnelle, à condition qu'on n'en fasse pas honneur au pauvre Lélian. Voilà tout. »

M. J. Ernest-Charles ne pouvait parler autrement. Il ne lui suffit point que Verlaine ait écrit de fort beaux vers dans la prison de Mons ; il faut encore qu'un poète ait de la surface, de la « conduite » pour se présenter devant la bourgeoisie radicale, vertueuse et juste-milieu dont M. J. Ernest-Charles est l'un des directeurs spirituels. C'est l'application du casier judiciaire à la critique littéraire. (On savait déjà que la pornographie de Willy mettait M. J. Ernest-Charles dans tous ses états.)

Commémorer la conception de *Sagesse*, y pensez-vous ? Un livre écrit en prison !... Pour M. Ernest-Charles ou M. Gaston Deschamps, il faut qu'un poète soit convenable, raisonnable et « bien noté », fût-il ennuyeux comme un intégraliste.

*
**

Notre ami Léon Legavre quitte *La Société Nouvelle*. Nous nous souvenons avec émotion des luttes soutenues en commun à *La Terre* et cette revue qu'il nous a aidée à faire revivre. Nous lui témoignons ici toute notre reconnaissance.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE.

*
**

LES THÉÂTRES EN PLEIN AIR.

En outre de *La Passion* d'Oberammergan où il y a cette année un festival, il y aura encore cet été de grands spectacles de plein air dans le Midi de la France.

Le programme des spectacles du Théâtre Antique d'Orange vient d'être arrêté. Les représentations auront lieu avec le concours des artistes de la Comédie-Française les 6, 7 et 8 août. On jouera le 6 août, *Le Cid* ; le 7, *Alkestis*, tragédie en 4 actes de M. Georges Rivollet, et *Liguria*, tragédie antique inédite en un acte de M. Alexis Mouzin ; le 8, *Hamlet*.

M. Boucher, ancien sociétaire de la Comédie-Française, a été chargé de diriger les répétitions.

Plus intéressant au point de vue des nouveautés est le programme de Béziers. Les 21 et 23 août, on jouera au profit des pauvres aux Arènes, sous les auspices de l'œuvre de décentralisation artistique des théâtres de plein air : *Héliogabale*, tragédie lyrique en 3 actes, poème de M. Emile Sicard, directeur de la revue *Le Feu*, musique de M. Déodat de Séverac. L'œuvre comporte une partie chantée et un ballet, dont l'argument a été d'ailleurs écrit par M. Gabriel Boissy.

Le 28 août, représentation de *Carmen* aux Arènes. L'œuvre est placée sous la direction artistique du dr Charry et a pour secrétaire à Paris, M. Gabriel Boissy.

Enfin, on annonce une série de représentations du *Cloître* d'Emile Verhaeren dans les ruines de l'Abbaye de Villers, en Brabant.

*
**

Les amis de *La Société Nouvelle* à Paris se rencontrent le vendredi, entre 5 et 7 heures, à la Closerie des Lilas, en face le bal Bullier.

*
**

Nous commençons dans ce numéro notre chronique de l'Exposition de Bruxelles. Après le Salon que nous publions, viendra en août une étude sur l'exposition de l'art flamand au XVII^{me} siècle, puis des articles sur l'art décoratif dans les sections anglaise, allemande, belge, danoise, française et hollandaise.

Nécrologie

Galle : Le professeur docteur Jean-Godefroid Galle vient de mourir à Berlin à l'âge de 98 ans.

Galle, qui travaillait alors sous la direction d'Encke à l'Observatoire de Berlin, découvrit, le 23 septembre 1846, la planète connue depuis sous le nom de Neptune et dont l'existence lui avait été révélée par les calculs de Leverrier.

Schiaparelli : Le monde vient de perdre un de ses plus grands astronomes dans la personne du professeur Schiaparelli, de Milan. C'est Schiaparelli qui découvrit les soi-disant « canaux » de Mars. Il faut remarquer que le mot italien « canale » n'a pas la signification du mot français « canal », lequel implique l'idée d'un travail humain.

Bourgauld-Ducoudray : Né à Nantes en 1840, Bourgauld-Ducoudray fit d'abord des études de droit qu'il poursuivit jusqu'à l'obtention, en 1860, de son diplôme d'avocat. Mais la passion de la musique devait l'éloigner promptement des salles d'audience et des couloirs du Palais. Il fonda en 1869, à Paris, une société chorale pour l'exécution des œuvres anciennes, dans lesquelles il se spécialisa quelque temps. On lui doit nombre de reconstitutions, de trouvailles heureuses dans le répertoire du passé. Puis, ce fut la musique populaire qui le sollicita et qu'il étudia avec passion. (La mélodie grecque, les chansons populaires bretonnes, la musique de l'Extrême-Orient surtout l'attirèrent). Car cet excellent musicien, cet érudit et ce professeur distingué ne fut jamais un grand compositeur. Il signa plusieurs œuvres chorales ou symphoniques : *La Conjuración des Fleurs*, *L'Enterrement d'Ophélie*, *La Rhapsodie cambodgienne* ; un drame lyrique, *Thamara*, représenté à l'Opéra ; des pièces pour piano, des mélodies, etc. Mais rien, dans ces écrits, ne s'élève au-dessus d'une honorable moyenne d'inspiration et de talent.

Huberti : M. Léon-Gustave Huberti, né à Bruxelles le 14 avril 1843, mort à Bruxelles le 28 juin 1910 ; compositeur de musique (prix de Rome en 1865) ; ancien directeur du Conservatoire de Mons ; directeur de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek ; professeur d'harmonie au Conservatoire de Bruxelles.

Georges Berger : M. Georges Berger a succombé le 8 juillet à la longue maladie qui usait ses forces depuis plusieurs mois. Il était âgé de soixante-quinze ans.

Peu d'existences furent plus remplies que celle-là, et consacrées à des objets plus divers.

Parisien de Paris, Georges Berger s'était adonné de bonne heure à l'étude des arts et à leur histoire. Amateur d'une rare compétence et collectionneur du goût le plus raffiné, il était désigné en 1876 pour occuper à l'École des beaux-arts, comme suppléant de Taine, la chaire d'esthétique et d'histoire de l'art. Il ne l'occupait qu'un an, et tout de suite revint à la spécialité où il allait illustrer son nom.

Cette spécialité, c'était les expositions. Il fut le commissaire général, le véritable organisateur des expositions universelles de 1878 et 1889. Georges Berger continuait, comme président de l'Union centrale des arts décoratifs, de travailler à l'enrichissement de ce musée merveilleux, pour lequel il obtenait naguère du Parlement la concession du pavillon de Marsan.

Delphine Ugalde : Mme Delphine Ugalde est morte à l'âge de 81 ans. Remarquable cantatrice, elle fut, entre 1848 et 1865, la gloire de l'Opéra-Comique. Elle joua aux Variétés *Les Trois Sultanes*, de Favart, puis revint à l'Opéra-Comique. Elle fut directrice des Bouffes-Parisiens, où elle joua le répertoire d'Offenbach.

Théophile Finet : Une des figures les plus remarquables du Parlement belge vient de disparaître. M. Théophile Finet était une de ces intelligences à qui la pratique des affaires n'enlève pas toute clairvoyance devant le danger social, et chez qui la fortune n'abolit aucune générosité vis-à-vis des misères prolétariennes.

L'étude l'avait conduit à admettre les conceptions philosophiques de Colins et il les exposa dans un éloquent discours qu'il prononça au Sénat (Annales parlementaires du 18 mai 1892) et auquel M. Beernart, alors chef du cabinet bourgeois et catholique, fit une réponse de pitre. Discours et réponse furent publiés et commentés par Fernand Brouez, dans le numéro de mai 1892 de *La Société Nouvelle* (1^{re} série).

Nous saluons la mémoire de cet homme qui aima la Justice.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

Communiqués

CONGRÈS INTERNATIONAL DE COPENHAGUE. — Résolutions et Commentaires sur les questions inscrites à l'ordre du jour par le Bureau Socialiste International.

I. Relations entre les coopératives et les partis politiques. — a) Rapport du P. S. D. d'Allemagne (Comité Central).

II. La question de chômage. — a) Rapport du P. S. D. d'Allemagne ; b) Rapport du P. S. D. O. de Néerlande.

III. L'Arbitrage et le Désarmement. — a) Rapport du P. S. D. d'Allemagne ; b) Résolution avec commentaires de l'I. L. P. de Grande-Bretagne ; c) Résolution du P. S. D. de Grande-Bretagne.

IV. Les Résultats Internationaux de la Législation ouvrière. — a) Rapport du P. S. D. d'Allemagne.

V. L'Organisation d'une Manifestation Internationale contre la Peine de Mort. — a) Rapport du P. S. D. d'Allemagne ; b) Rapport du P. S. D. O. de Néerlande ; c) Résolution du P. P. S. (fr. r.) de Pologne.

VI. La procédure à suivre pour l'Exécution rapide des Résolutions des Congrès internationaux. — a) Rapport du P. S. D. d'Allemagne.

VII. L'Organisation de la Solidarité Internationale. — a) Résolution du P. S. D. d'Allemagne ; b) Résolution du P. S. D. O. de Suède.

VIII. Résolutions sur d'autres questions. — a) Résolutions du P. S. D. de Grande-Bretagne sur l'Immigration.

DEUXIÈME CONFÉRENCE DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DE LA JEUNESSE SOCIALISTE. Copenhague, du 28 août au 3 septembre 1910. — Ordre du jour provisoire : 1. Rapport du secrétaire international et des divers pays ; 2. L'éducation de la jeunesse ; 3. Protection de la jeunesse ; 4. Militarisme ; 5. Rapports du mouvement de la jeunesse avec les partis et les syndicats ; 6. L'organisation internationale et les élections nouvelles ; 7. Divers.

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire, Robert Danneberg, Wollzeile, 19, Vienne I.

PROGRAMMES ET STATUTS DES PARTIS SOCIALISTES ET OUVRIERS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE. — Recueil publié par le Secrétariat du Bureau Socialiste International, pour paraître au mois d'août 1910. Adresser les commandes à l'Imprimerie Coopérative, 29, rue du Hautport à Gand. — Prix : 3 fr. 50.

LES HOMMES DU JOUR paraissent tous les samedis avec la collaboration régulière de A. Delannoy, Jehan Rictus, Charles Malato, Victor Snell, Hermann-Paul, Han-Ryner, Maurice Robin, Octave Béliard, Georges Pioch, André Morizet, Harmel, Miguel Almercyda, Louis Nazzi.

« Les Hommes du Jour » ont le privilège, sur les publications que l'on achète et que l'on jette après lecture faite, d'être conservés précieusement dans chaque bibliothèque. « Les Hommes du Jour » sont le *document* dont on a toujours besoin. Militants, publicistes, hommes de lettres, chacun est heureux d'avoir, grâce aux « Hommes du Jour », une documentation sur les personnalités qui occupent l'opinion, documentation qui dépasse toujours les personnalités biographiées. C'est l'histoire contemporaine. Outre cet avantage précieux, ils constituent une lecture attachante, étonnamment vivante et instructive. Illustrée par le crayon de A. Delannoy et celui d'Hermann-Paul, *tout le monde* voudra posséder cette collection unique. La collection complète, 1^{re} et 2^e année, indispensable à tous : 5 francs par mois.

CONGRÈS INTERNATIONAL DE LA PRESSE PÉRIODIQUE. — Pour rappel, le deuxième Congrès international de la Presse Périodique s'est ouvert à Bruxelles le Dimanche 24 juillet courant. La séance inaugurale fixée à 10 h. 1/2, a eu lieu dans la salle des Congrès de l'Exposition Universelle (Salle C). Elle était présidée par MM. Jules Lejeune, ministre d'Etat, président d'honneur de l'Union de la Presse Périodique Belge, et Edmond Picard, ancien sénateur, président d'honneur de l'Association des Journalistes Périodiques Belges et étrangers.

De nombreuses notabilités appartenant au monde officiel, au journalisme et aux lettres, honorièrent cette solennité de leur présence.

Nous sommes, de tout cœur avec les organisateurs.

LA CLASSE OUVRIÈRE. LES BOULANGERS, par Léon et Maurice Bonneff. — Une brochure de 32 pages, avec une couverture illustrée par A. Delannoy. 3 fr. 20 franco. Edition de « La Guerre Sociale », 126, rue Montmartre, Paris.

« La Guerre Sociale » vient de faire paraître Les Boulangers. Cette brochure est la première d'une série sur la Classe Ouvrière que ce journal publiera, au cours de l'année 1910, sous la signature des frères Léon et Maurice Bonneff.

Sobrement, clairement, sans l'aide d'aucun artifice littéraire, les auteurs de ces deux beaux livres : Les Métiers qui tuent et La Vie tragique des Travailleurs, ont su donner de l'existence et des souffrances des travailleurs une impression poignante et vraie. Ils étaient tout désignés pour l'œuvre que notre confrère vient d'entreprendre.

Avec la Classe Ouvrière, « La Guerre Sociale » va publier, sous une forme accessible à tous, et cependant élégante, un tableau général du monde des salariés. Nos camarades du chantier et de l'usine qui, trop souvent, ne connaissent que les conditions de leur métier ou de leur industrie, y apprendront le sort de camarades qui, eux aussi, peinent et souffrent, revendiquent et luttent.

Cette heureuse initiative de « La Guerre Sociale » est trop intéressante pour ne pas mériter les encouragements de tous.

ERRATUM : 15^e année, n° 12, page 246, ligne 15, au lieu de : *ce qui leur en a coûté*, lire : *ce qu'il leur en a coûté*.

Editions de l'Imprimerie Générale

11, Rue Chisaire, MONS (Belgique)

- | | |
|--|--|
| JACQUES BRIEU | ABEL NOËL |
| <i>La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes?</i> — 1 volume. fr. 1 » | <i>Les Idées du Père Bontemps.</i> — 1 volume. fr. 2 » |
| COLINS | JULES NOËL |
| <i>Qu'est-ce que la Science Sociale</i> , 2 ^e édition. — 4 volumes. fr. 20 » | <i>Pourquoi nous sommes socialistes.</i> — 1 volume. fr. 1 » |
| ALEXANDRA DAVID | <i>Colins.</i> — 1 volume. fr. 1 » |
| <i>Notes sur la Philosophie japonaise.</i> — 1 volume. fr. 1 » | LOUIS PIÉRARD |
| DOMINIQUE DE BRAY | <i>Un Sculpteur impressionniste : Medardo Rosso.</i> — 1 volume. fr. 0 75 |
| <i>La Chaîne d'Or.</i> — 1 volume. fr. 1 » | ELIE RECLUS |
| RAOUL DE LA GRASSERIE | <i>Le Mariage tel qu'il fut et tel qu'il est</i> (avec une allocution et une lettre d'Elisée Reclus). — 1 vol. fr. 0 50 |
| <i>Du Fédéralisme.</i> — 1 volume hors commerce. | <i>La Doctrine de Luther.</i> — 1 volume. fr. 1 » |
| MAURICE GAUCHEZ | <i>Le Pain.</i> — 1 volume. fr. 2 » |
| <i>Le Livre des Masques belges.</i> — 1 ^{re} série (préface de J.-Ernest Charles) et 2 ^e série. Portraits de Franz Gailliard. — 2 volumes chacun fr. 5 » | LUCA RIZZARDI |
| CH. FÉNESTRIER | <i>Le Suicide.</i> — 1 volume. fr. 1 » |
| <i>La Vie des Frelons</i> (histoire d'un journaliste). — 1 volume. fr. 3 50 | ANDRÉ SPIRE |
| LÉON LEGAVRE | <i>Sous la Tente.</i> — Un essai de vacances ouvrières. — 1 brochure. (épuisé) |
| <i>Les deux Routes</i> (poèmes). — 1 volume. fr. 2 50 | LOUIS THOMAS |
| <i>La Femme dans la Société.</i> — 1 volume. fr. 3 50 | <i>Tablettes d'un Cynique.</i> — 1 volume. fr. 3 50 |
| <i>Les Basiliques</i> (poèmes). — 1 volume. fr. 2 » | EMILE VANDERVELDE |
| <i>Un Crime social.</i> — 1 volume fr. 1 » | <i>Les Derniers Jours de l'Etat du Congo</i> (Journal de Voyage). — 1 volume avec illustrations. fr. 3 » |
| RENÉ LYR | <i>Correspondance entre quatre amis à propos de la Science réelle</i> (préface de Jules Noël). — 1 volume hors commerce. |
| <i>Georges Rens.</i> — 1 volume. fr. 2 » | |

La Publication Sociale, 46, rue Monsieur-le-Prince
PARIS

A la Publication Sociale, on peut s'abonner sans frais à tous les journaux, revues ou périodiques, sociaux, politiques ou littéraires, etc.

Conditions spéciales suivant l'importance des Commandes pour Bibliothèques Populaires, Bourses du Travail, Syndicats, Groupes d'Etudes Universités Sociales, Populaires etc., etc.

Recherches et choix de brochures anciennes, de collections de journaux, de volumes, ayant trait au mouvement social depuis un siècle. Grand choix d'anciennes brochures introuvables en librairie.

Brochures de Propagande Par 100 exemplaires, remise de 15, 25 et 30% suivant nombre.

A la Publication Sociale on trouve La Société Nouvelle et nos éditions.

Les Documents du Progrès

Revue Internationale

PARAISSANT TOUS LES MOIS o o o o o

o o o o o Dirigée par le D^r RODOLPHE BRODA

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, Boulevard Saint-Germain, PARIS

ABONNEMENTS :

France, 10 frs par an —«o»— Prix du N^o : 1 fr.

Etranger : 12 fr. 00

RÉDACTION & ADMINISTRATION :

59, Rue Claude-Bernard, PARIS

Imprimerie Générale

11, Rue Chisaire - : MONS - : 11, Rue Chisaire

Gérant : ALBERT HARVENGT

Travaux en tous genres. - Edition

Lithographie - Reliure

Spécialité de Chromos, Calendriers

& Cartes-Réclames

SOINS — Sachets Mécaniques — PRIX MODÉRÉS

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE demeure l'organe
des tendances les plus larges et les plus indé-
pendantes en matière littéraire et sociologique.

*Les manuscrits non insérés sont pendant un an
à la disposition des auteurs dans nos bureaux, 11,
rue Chisaire, à Mons.*

Il est fait une réduction du prix de l'abonnement
aux Instituteurs, aux Groupements ouvriers, aux Cercles
d'Etudes, Universités et Bibliothèques populaires, etc.

*Les abonnements se comptent à partir de juillet et de
janvier.*

Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Editions de La Société Nouvelle

Vient de paraître :

Le Livre des Masques Belges

par MAURICE GAUCHEZ

MASQUES de FRANZ GAILLIARD

2^{me} SÉRIE :

E. Verhaeren, G. Eekhoud, A. Giraud, J. Destrée, H. Krains, M. Elskamp,
G. Virrès, J. Dominique, F. Van den Bosch, J. Noël,
Th. Braun, A. Vierset, E. Herdies, V. Kimon, G. Marlow, J. Chot,
A. Bonjean, H. Vandeputte, F. Crommelynck,
J. Sottiaux, F. Hellens, M. Duterme, H. Van Offel, H. Fleischmann, R. Lyr.

Prix : 5 francs

Table des Matières

contenues dans le volume XXXVI

(15^{me} année - 2^{me} série - tome IV - avril-mai-juin 1910)

	Pages
BONNET, Henri	
<i>L'X du problème social</i>	18
CHENEVIER, Albert	
<i>Le Scandale des liquidations</i>	221
DE SPENGLER, F.	
<i>Le Soldat assassin</i>	113
DOMELA NIEUWENHUIS, F.	
<i>Robert Owen éducateur</i>	5
GAUCHEZ, Maurice	
<i>Masques littéraires belges</i>	41
KUNEL, Maurice	
<i>Baudelaire à Bruxelles</i>	229
LALLI, Roger	
<i>Fules Renard</i>	263
LEGAVRE, Léon	
<i>La Théâtromanie</i> (suite)	33, 131, 243
LOYSON, Paul-Hyacinthe	
<i>Björnstjerne Björnson</i>	189, 235
MARY, Albert et Alexandre	
Les sciences de la vie : <i>Le Milieu vital et la génération spontanée</i>	102

	Pages
NOËL, Jules	
<i>L'Athéisme, base rationnelle de l'ordre</i> (suite et fin)	142, 268
OUTREBON, Jacques	
Les arts : <i>A Bruxelles : La libre Esthétique</i>	107
PIÉRARD, Louis	
<i>Jean Moréas</i>	93
Les revues et les journaux	217
PRATELLE, Aristide	
La littérature : <i>Martin Eden</i>	195
Les sciences de la vie : <i>L'Archébiose</i>	330
RAYNAUD, Ernest	
<i>L'Or du Rhin</i> (vers)	255
RECLUS, Elie	
<i>Etudes de physionomie végétale</i>	81
RÉMOIS, Abel	
Les arts : <i>A Paris : La peinture à l'Exposition de la</i> <i>Société des Artistes indépendants</i>	210
Id. <i>La Société nationale des Beaux-Arts et la</i> <i>Société des Artistes français</i>	336
RENS, Georges	
<i>Vocations</i>	171, 313
RODO-NIEDERHAUSERN	
Les arts : <i>A Paris : Les derniers Salons</i>	258
ULRIC	
Les arts : <i>A Bruxelles : Le portrait belge au</i> <i>XIX^e siècle</i>	202
Id. <i>Exposition Dehaspe au Cercle artistique.</i>	206
Id. <i>Exposition Géo Bernier au Cercle artis-</i> <i>tique</i>	207
Id. <i>Au Cercle artistique : Charles Doudelet.</i>	334
Id. <i>Au Musée moderne : Aquarellistes et</i> <i>pastellistes</i>	335

ILLUSTRATIONS : Huit portraits par FRANZ GAILLIARD.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE est en vente :

BELGIQUE

Chez tous les libraires et marchands de journaux.

FRANCE

A PARIS :

Chez les principaux libraires.

(Dépositaire général pour la France : **Marcel Rivière**, 31, rue Jacob, PARIS).

ALLEMAGNE

Librairie Brockhaus, à Leipzig.

ANGLETERRE

Henri Lary, 5, Palace Road, Crouch End (N.), Londres.

ESPAGNE

Librairie de l'Association des Ecrivains et Artistes, Alcalá 18, Madrid.
E. Piaget, 8/10, Rambla del Centro, Barcelone.

ITALIE

Fratelli Bocca, Rome.

PAYS-BAS

Nilsson et Lamm, 62, Damrak, Amsterdam.

SUISSE

Librairie Georg, 10, Corrairie, Genève.
Librairie de la Libre-Pensée, Lausanne.

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

Marcel Rivière & C^o

31, rue Jacob et 1, rue Saint-Benoit, PARIS